

L'art de connoitre les hommes / [Bellegarde (Jean Baptiste Morvan)].

Contributors

Bellegarde, M. l'abbé de (Jean Baptiste Morvan), 1648-1734

Publication/Creation

Amsterdam : E. Roger, 1710.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/dm8b4s6z>

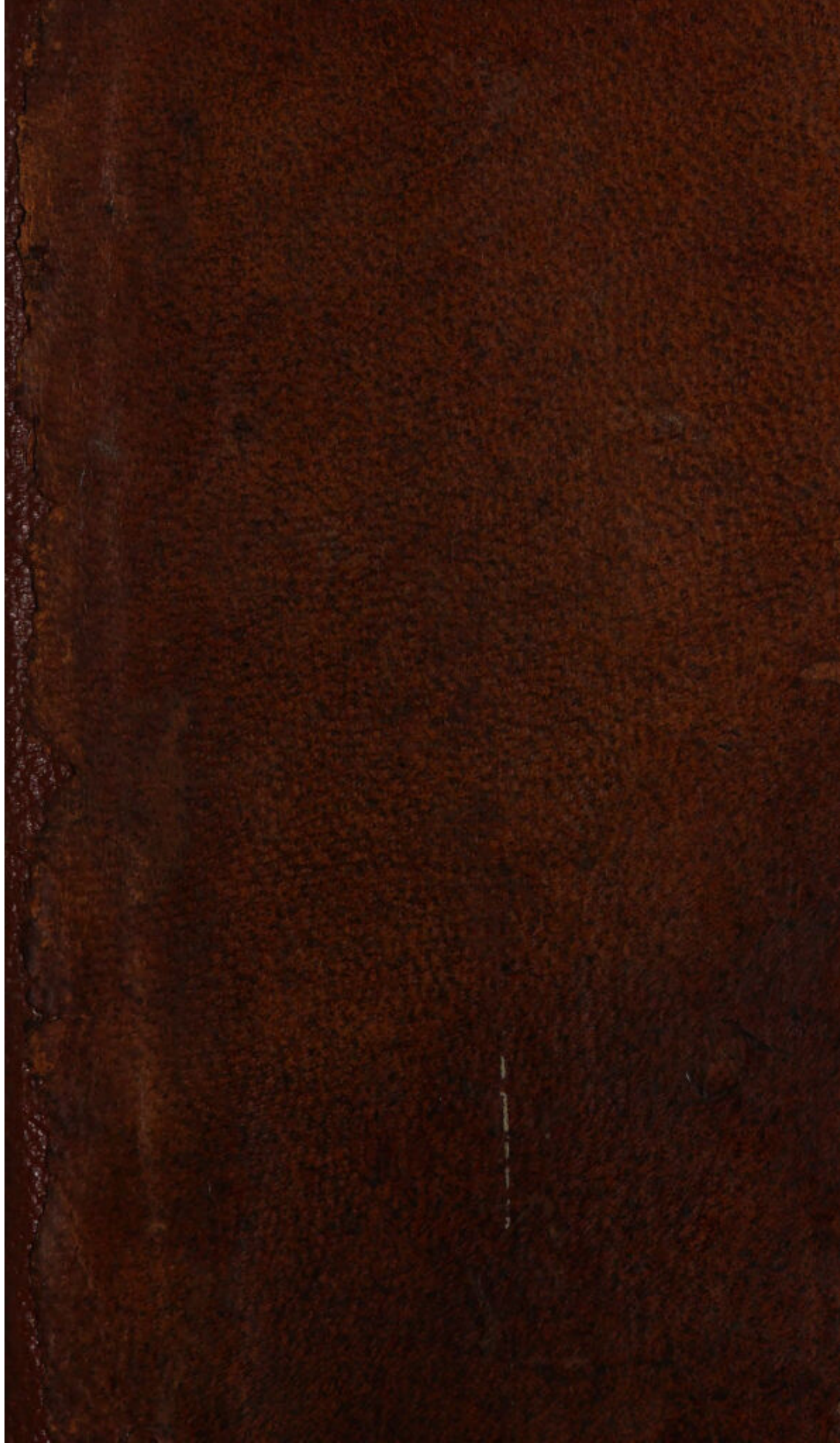
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>













86190
L'ART
DE
CONNOITRE
LES
HOMMES.

Par Mr. L'Abbé de BELLEGARDE.

*Troisième Edition revue & corrigée d'un
très-grand nombre de fautes.*



A AMSTERDAM,

Aux dépens d'ESTIENNE ROGER, Marchand
Libraire, chez qui l'on trouve un assorti-
ment général de toute sorte de Musique.

M. D. C. C. X.

HOMMES
DES
CONJONCTIVES
DE
L'ART

Par Mr. L. Abbé de BELLECARRÉ.
Troisième Edition revue & corrigée d'un
très-grand nombre de fautes.



AMSTERDAM
Aux dépens d'Estienne Rodière, Libraire,
chez qui l'on trouve un assorti-
ment général de toute sorte de Médicaments.



LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

CE Traité n'étant pas encore tout-à-fait destiné à paroître en Public, un fameux Ecrivain consommé dans la Morale & dans la Politique, entre les mains duquel il fut remis pour l'examiner, s'en expliqua en des termes si avantageux, qu'ils fixerent l'irrésolution de l'Auteur: Il défera volontiers aux sentimens d'un homme de ce poids & de ce mérite, persuadé qu'il fut qu'après un témoignage de cette qualité il ne risqueroit point d'abandonner son écrit au jugement des honêtes gens. J'ai apporté tous mes soins afin que l'exactitude de l'Impression égalât celle de l'Ouvrage, si néanmoins il étoit échappé quelques fautes, je supplie le Lecteur de me procurer par une seconde Edition le moyen de les corriger.

PREFACE.

IL est dangereux pour un Auteur de traiter un sujet qu'on croit épuisé. Un titre extraordinaire, un dessein nouveau, le plus souvent specieux & imaginaire excite la curiosité du Lecteur. Mais au contraire celui qui travaille après les autres, quoi que sur un sujet fertile, & qui devoit exercer les plumes les plus savantes, se voit obligé de prévenir le Public : Et le parti qu'il a à prendre est de mendier son attention par une Preface, dans laquelle il lui insinuë les motifs qui l'ont porté à écrire sur cette matière, le but qu'il s'est proposé, & la conduite particuliere qu'il a tenue, en un mot, ce qu'il promet de plus que ceux qui l'ont precedé.

L'Auteur de ce Traité penetré de tout ces devoirs, va en peu de mots rendre compte de son travail, après quoi l'abandonnant au jugement du Public, il le constitue arbitre & maître de sa destinée.

Quoique les déréglemens de nôtre siecle ne puissent pas sans injustice, être mis en parallele avec ceux du siecle de Juvenal, où le desordre & le crime étoient sans mesure, toutefois ils sont assez grands pour pouvoir déterminer un Auteur qui balance en quel genre

P R E F A C E.

genre il écrira: Difficile est satyram non scribere. Mais si l'on paroît imiter ce Poëte satirique dans son principe, on se gardera bien de le suivre dans le dessein & dans la conduite de l'Ouvrage. Sa Satire est hors de tout respect & de toute retenue, sans aucun égard, sans aucune distinction pour le rang ni pour les personnes, sans aucun ménagement pour les défauts les plus cachez, & remplie d'un fiel amer qui caractérise bien son Auteur. Pour nous qui vivons dans un siècle plus éclairé pour la Religion, & plus retenu pour les mœurs, la charité seule, qui doit être le premier mobile & l'organe de tous nos discours & de toutes nos démarches pour assurer le bonheur, le repos & l'union avec nos frères: la charité, dis je, est sans doute le seul motif qui nous fait entreprendre de porter les hommes à la connoissance d'eux-mêmes, & de ceux avec qui la société civile, l'intérêt de leurs affaires, & l'occasion leur procure quelque engagement ou quelque commerce.

Assez d'Auteurs ont traité de la connoissance de soi-même avec érudition, avec fruit, & entre autres le celebre Abadie. Mais il y en a peu qui aient entrepris la connoissance des autres hommes en général: cependant elle n'est pas moins nécessaire, &

P R E F A C E.

j'ose même dire qu'elle est plus utile pour la politique. En effet la connoissance de soi-même est purement speculative, & conduit l'homme à de serieuses & continuelles reflexions sur lui-même & sur sa conduite, mais de quel usage peut-être cette speculation dans le commerce, dans les affaires, & dans la société civile, sinon d'insinuer la droiture de cœur, de régler les intentions, & la conduite de l'homme? Au lieu que la connoissance des autres hommes fait prendre des mesures pour agir & traiter sûrement avec eux: elle fait connoître leurs différentes inclinations, démêler les différents motifs qui les animent, & prévenir les embûches & les mauvais partis qu'ils peuvent dresser: elle donne les lumières nécessaires pour ne se pas laisser éblouir aux apparences trompeuses d'une action d'éclat, pour ne donner des loüanges qu'à la véritable vertu; & enfin elle sert à développer si finement les replis du cœur humain, que mal-aisément échape-t-il la moindre chose à cette connoissance.

De ceux qui peuvent avoir traité de la connoissance des autres hommes en general, je n'ai vu que l'Ouvrage de Mr. De la Chambre, intitulé L'Art de connoître les Hommes. Il peut à juste titre être nommé Ouvrage, il est assez gros par lui même, &
par

P R E F A C E.

par le *Traité des Caractères des Passions*, qui en est la suite, & qui peut entrer dans la même catégorie. Mais s'il m'est permis de confirmer le jugement qu'en ont porté la plupart des Savans & des Gens de Lettres, par le mien, je le trouve si diffus, & traité pourtant d'une manière si abstraite, que la justice qu'on peut lui rendre, est de le regarder comme le travail d'un Philosophe, qui content de penser judicieusement & de parler solidement suivant les principes de sa science, se met peu en peine de réduire ce qu'il a pensé, & ce qu'il veut écrire dans les règles & dans les termes de la politique & de l'usage. De sorte que c'est, pour ainsi dire, une *Anatomie des Vertus & des Passions*, utile pour ceux qui s'appliquent à la connoissance physique des choses par leurs causes & par leurs effets, & tout-à-fait inutile pour ceux que la société civile, le commerce & les affaires engagent à traiter avec les autres.

L'Ouvrage de Mr. De la Chambre, au mérite & à l'érudition duquel je ne pretens faire aucun tort, ne m'a donc point détourné de courir dans la même carrière; j'ai tâché de caractériser si bien les Vertus & les Vices, qu'on pût les reconnoître aisément, protestant néanmoins que je n'ai point eu dessein qu'aucun caractère pût

P R E F A C E :

souffrir d'application ; & que je n'ai eu, comme à présent je n'ai point encore, intention d'offenser personne. Une longue expérience du monde jointe à un peu d'étude naturelle m'a fourni les idées. Et si je ne les ai pas exprimées avec toute la politesse possible, du moins ai-je pris soin qu'elles le fussent d'une manière sensible, & d'un stile concis pour ne pas embarrasser le Lecteur dans de longues périodes, qui le plus souvent disent peu en beaucoup de paroles.

A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit Intitulé *L'Art de connoître les Hommes*. Comme l'Auteur développe merveilleusement bien tous les replis du cœur humain, il m'a paru que cet Ouvrage seroit très-utile & très agréable au Public. Fait à Paris ce 25. Juillet 1701.

L A M A R Q U E T I L L A D E T.

L'ART

L'ART

DE CONNOITRE

LES HOMMES.

NOUS avons intérêt de nous connoître, & de connoître les autres. Sans cela nous ne pouvons éviter d'être leur dupe & de nous commettre avec eux, d'être la dupe de nous mêmes, & de faire des projets insensés. Je ne touche point les autres raisons. Or entre les moyens de parvenir à cette double connoissance il ne m'en paroît point de plus sûr que d'étudier les inclinations naturelles de l'homme. Nous les sentons, & ce sentiment n'est point équivoque. Les Philosophes les plus solides sont même d'accord que nous n'avons aucune idée de nôtre ame, & que nous ne la connoissons que par ses modifications, c'est-à-dire, par expérience. C'est donc la maîtresse que je propose à ceux qui voudront

A 6

pren-

prendre la peine de lire cet ouvrage. Je les prie seulement de se souvenir de trois choses: La premiere, qu'il est certaines ames privilégiées qui se sentent beaucoup moins de la corruption commune de la nature: La seconde, qu'on parle ici de l'homme abandonné à lui-même, & privé des secours de la grace: La troisiéme, que la diversité des conditions & des temperamens fait la diverse mesure des passions qui étalent leur force dans la destruction des vertus.

DE LA JUSTICE.

IL faut avouer qu'on ne sauroit imaginer un spectacle plus agréable que de voir tous les hommes également jaloux, les uns de faire observer, & les autres de suivre les ordres de la Justice par un amour sincère qu'ils auroient pour elle. Mais où voit-on cet amour sincere de la Justice? Le trouve-t-on dans les Souverains qui ont eu le plus de soin de faire regner la Justice dans leurs Etats? Qu'étoit ce soin dans les Empereurs Païens, & quel est ce même soin dans les Rois Chrétiens qui ne se conduisent pas par les maximes & par l'esprit du Christianisme, qu'un desir ardent de regner, &
une

une politique purement humaine? Qu'est-ce autre chose en plusieurs d'entre eux que leur fierté naturelle, qui ne pouvant supporter ceux qui osent faire des partis, & leur déclarer la guerre, les porte à les faire punir avec la dernière sévérité? N'est-ce point en d'autres l'amour de leur repos, qui les rend diligens à étouffer les entreprises séditieuses, & exacts à faire exécuter la rigueur des Loix contre les Chefs des séditieux? Il n'est pas même impossible qu'en quelques-uns ce ne soit une envie d'être surnommés Justes. L'intégrité des Magistrats est le plus souvent une affectation d'une réputation singulière, ou un desir de s'élever aux premières Charges. Car comme l'amour propre porte les hommes à faire servir leurs vices & leurs vertus à leurs intérêts, de là vient que les Juges corrompus rendent la justice pour s'enrichir, & les autres pour être estimez de tout le monde, & regardez par les Rois & les Ministres comme des hommes propres à remplir les grandes Magistratures. L'équité des personnes privées qui ont une attention continuelle à ne blesser aucun des intérêts de ceux avec qui ils vivent, est une crainte qu'ils ont qu'on ne leur fasse des injustices; car l'homme qui se voit engagé dans

la société, y est avec plus d'inquiétude que s'il étoit au milieu d'une forêt pleine de bêtes sauvages, puisqu'il ne craint pas seulement pour sa vie, mais encore pour son bien, pour son repos, & pour sa réputation; de-sorte que songeant sans cesse aux moïens qui peuvent le garentir des accidens dont il se voit menacé, il n'en trouve point de meilleur que de garder toutes les loix de l'équité à l'égard des autres. Ce jugement ne paroît pas mal fondé, parce que celui qui se comporte envers les autres avec tant de circonspection qu'il ne leur fait jamais le moindre préjudice; les engage par leur propre réputation à bien vivre avec lui, & à ne lui faire aucun tort; d'ailleurs on n'a pas le courage de maltraiter un homme qui vit paisiblement & équitablement avec tout le monde; enfin les hommes justes impriment je ne sai quel respect, & on n'ose non plus toucher à leur bien & à leur honneur qu'aux vases sacrez des Temples. Ainsi la justice des particuliers n'est à le bien prendre qu'une adresse, qui tend à mettre leur vie, leur bien, & leur honneur à couvert des injures qu'on leur peut faire. La justice des Philosophes n'étoit qu'un desir de se distinguer de tous les autres hommes par la droiture de leurs actions,

actions, & une envie de faire croire qu'ils vivoient eux seuls selon les regles de la raison. La justice des Juifs qui n'agissoient pas par l'esprit de la Loi, étoit une crainte que Dieu ne retirât d'eux sa protection, qu'il ne les livrât à leurs ennemis, & qu'il ne rendît leurs vignes, leurs prez, & leurs champs steriles. Il n'est donc presque aucune justice parmi les hommes; puisqu'il n'y en a presque point qui la suivent pour l'amour d'elle-même, & que dans les Souverains qui l'établissent, dans les Juges qui l'administrent, & dans les particuliers qui la pratiquent, elle n'a gueres d'autre principe que l'interêt & l'ambition; & puisque même ce n'étoit dans les Philosophes qu'une vanité, & dans les Juifs les plus zelez pour la Loi, qu'une crainte servile & interessée.

DE LA FORCE.

LEs Philosophes étoient tous prévenus de cette opinion, que dès que la raison de l'homme est fortement persuadée qu'il doit suivre le bien honnête dans toutes ses actions, elle lui suffit pour redresser ses inclinations derelées, & pour vivre vertueusement & heureusement.

Mais

Mais s'ils avoient voulu faire reflexion à ce qui se passoit en eux, ils auroient observé que les passions s'élevent tout à coup dans l'ame, que leur premier éfet est d'y éteindre la lumière de la raison, & d'ôter à l'homme la vûe de ces grandes maximes, qui selon leur Systême font toute la force du Sage. En éfet, comment veut-on qu'un homme à qui on donne un soufflet ou des coups de bâton, ait presentes à l'esprit les veritez utiles au réglément de la vie, que l'étude de la Philosophie lui a apprises? Les Ciniques & les Stoïciens doivent d'autant plus convenir que cela n'est pas possible, qu'ils prétendent seulement que les coups ne sont pas injurieux au Sage, & qu'ils avoient qu'ils sont sensibles & douloureux: ce qui vient de ce que l'union de l'ame & du corps est si étroite & si intime, que les maux de l'un passent incontinent à l'autre. Ainsi un homme qu'on attaque ne se sent pas plutôt frapé qu'il se porte si impétueusement à la vengeance, que la raison n'a ni la liberté ni le loisir de lui donner des conseils. C'en'est pas dans les seules occasions soudaines que nous éprouvons que les passions & la cupidité nous gouvernent, nous l'éprouvons encore dans celles que nous avons prévûes. J'ai que
je

je dois traiter d'affaires avec un homme prompt, difficile, & déraisonnable; je ne le vais trouver qu'après avoir pris une forte résolution de ne me point fâcher quoi qu'il dise, & de quelque manière qu'il en use avec moi; cependant dès que j'ai de la peine à lui faire entendre raison, je m'alume & je m'emporte; & je sens alors le misérable état où le péché a réduit les hommes, puisqu'ils font le mal qu'ils ne voudroient pas faire, & qu'ils n'ont pas la disposition de leur propre cœur: ce qui est étonnant, c'est que cela arrive aux Chrétiens en qui la grace règne, & qui ont une piété sincère; & c'est ce qui leur fait entendre avec combien de sujet le Fils de Dieu leur a si fort recommandé de veiller sur eux, & d'invoquer le secours divin par des prières continuelles. On ne comprend pas comment les Philosophes ne connurent point la faiblesse & l'impuissance de la raison; & on le trouve d'autant plus étrange, qu'ils sentoient la revolte des passions & la malignité de nos inclinations naturelles, & qu'ils ne faisoient pas difficulté d'avouer qu'ils tomboient dans les fautes qu'ils condamnoient le plus, & qu'ils tâchoient d'éviter. L'expérience de leur faiblesse ne leur faisoit point changer d'opinion, parce

parce que l'orgueil leur faisoit croire qu'ils ne succomboient à la volupté, à la colere, & aux autres passions, que par la negligence de ce qui peut fortifier la raison; & qu'ils réduisoient à la meditation de nos devoirs & à une profonde connoissance les avis, & les enseignemens des Sages. Mais quel étoit donc le principe de la patience de Socrate, des Ciniques, & de quelques autres Païens qui en donnerent de si grans exempels? C'étoit la plus délicate ambition qui puisse se former dans le cœur del'homme, c'étoit une envie de persuader au monde qu'ils avoient atteint la perfection de la raison, & que sur les sujets les plus importans ils étoient beaucoup plus éclairés que les autres hommes. J'avouë que les vertus païennes ont un éclat trompeur; mais on n'a pas sujet de se plaindre qu'on les condamne, lorsque le jugement qu'on porte de ceux qui les possedoient, est conforme à celui des personnes intelligentes qui les ont pratiquées, & qui ont jugé d'eux, non par une seule action, mais par toutes celles de leur vie; lorsqu'on ne juge d'eux que sur ce que la foi & nôtre experience nous obligent de croire; que toutes nos inclinations sont dépravées. Car il est ridicule de penser qu'elles

les fussent moins malignes & moins emportées dans les Païens que Dieu avoit livrez aux affections de leur cœur, que dans les Chrétiens en qui la grace de JESUS-CHRIST travaille sans cesse à les corriger & à moderer leur violence. En un mot, l'on rend justice aux Païens, pourvû qu'on ne dise point que la fin qu'ils se propofoient dans toutes leurs actions étoit vicieuse, & qu'on dise seulement que le plaisir, l'interêt, & la vanité étoient les motifs ordinaires qui les faisoient agir. En verité, il est surprenant qu'il y ait des Chrétiens si préoccupés de l'estime qu'ils ont pour les anciens Philosophes, qu'ils representent leurs vertus, non seulement comme des vertus veritables, mais encore comme des vertus parfaites & sublimes! Ne voient-ils pas que cette opinion fantasque rend la venue du Fils de Dieu inutile, & qu'elle anéantit le mérite & le fruit de sa Passion? La patience des Sages du siecle qui ne se piquent point des paroles injurieuses qu'on leur dit, est pour l'ordinaire une crainte de se commettre & de s'exposer à recevoir un traitement beaucoup plus injurieux. C'est quelquefois un desir de differer sa vengeance, & de la prendre à souhait & sans rien hazarder. La patience

tience de ceux qui ne se vangent point du tout, est une crainte des inconveniens & des suites de la vengeance. Quiconque veut ôter la vie à un autre, met la sienne en peril. Après les grandes vengeances on n'est plus en sûreté; & si l'on y est, on établit une querelle éternelle entre deux familles. La patience des Souverains à qui des hommes étourdis & insolens manquent de respect, n'est qu'un effort qu'ils font sur eux-mêmes, pour n'avoir pas la honte de s'emporter; c'est une dissimulation politique qui tend à faire croire qu'ils sont dignes de leur rang, & qu'ils n'ont pas moins de pouvoir sur eux-mêmes que sur les peuples qui leur sont assujettis; c'est une conduite habile qui leur sert à gagner le cœur de ceux, dont ils ont suporté les paroles indiscrettes, & les procedez inconsiderez, & à faire estimer aux autres leur bonté & leur indulgence.

DE LA TEMPERANCE.

PLATON disoit que la vertu de son siècle étoit une fausse guerison des maladies de l'ame, que ceux qui se piquoient d'être sages se délivroient des plus apparentes par d'autres moins sensibles & moins

moins connus , & qu'ils surmontoient les passions par les passions. Ce que Platon disoit de la vertu en general, peut-être fort proprement appliqué à la temperance ; car la plûpart de ceux qui suivent ses règles avec le plus de severité, domptent la gourmandise & l'incontinence par l'amour de la vie , par l'envie de jouir d'une parfaite santé & par l'avarice. Il semble même que ces trois passions gardent leur ordre naturel dans la production de la temperance. C'est pourquoi la passion de vivre long-tems y a la premiere & la principale part. Bien que cette passion ne se fasse pas remarquer par des transports & par des emportemens comme la colere & la vengeance, il est vrai néanmoins de dire que c'est la plus forte de toutes les passions de l'homme ; & elle fait connoître sa force en ce que la pauvreté, les douleurs cruelles, & les plus grands malheurs, n'ont pas le pouvoir de nous faire haïr la vie : tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il se trouve des hommes senez , qui voiant qu'une infinité de gens abrègent leurs jours par la bonne chere & par la débauche, font une forte résolution de résister à la pente qu'ils ont à la volupté ; si quelques-uns d'entre-eux usent de grands regimes toute leur vie, & s'il y en

y en a qui observent une abstinence si rigoureuse, qu'ils combattent tous les jours leur faim, & ne prennent pas la moitié de la nourriture qui leur seroit nécessaire. Le desir de passer la vie sans douleur, & de s'exempter des fréquentes incommoditez qui la rendent desagréable, est la seconde cause de la temperance; car outre que la santé est un si grand bien, que l'homme qui la possède est toujours content; outre qu'elle le met en état de faire toutes sortes d'exercices, & de prendre tous les divertissemens qu'il aime, ce n'est pas vivre, c'est mourir tous les jours, que de mener la vie languissante que menent ceux qui sont sujets à la sciatique, à la goutte, ou à la gravelle. C'est pour éviter ces maux ou pour les adoucir, que tant de personnes renoncent à leur goût & à leur plaisir, s'abstiennent du vin, & ne mangent jamais de ragoût & de viandes salées & épicées; il en est de même de ceux qui ne hantent point les mauvais lieux, ils contraignent leurs inclinations déréglées, & ils fuient ces lieux de débauche, de crainte de prendre des maladies sales & douloureuses, qui durent quelquefois toute la vie, & qui causent des repentirs & des chagrins mortels. J'ai dit que les passions qui produi-
fent

sent la temperance gardent leur ordre naturel dans sa production, parce que c'est de cette maniere qu'elles sont rangées. Le premier desir de l'homme est de vivre : le second de vivre doucement & heureusement : le troisieme, est d'amasser du bien, non-seulement pour se tirer de la necessité, mais aussi pour vivre avec commodité. Ainsi c'est l'avarice qui est la troisieme cause de la temperance, elle fait même quelquefois elle seule une espece de sobres & de continens : ce qui vient de ce que ceux qui sont possédez de cette passion, ont une grande apprehension de tomber dans la pauvreté ; & une forte persuasion que l'argent est un ami infailible, toujours prêt à nous assister dans tous nos besoins, & à nous consoler dans tous nos malheurs ; c'est pourquoi ils cherchent toutes sortes de voies pour s'enrichir, & comme il n'en est point de plus assurée que l'épargne, & que c'est la seule qui est proprement en nôtre pouvoir, ils ne manquent jamais de s'en servir, & de retrancher les dépenses des festins, & celles de la débauche qui consomment le bien de la plûpart des gens. A ces causes generales de la temperance l'on en peut joindre quelques particulieres, dont la principale est l'impuissance de manger beau-

beaucoup, que certaines personnes font passer pour sobriété, avec une industrie pareille à celle avec laquelle l'homme fait quelquefois des vertus, des défauts de son esprit & de ceux de son temperament; car comme ceux qui ne parlent gueres par la sterilité de leur esprit, tâchent de faire croire que c'est qu'ils sont senezez & judicieux; de même ceux qui mangent peu à cause de la petitesse de leur estomac & de l'humidité de leur complexion, insinuent aux autres qu'ils savent se regler, & en prennent avantage sur ceux qui mangent plus qu'eux, par le besoin qu'ils ont de plus de nourriture. L'on doit dire la même chose de ceux qui veulent qu'on attribue leur continence au pouvoir qu'ils ont sur leurs inclinations, & à leur vertu, quoi qu'elle ne vienne que de l'extreme froidure de leur complexion. La sobriété des gens d'étude doit être rapportée au desir qu'ils ont de se conserver l'esprit libre, & d'empêcher que sa lumiere ne soit offusquée par les fumées & les vapeurs que l'estomac envoie au cerveau, quand on a mangé excessivement; pour ce qui est de leur temperance à l'égard des autres plaisirs des sens, elle vient de la diversion de leur ame qui en est tout à fait desapliquée, parce qu'elle est occupée

pée de la passion de savoir, & de faire des progrès considérables dans les sciences.

D E L A P R U D E N C E.

LA Prudence est l'ame de la Justice, de la Force, & de la Temperance; c'est elle qui les ordonnant leur donne la vie, & les élève à la condition de vertus. Mais quel jugement faut-il porter de la Prudence des Sages du monde? Quand elle seroit aussi éclairée qu'elle est aveugle dans le choix des moïens qu'elle prend pour arriver à ses fins, elle ne meritoit pas nos éloges par le défaut de droiture dans celles qu'elle envisage; car tous les Philosophes demeurent d'accord qu'il ne suffit pas pour être vertueux de faire des actions vertueuses, qu'il les faut faire vertueusement, & que pour les faire vertueusement il faut les rapporter à la fin à laquelle doivent tendre toutes les actions humaines. Les Sages du Paganisme ne se trompoient pas seulement en ce qu'ils regardoient le bien honnête comme une divinité, mais aussi en ce qu'ils croyoient que l'amour du bien honnête étoit dans leur cœur, au lieu qu'il n'étoit que dans leur imagination; car la vérité est telle qu'ils aimoient &

B

cher-

cherchoient la gloire qui suit les actions honnêtes, & qu'ils n'étoient touchez, du moins pour l'ordinaire, de la bienfiance des devoirs, qu'à cause de l'aprobation & des louanges qu'on donne à tous ceux qui s'en acquittent exactement. Ce qui causoit leur erreur étoit l'honnêteté de leurs actions, d'où ils inferoient que la même honnêteté se trouvoit dans leur intention. C'est ce qui trompe aussi ceux qu'on appelle gens d'honneur & honnêtes gens ; ils se persuadent que dans toutes leurs actions ils ont en vûe le bien honnête, & qu'ils aiment la probité : cependant ce n'est point la probité qu'ils aiment, c'est l'honneur qu'elle leur fait, & le rang qu'elle leur donne parmi les hommes. La seconde cause de l'erreur des Philosophes étoit leur sorte d'ambition, qui étoit si fine & si délicate qu'elle se déroboit à leur connoissance : car elle leur donnoit du mépris pour les richesses, pour les dignitez, & pour l'aprobation des hommes, afin que le mépris des richesses, des charges, & des dignitez les fit plus considerer que ceux qui les possèdent, & qu'on les crût d'autant plus dignes d'être louez, qu'ils témoignoiient faire peu de cas des louanges & de la gloire. L'ignorance de l'état
verri-

veritable du cœur humain étoit la troisième cause de l'imagination que les Philosophes avoient, que le bien honnête étoit le principe de tout ce qu'ils faisoient de louable & de vertueux ; car ils ne savoient pas quels sont les ressorts qui font mouvoir le cœur de l'homme , & ils n'avoient aucune lumiere ni aucun soupçon du changement qui s'est fait en lui après le péché , & par lequel la raison est devenue esclave des passions. Cela paroît par leurs raisonnemens & par leurs maximes , dont le premier fondement est que la raison , qui par sa dignité & par l'excellence de sa nature doit commander dans l'homme , y commande effectivement ; ils en concluoient que c'étoit elle qui leur faisoit faire des actions honnêtes , sages & équitables : au lieu qu'elle ne les portoit à faire ces actions que pour servir & satisfaire leur ambition , qui étoit leur passion dominante. Il est vrai qu'ils sont excusables de n'avoir pas connu la cause du changement qui s'est fait dans l'homme ; mais ils ne le sont pas de n'avoir pas aperçu ce changement ; car il est pardonnable à des personnes qui vivent sans reflexion de ne pas savoir ce qui se passe au dedans d'eux-mêmes ; mais que les curieux observateurs de la nature ,

que des hommes qui mettoient leur principale application à s'étudier & à se connoître, n'aient pas remarqué que ce n'étoit plus la raison qui conduisoit & gouvernoit l'homme, cela est incompréhensible. En effet, comment concevoir que des gens d'esprit n'aient pas découvert que la raison avec tout son pouvoir & toute son industrie, ne sauroit détruire une passion qui s'est enracinée dans le cœur de l'homme, qu'elle ne sauroit, dis-je, la détruire, ni par le secours d'aucun âge, ni par la force d'aucun exemple, ni par la crainte d'aucun malheur? Comment concevoir qu'ils n'aient pas vu ce que voient & ce que sentent les personnes les plus grossières? Une légère attention à ce qu'ils éprouvoient eux-mêmes étoit plus que suffisante pour leur faire connoître l'état de la raison, pour les convaincre de sa foiblesse & leur faire comprendre que l'homme, qui originairement étoit situé dans la partie la plus élevée de l'ame, qui habitoit cette region tranquille & lumineuse, d'où il voioit & regloit le dedans & le dehors de lui-même; que ce même homme est maintenant plongé dans les sens, où il goûte les plaisirs, comme s'il étoit né pour eux, & comme s'ils étoient véritablement son

parta-

partage. Ils auroient vû encore que bien que la raison ait perdu le pouvoir qu'elle avoit dans l'homme, elle n'avoit pas néanmoins entierement perdu sa lumiere, qu'il lui en reste assez pour lui marquer ses devoirs, & que c'est elle qui dans tous les siècles & dans tous les lieux du monde, a enseigné aux hommes à honorer leurs parens, à rendre justice, à soulager les peines des miserables, & à exposer sa vie pour la défense de son pais. Mais ils auroient vû en même tems, que depuis que l'amour propre s'est rendu le maître & le tiran de l'homme, il ne souffre en lui aucune action vertueuse qui ne lui soit utile, & qu'il les emploie toutes à faire réussir ses prétensions; de sorte que ce n'est que par rapport aux fins où il vise, que la raison excite les hommes à rendre à leurs parens le respect qui leur est dû, à secourir les pauvres dans leurs besoins, & à observer les loix de l'équité dans les traitez qu'ils font ensemble. Ainsi ils ne s'aquient d'ordinaire de tous ces devoirs, que par le mouvement de l'amour propre, & pour procurer l'exécution de ses desseins: Je dis d'ordinaire, parce que je n'entre pas dans ces contestations des Theologiens, qui mettent en question si les Sages Païens se sont proposé l'honnê-

teré & la droiture de la vertu dans quelques-unes de leurs actions. Le point de cette controverse ne fait rien à nôtre sujet, puisqu'on ne juge point des hommes sur ce qu'ils font rarement, & encore moins sur ce qu'ils peuvent faire, mais sur ce qu'ils font ordinairement. Or tout le monde est d'acord que c'est par intérêt ou par vanité qu'ils agissent pour l'ordinaire.

Des vertus qu'on peut ranger sous la justice.

DE LA PROBITÉ.

UN Auteur a dit que l'honnêteté extérieure des femmes n'étoit qu'un art de paroître honnête : on pourroit dire à peu-près la même chose de la probité & de l'honnêteté des hommes ; en effet il n'est pas moins rare de voir des gens également religieux à ne rien faire contre la probité quand ils agissent en secret, & quand ils ont des témoins de leurs actions, que de trouver des hommes vaillans qui ataquent ou repoussent les ennemis la nuit, avec autant de bravoure qu'ils feroient s'ils combattoient en plein jour aux yeux de leur General. Il est très-rare aussi de

si de voir des hommes dont la probité soit solide & si affermie, qu'elle ne puisse non-seulement être ébranlée par les menaces, ni tentée par les promesses; mais qu'elle soit encore capable de résister à toutes les forces des passions. Afin qu'on soit convaincu qu'il n'y en a point, il faut que chacun repasse dans son esprit toutes les actions de sa vie, & qu'il voie si aucun intérêt de haine, de vengeance, d'amour, ou d'ambition, n'a jamais eu le pouvoir de lui faire blesser la foi & la probité: s'il ne lui est jamais arrivé pour plaire à une femme dont il étoit idolâtre, de révéler un secret important qu'on lui avoit confié: si la crainte de tomber dans la disgrâce d'un Favori ne l'a jamais empêché de rendre témoignage à la vérité, dans les occasions où il ne falloit que son témoignage pour sauver la réputation d'un homme calomnié; enfin, si la jalousie ne lui a pas fait diminuer le mérite & la gloire d'une belle action que le meilleur de ses amis avoit faite dans un combat. Je m'assure que si l'on s'examine avec quelque soin, il n'y aura personne qui se trouve innocent, & qui ne reconnoisse qu'il a souvent manqué de probité lors qu'il a pu le faire impunément, & lorsqu'il lui en est reve-

nu de grans avantages. Mais quand on suposeroit qu'il y a des gens dont la probité est incorruptible, il est visible que les motifs par lesquels on la pratique, ne permettroient pas qu'on la contât parmi les qualitez vertueuses, parce que ces motifs sont vicieux, & que le principal de tous est une ambition criminelle. Pour mettre cette proposition dans son jour, il faut observer que la veritable inclination d'un homme que l'amour propre possede, feroit que son esprit dominât sur tous les esprits, que tout cedât à la force de son bras, & que tous les hommes generalement lui fussent soumis; mais comme il trouve en lui-même & en tous les autres, une infinité d'obstacles qui s'oposent à son desir, il le dissimule & le cache selon qu'il voit plus ou moins de jour à se satisfaire: & quand il n'en voit point du tout, il se modere reduit à souhaiter d'avoir un rang considerable parmi ceux dont il ne peut se rendre le maître. De-là vient que les Grands songent sans cesse à s'agrandir davantage, & que quand ils y voient de l'impossibilité, ils font du moins valoir la grandeur de leur naissance en toutes rencontres, & traitent le reste des hommes comme s'ils étoient d'une espece inferieure à la leur.

leur. De-là vient que ceux qui n'ont point de naissance, travaillent à l'envi de la fortune, à établir par la vertu divers rangs parmi les hommes, & se placent au premier rang par la probité: à quoi l'on consent avec d'autant plus de facilité, qu'on ne peut se passer de la probité dans la société des hommes, qu'on l'aime à proportion de la haine qu'on a pour les trahisons. Ceux qui observent exactement les loix de la probité, ne voient pas seulement que tout le monde s'accorde à les mettre au-dessus des autres par le besoin qu'on a d'eux; ils voient encore que les gens d'honneur & de probité sont fort rares: que cette rareté fait que les personnes dont on souhaite le plus d'être considéré, les recherchent & veulent les avoir pour amis & pour confidens, & qu'elle est fort propre à leur conserver leur rang & leurs privilèges. Ils voient aussi qu'il n'est rien de si flétrissant & de si ignominieux qu'une friponnerie ou une trahison découverte, & que ceux qui les ont faites ne s'en relevent jamais. Ils voient outre cela que quoique les gens d'honneur ne réussissent pas si souvent dans le monde que les hommes corrompus & prostitués, il est certain néanmoins, que le succès des friponneries & des tra-

hifons n'est pas infallible, qu'elles ne font pas toujours récompensées, & que lors qu'elles le font, ceux en faveur de qui on les fait, paient l'utilité que les trahifons leur apportent, & ont les traîtres en abomination. C'est de ces vûes qu'est formée la probité de ceux de qui on dit qu'ils ont l'ame belle. L'interêt fait la probité des ames basses & mercenaires, & elle n'est en eux qu'un desir d'aquerir du bien. L'on se recrie contre ce que nous venons de dire, que le principe de la probité des honnêtes gens est une ambition d'être illustres sans Charges & sans Dignitez, & d'avoir un rang considerable parmi les hommes: & l'on opose qu'il y en a plusieurs qui font en secret des actions de probité: d'où l'on conclut que c'est par probité qu'ils les font non par aucune envie d'être estimez & honorez des hommes. A quoi je répons avec S. Thomas, qu'il y a certaines personnes qui ont la complexion si heureuse, qu'ils se portent aux actions droites par la seule disposition de leur temperament. Je répons en second lieu, que celui qui fait des actions de probité, quoi qu'il les dérobe à la connoissance de tout le monde, les fait souvent par un desir d'être aprouvé. Pour entendre ce paradoxe, il faut savoir quel homme est
si glo-

si glorieux & si avide de louanges, que les plus hautes connoissances & ses plus excellentes vertus, ne lui plaisent qu'à proportion de l'estime & des louanges qu'elles lui atirent; c'est pourquoi l'on peut dire que dans le cœur de tous ceux qui ont des vertus extraordinaires, il y a une sorte d'ambition semblable à celle des Conquerans, & que les uns & les autres visent en leur maniere à la conquête du genre humain: avec cette difference que les Conquerans veulent se soumettre tous les hommes pour se rendre maîtres de leurs biens & de leur liberté, au lieu que ceux qui ont des vertus rares & singulieres, songent à occuper la premiere place dans leur estime. Mais les Philosophes qui furent les premiers en qui cette ambition parut, jugeant qu'il est impossible d'acquérir l'estime de tout le monde, parce que la plûpart des hommes ont fort peu de discernement, & qu'ils sont capricieux & injustes, bornèrent la prétention du Sage à être approuvé des hommes judicieux, équitables, & vertueux. Il est vrai qu'ayant ensuite observé qu'il est malaisé d'obtenir l'approbation de plusieurs personnes, à cause qu'il n'est point de plus grande diversité que celle des goûts des hommes, & que

d'ordinaire leur goût a part à leurs jugemens, ils crurent qu'il fuffisoit au Sage d'avoir un aprobateur, pourvu-que cet aprobateur fût un homme éclairé & solide, & qu'il fût aprouvé de tous les gens de bien. Seneque, celui de tous les Philoſophes qui a le mieux connu ce qui est plus propre à satisfaire l'orgueil de l'homme, décida enfin que le Sage étant capable lui seul de juger du mérite des actions, étoit aussi lui seul un digne aprobateur de lui-même, & qu'il n'avoit besoin d'aucune approbation étrangere. Le sage, dit-il, ne laisse pas d'être parfaitement content, lors même qu'il n'a aucun témoin de ses actions ; car que peut-il souhaiter de mieux que de se rendre témoignage à lui même, & d'être l'objet de son admiration ? Concluons donc que celui qui fait des actions de probité à l'inscû du monde, les fait souvent par un desir d'être aprouvé. Encore que la gloire ne consiste pas dans la louange d'un homme seul, ainsi que dit Saluste, il y a pourtant certaines personnes, dit saint Thomas, qui établissent la leur dans leur seule estime : ces personnes sont à la verité très-rares, & lors qu'elles font des actions de probité en secret, il arrive souvent qu'elles se flattent que quel-
que

que hazard favorable les fera connoître. Ainsi ce n'est pas la probité, mais les louanges qu'on donne à la probité que les hommes aiment : ce ne sont pas aussi les actions mauvaises qui leur déplaisent. Ce qui les fâche uniquement, c'est qu'elles ruinent leur reputation. C'est pourquoi lors qu'on les accuse d'avoir fait une action sale & contraire à la probité, quoi-qu'ils sachent en leur conscience qu'ils sont coupables, ils implorent le secours de tous leurs amis, & emploient toutes sortes de voies pour se justifier.

DE LA RECONNOISSANCE.

L'Interêt joue lui seul ce nombre infini de personnages qu'on voit sur le Theatre du Monde. Que si quelcun doute de cette verité, il n'a qu'à considerer de près un bienfaiteur & un homme reconnoissant : car quoi qu'il semble que le premier ne s'étudie qu'à faire les dons qu'il fait d'une maniere pure, & seulement pour satisfaire son inclination bienfaisante ; & que l'autre n'ait point de plus forte passion que de témoigner dans quelque bonne occasion, combien il reconnoît les graces qu'il a reçues, on trouvera néanmoins qu'il n'y a en eux ni générosité,

ni reconnoissance , & quel'un & l'autre vont droit à leurs interêts. Pour en être assuré , il faut premierement examiner la conduite d'un bienfaiteur , & voir comme aussi tôt qu'il a quelque Emploi ou quelque Charge à donner , il ne songe pas seulement à en gratifier quelcun , mais il est encore soigneux que le present qu'il fait ne manque d'aucune des circonstances qui peuvent en augmenter le prix , & le rendre plus agréable ; c'est pourquoy il jette les yeux sur un homme qui ne s'y attend point , qui ne lui a rendu aucun service , & en faveur duquel qui que ce soit ne lui a parlé. Il est certain que cette conduite , à la bien examiner & à la regarder dans l'intention du bienfaiteur , bien loin d'être franche & généreuse est fine & intéressée : que le bienfaiteur a songé à ne pas perdre son bienfait , lorsqu'il l'a fait de si bonne grace , & que tous les soins qu'il a apportez pour rendre son procédé honnête , sont des liens avec lesquels il a prétendu attacher celui qu'il a obligé. Si l'on en veut être convaincu , l'on n'a qu'à considérer la surprise , la colere , & le desespoir d'un homme à qui on a manqué de reconnoissance , ses chagrins secrets , & ses haines publiques contre celui qui n'a pas répondu

du à sa générosité prétendue, avec quelques couleurs il peint son ingratitude, comme il déchire sa réputation, & crie contre lui, de même que contre un homme qui l'a volé; car si dans le bien qu'il a fait il n'a cherché que le plaisir de bien faire, n'a-t-il pas eu ce plaisir? Et s'il n'a prétendu tirer aucun avantage de ses bienfaits, pourquoi se fâche-t-il de ce qu'ils ne lui rapportent rien? Il doit donc confesser que son desespoir vient précisément de ce qu'il voit ses espérances trompées, & qu'il n'a pas recueilli le fruit qu'il s'étoit promis. Il est aisé de conclure de-là deux choses: la première, que nous sommes bien faux & bien hypocrites, de vouloir faire croire que nous avons l'ame belle, que nous ne prétendons aucune récompense des graces que nous faisons, & que nous sommes assez païez par la satisfaction & la joie que nous sentons, lorsque nous pouvons faire du bien aux autres. La seconde, qu'il n'y auroit point d'ingrats, si cette maxime de Seneque étoit véritable, qu'on n'est obligé de reconnoître que les plaisirs qu'on nous a faits gratuitement. Voïons maintenant quels sont les sentimens d'un homme reconnoissant, & quel est le principe secret de sa reconnoissance.

Les

Les premiers sentimens qui naissent dans le cœur d'un homme reconnoissant sont si tendres, si affectifs, & semblent si naturellement conçus pour son bienfaiteur, que l'homme reconnoissant s'y trompe souvent lui-même, & croit avoir pour son bienfaiteur une amitié non-seulement sincere, mais cordiale. Cependant tout ce qu'il sent vient de son amour propre, qui fait qu'il fait bon gré de tous les biens qu'il reçoit à ceux qui en sont auteurs, non pour l'amour d'eux, mais par la seule consideration de son intérêt. Mais les sentimens qui succedent à ceux qu'on vient de représenter leur sont bien contraires : car celui qui a reçu de grans bienfaits, voit bien-tôt après que ce ne sont pas des dons, mais des prêts veritables qu'on lui a faits. Il commence à regarder son bienfaiteur comme un Créancier qui le presse, & toutes les obligations qu'il lui a comme autant de chaînes dont il se trouve chargé. Cet état lui est si insupportable que l'envie d'en sortir le dispose secretement à se moquer de toutes ses obligations, & son ingratitude paroîtroit sans doute à la premiere rencontre, sans la crainte qu'il a de ruiner ses nouvelles prétentions. C'est cette crainte; ou pour mieux dire, c'est l'espe-

perance de quelque bienfait plus considérable, qui l'oblige à publier la générosité de son bienfaiteur, à le voir avec assiduité & à montrer en toutes occasions, qu'il lui est acquis d'une manière particulière. Que si pendant qu'il tient cette conduite, quelque personne puissante flatte ses esperances de quelque grand établissement, il tourne tout à coup, & va droit où son intérêt l'appelle. Il garde néanmoins les dehors à l'égard de son bienfaiteur jusqu'à la fatale occasion, où celui-ci venant à se brouiller avec l'autre, il prend sans hésiter le parti qui lui est le plus utile. C'est alors que son intérêt se déclare, & que son ingratitude sort de son cœur, & se fait voir aussi noire qu'elle est, malgré tous les soins qu'il prend de la couvrir d'un million de prétextes, & d'atoiblir tous les bienfaits qu'il a reçus. L'on ne doit pas être surpris qu'un sentiment aussi lâché & aussi honteux prenne naissance dans le cœur de l'homme; il y en naît de bien plus étranges, au moins si nous en croions Aristote. Voici comme il parle sur ce sujet. La nature humaine, dit-il, est si méchante, que ceux qui doivent de grandes sommes, & ceux qui ont reçu des graces considérables, souhaitent la mort de leurs bien-

bienfaiteurs & de leurs Créanciers. Ce que ce Philosophe dit de la malignité de l'homme à l'égard du bienfaiteur qui l'a comblé de biens, ne paroîtra pas incroyable à ceux qui connoissent la grandeur de son orgueil, & qui savent que toutes les dépendances & tous les devoirs lui sont odieux. Nous avons dit quel'intérêt étoit la cause principale de la reconnoissance : néanmoins comme elle n'est pas la seule, il est à propos de voir quelles sont les autres. La première qui se présente, est la crainte de la honte qui est attachée à l'ingratitude; car depuis que les hommes se sont rendus juges souverains des actions humaines, ils ont déclaré beaucoup plus infâmes celles qui leur causent du préjudice, ou qui les offensent, que celles qui blessent les loix de Dieu. Et parce qu'il n'est point de dépit pareil à celui qu'ils ont, lorsqu'ils ne reçoivent pas de ceux qui leur ont les dernières obligations, les services qu'ils en avoient attendus, & qu'ils se voient frustrer de leurs esperances, de-là vient qu'ils se sont acordez à les regarder comme des gens indignes de vivre, & que les ingrats sont flétris, pendant que les sacrileges & les impies sont honorez. Ces deux especes de reconnoissance, dont l'une
ne

ne vient de l'interêt, & l'autre de la crainte de voir son honneur terni, sont les plus ordinaires. Celles qui viennent du faste & de la vanité ne sont pas si fortes, mais elles ne laissent pas d'être assez communes. L'on voit cette sorte de reconnaissance en ceux qui aiant été en faveur auprès des Rois ou auprès des Princes. prennent toutes sortes d'ocasions pour raconter les bienfaits qu'ils en ont reçus, & en relevent les circonstances, aparemment pour faire voir qu'ils en conservent le souvenir, mais eu éfet pour apprendre la consideration où ils ont été. Il y a aussi des reconnoissances malignes; telles sont celles qu'on affecte de témoigner devant certaines personnes qu'on veut adroitement acuser; on les exprime en cette maniere. J'ai des obligations infinies à ce Prince, il m'a fait mille biens, mais le plus grand de tous est, qu'il a toujours prévenu mes demandes. Ces reconnoissances ainsi témoignées devant les grands Seigneurs à qui il faut arracher les graces, sont pour l'ordinaire des acufations fines & des reproches couverts que nous leur faisons; ce sont aussi quelquefois des instructions que nous leur donnons pour nôtre profit, & non pas pour le leur. Il y a encore des reconnoissances vicieu-

vicieuses & criminelles: il faut mettre en ce rang les reconnoissances de ceux qui aiant une fausse idée de l'amitié, croient qu'elle leur donne droit, & même qu'elle leur impose l'obligation de violer les loix les plus saintes & les plus indispensables. L'on se contente de dire, que plus on étudie l'homme, & moins on comprend comment il se peut souffrir & vivre en paix avec lui même. Tout ce qui vient dans l'esprit est, que pendant qu'on remarque des vices dans ses vertus, il voit peut-être des vertus dans ses vices, & regarde dans ses actions comme une grande habileté, ce que nous blâmons comme une duplicité & une fourberie; ou bien il se peut faire que de même que le Pan, il contemple toujours ce qu'il a de plus beau. & qu'il ne porte jamais sa vûe sur ses injustices, ses infidélités, & ses ingrattitudes. Il y a deux sortes d'ingrats comme il y a deux sortes de poltrons: les premiers le sont au souverain degré, & tournent le dos aussi-tôt après les bienfaits reçus, sans qu'ils puissent être arrêtez par la crainte de l'infamie; les autres se retirent peu à peu, & pour rendre leur fuite imperceptible, ils la tournent en retraite. L'on voit plus ordinairement les ingrats de la première es-
pece

pece dans les Provinces , où les hommes sont plus naturels & les vices moins déguisez. Les ingrats de l'autre espece sont à la Cour , où l'on fait donner une face honnête aux procedez les plus mauvais & les plus blâmables. Je ne saurois mieux finir ce discours que par ces belles paroles de Platon. Si tu n'inspires , dit-il , la vertu à ceux que tu obliges , ils ne sauroient être sensibles à tes bienfaits.

*D E L A F I D E L I T E'
des Sujets envers les Princes.*

L'Obéissance que nous devons à Dieu & à son Eglise nous devoit obliger à reverer les Rois , à avoir un attachement inviolable pour eux , & à executer religieusement leurs ordres. Cependant où sont les Chrétiens qui honorent Dieu en la personne des Souverains , qui leur soient fidelles pour s'aquiter d'une obligation de conscience , & qui obéissent à leurs commandemens avec le même respect & la même exactitude , que s'ils les avoient reçus de Dieu même ? Ne voit-on pas que la fidelité qu'on a pour les Princes n'est en la plûpart de ceux qui leur font la cour , que le desir & l'esperance de leurs bienfaits ? Que le zele qu'ils ont

ont pour le service du Roy redouble quand ils en reçoivent la recompense, qu'il s'afoiblit quand ils sont traitez avec mépris, & qu'ils'éteint entierement dès qu'ils voient jour à rendre leur fortune meilleure? C'est pourquoi dans tous les mouvemens de la Cour il y a tant de gens qui se jettent dans des partis, & tâchent de se mettre en état d'aracher par des Traitez, des gratifications & des Charges qu'on leur a refusées, & qu'ils ont toujours crû mériter. Qu'est-ce que cette fidélité en d'autres, que la crainte des peines & des suplices dont les Rois punissent ceux qui osent la violer par des cabales & des factions contre leur service, ou par des conspirations contre leur personne? Ce qui le prouve est, que les Princes qui ont le plus d'aversion de répandre le sang humain, n'épargnent pas quelquefois celui des personnes les plus illustres de leur Roïaume, pour retenir les autres dans le devoir par ces exemples de leur justice. La fidélité des hommes capables & solides ne vient-elle pas de la connoissance qu'ils ont qu'il n'est rien de si grand que le pouvoir des Rois, & que la pensée de les détruire n'est pas seulement impie, mais encore insensée? Car ils savent que les troupes

pes

Des que les Rois entretiennent pour leur garde, forment elles seules un corps d'armée qui est toujours sur pied, & qui allant fondre à l'impourvû sur ceux qui font des partis, & sur les séditieux qui travaillent à fouler les peuples, ne donnent pas le tems à ceux-ci de consommer leurs desseins, & aux autres de se préparer à faire la guerre. Ils savent encore que les Rois dispensent toutes sortes de graces, les biens, les honneurs & les dignitez, que tous les hommes recherchent ardemment, & qu'ainsi ils ont toujours dans leurs mains des moïens infailibles pour faire revenir à l'obéissance ceux qui s'en sont écartez, bien moins d'ordinaire par un esprit de rebellion, que pour acommoder leurs affaires. Ils savent enfin que la plûpart des Sujets qui se sont assez oubliez pour oser se mesurer avec leur Souverain, ont fini malheureusement, ou vieilli dans une prison, ou passé leur vie avec leur famille dans les Pais étrangers. N'est-il pas encore facile de remarquer que les personnes riches, qui sont contentes de leur état, & qui n'ont point d'autre passion que de goûter les douceurs de la vie, n'ont qu'une fidélité intéressée ? Car comme c'est proprement pour eux que la guerre est un fleau,

au

au lieu qu'une infinité de gens la souhaitent pour aquérir de la gloire, ou pour se procurer d'autres avantages: ils sont très-atachez au Roi, parce qu'il veille continuellement sur le Roïaume, & qu'il empêche que les ennemis domestiques ou étrangers n'en troublent la tranquillité: de maniere qu'ils le considèrent comme le Dieu tutelaire de leur bonheur; *Deus nobis hæc otia fecit.* Peut-on avoir une autre opinion de ceux qui étant domestiques des Rois, & aiant les premieres Charges de leur Maison, ne peuvent leur manquer de fidélité, sans se perdre de réputation, & ruiner leur fortune? Et peut-on croire que leur fidélité soit pure & veritablement vertueuse? Quelle idée peut-on se former aussi de la fidélité de ces Politiques consommez, qui dans le tems des guerres civiles se retirent dans leurs Gouvernemens, pour y attendre que la fortune se déclare, & suivre le parti qu'elle favorisera; & qui en attendant tiennent une conduite assez habile, pour faire craindre à la Cour qu'ils ne se joignent aux factieux, & pour la forcer à leur offrir quelque grande Charge? Enfin la fidélité des Peuples est-elle autre chose qu'une facilité qu'ils ont à demeurer dans l'état où ils se trouvent, & où on les laisse?

laisse ? Et comme ils n'ont pas moins de facilité d'en sortir pour peu qu'on les en sollicite , n'est-il pas vrai qu'ils sont toujours également disposez , à se tenir dans l'obéissance , & à s'en tirer , & que leur fidélité dépend purement des tems & des conjonctures ?

DE LA FIDELITE'

du Secret.

LA confiance des Princes n'est pas si difficile à gagner que l'on se l'imagine ordinairement ; car outre que leur oisiveté les met dans un besoin presque continuel de conversation , leur cœur est sensible & impatient , & leurs sentimens sont beaucoup plus vifs & plus impetueux que ceux du reste des hommes ; c'est pourquoi comme ils ont une peine extrême à les contenir , ce leur est une double commodité de pouvoir les communiquer , & de pouvoir conter tout ce qu'ils viennent d'apprendre , à des gens qui n'abusent pas de leur confiance. C'est par cette raison qu'ils aiment ceux qui ont la réputation d'être sûrs , qu'ils les favorisent en toutes occasions , & qu'ils leur font des honneurs extraordinaires ; & c'est par l'opinion qu'ils ont , que les per-
C nes

nes qui passent pour sûres le sont en ~~est~~ ^{est} & qu'ils font cas des personnes, & non point par une vraie estime de la fidélité. Ils seroient excusables de ne pas estimer la fidélité, s'ils connoissoient ce qu'elle est dans les motifs de ceux qu'on éprouve les plus fidelles, & ils n'auroient pas tant de considération pour leurs confidens, s'ils savoient qu'il n'y a rien de si rare que de trouver des hommes qui gardent le secret avec la dernière exactitude, & sans en donner connoissance à qui que ce soit sans exception; car les personnes qui ont leurs secrets en leur disposition, ou les emploient à contenter la curiosité d'une Dame oisive, à reveiller son esprit & à la tirer de la langueur où elle tombe par son inutilité; ou bien ils en obligent un homme qui est dans un poste considérable à la Cour, & à qui il est agréable & utile de savoir tout ce qui se passe. Oui, mais ces gens-là ne sont-ils pas bien-tôt découverts? Non, car ils ne disent les choses importantes qu'on leur a confiées qu'à des personnes qui ne leur peuvent manquer, & après avoir bien pris toutes leurs précautions. En un mot, ce ne sont pas des gens foibles, qui n'aient pas la force de retenir ce qu'on leur a dit dans le dernier secret, ni des étourdis
qui

qui l'aillent reveler indifféremment à toutes sortes de personnes ; ce sont des infidèles judicieux & de prudens dispensateurs des secrets. Que s'il se trouve des hommes qui gardent les secrets avec tant de religion , qu'ils feroient scrupule de les découvrir à leurs plus intimes amis , ils n'en usent ainsi que par des raisons qui regardent leurs intérêts dont la première est, que la fidelité est une voie honnête pour parvenir. Or quoique tous les hommes soient interessez , comme ils ne le sont pas de même maniere, qu'il y en a de qui l'amour du bien est la passion dominante, & d'autres qui sont beaucoup plus touchez du desir d'être estimez & confiderez que de celui d'aquerir du bien ; delà vient que ceux-ci ne voudroient pas s'en procurer par des prostitutions & par des bassesses, & qu'ils ne se servent que de moiens honnêtes pour s'établir. La seconde raison est , que c'est une voie agréable , rien ne l'étant davantage à un homme vain, que d'avoir part lui seul à la confiance d'un Prince, & d'être d'ordinaire avec lui dans son cabinet, pendant que la porte en est fermée à tout le reste du monde. La troisième raison est, que c'est une voie assez assurée , parce qu'il n'est pas possible qu'on ne contribue

à l'avancement d'un homme avec qui l'on se décharge le cœur de tout ce qui plaît & de tout ce qui afflige, & à qui l'on aura confié sa vie, son honneur & sa liberté. La dernière raison est la crainte d'être mésestimé, & d'être privé de tous les avantages qu'on tire de la société; car ceux qui redisent les choses qu'on leur a le plus recommandées, & sur la discrétion desquels on ne peut compter, sont tous sur un méchant pied dans le monde.

DE LA SINCERITE.

Quelles sont les fins où vise un homme sincere? La première est d'obliger ses amis, & tous ceux avec qui il est en commerce, à lui parler sincèrement, & à n'avoir rien de caché pour lui, afin qu'il puisse connoître la vérité de leurs sentimens, leurs inclinations, leurs goûts, leurs affaires; & qu'il puisse aussi savoir au vrai tout ce qui se passe, c'est-à-dire les aventures & les histoires les plus secretes & les plus curieuses; de sorte que c'est la curiosité qui est la cause principale de la sincérité. La seconde prétention qu'ont les gens sinceres est qu'on leur dise vrai: ce qu'ils souhaitent, non par l'amour de la vérité,

ni par aucune aversion qu'ils aient pour l'erreur & la fausseté, mais par la crainte de la honte d'être dupez. Les gens sinceres pretendent, en troisieme lieu, éloigner d'eux tout soupçon de duplicité & de fourberie; car comme ils voient que la fourberie ruine irreparablement la reputation, ils en concoivent une aversion extrême, & ils regardent la sincerité comme une vertu propre à les faire estimer, & à les mettre sur un pied honnête; ils esperent aussi aquerir la bienveillance de tout le monde par la franchise de leur procedé, & par la sincerité de leurs paroles, & ils ne sont pas trompez dans leur esperance: car par la même raison qu'on craint & qu'on fuit les hommes faux & dissimulez, l'on aime & l'on recherche ceux qui sont sinceres, l'on est même favorable à leur avancement, & on les sert volontiers dans les occasions qui s'en ofrent; aussi est-ce encore une des vûes des gens sinceres; car ils ne se contentent pas que leur sincerité leur atire l'estime & l'amitié des hommes, ils veulent encore qu'elle soit utile à établir leurs affaires. Enfin, nous faisons profession de sincerité afin qu'on ait créance en nous, & qu'on ajoûte foi à toutes nos paroles; car rien ne flatte tant

nôtre vanité que cette autorité, que nos paroles acquierent par l'opinion qu'on a de nôtre sincérité. L'on voit à la Cour, même parmi ceux qui sont le plus avant dans les intrigues, des gens qui prennent un air sincere qu'ils s'éforcent de rendre le plus naturel qu'ils peuvent, & qui accommodent à cet air le ton de leur voix & leur action; ils affectent d'avoir un visage ouvert & des manieres naïves pour trouver créance parmi ceux à qui ils ont à faire. Cette sorte de sincérité concertée se trouve dans les premiers Ministres, dans les gens d'affaires, dans les Negociateurs, & generalement dans toutes les personnes publiques; lorsqu'ils sont habiles, elle leur sert à cacher leurs desseins, à faire qu'on les croie, & qu'on se repose sur eux, & elle les met en liberté de faire ce qu'ils veulent par leur inclination & par leur interêt, contre les engagements qu'ils ont pris, par la confiance qu'elle leur donne, que tout ce qu'ils feront fera toujours bien interpreté. Il y a une sorte de sincérité qui vient de la force de l'amour propre, elle se rencontre dans des personnes grossieres & naturelles, qui font connoître en toutes occasions la sincérité de leurs sentimens, parce qu'elles n'ont ni le pouvoir,
ni

ni l'adresse de les cacher ; de sorte qu'au lieu que ceux qui sont habiles , parlent & se conduisent de telle maniere, qu'il semble que leur intérêt ne leur est rien , les personnes naïves font voir celui qui les fait parler & agir , parce que la violence de leur amour propre les découvre & les trahit. Outre toutes les especes de sincerité dont nous venons de parler , il y en a une qui suit le temperament, qu'on peut appeller la sincerité naturelle ; car il y a , dit Aristote ; des vertus de temperament , c'est-à-dire des dispositions & des penes à exercer certaines vertus.

DE LA VERTU officiuse.

DAns toutes les familles nombreuses , & sur tout dans celles des Grands-Seigneurs , il y a de certaines personnes qui pratiquent une vertu d'une espece toute particuliere , qu'on peut appeller la vertu officieuse ; car ils ne se soucient apparemment point d'avoir part à leur confiance , & semblent n'être auprès d'eux que pour rendre de bons offices à tous leurs domestiques , que pour excuser leur fautes , couvrir leurs défauts , & faire valoir leurs services & leurs bonnes quali-

rez. Quoique ces personnes qui possèdent les bonnes graces des Grands, paroissent ne vouloir faire autre usage de leur faveur que de la rendre utile à leurs domestiques, ils ont néanmoins trois grandes & secretes prétentions. La premiere est d'étouffer l'envie qui s'atache toûjours à ceux qui sont en prosperité, ce qui est un projet fort vain & fort peu solide; car rien n'est si difficile que de guerir ceux qui sont tourmentez de cette passion, & tout ce qu'on peut faire est de les empêcher de murmurer & de nuire ouvertement: La raison de cela est que toutes les elevations font naître, alument & irritent l'envie; & que quand elle est irritée, quelque prudente, modeste & obligeante que soit la conduite des Favoris, elle n'est pas capable de l'apaiser. Leur seconde prétention est qu'on leur rende ce qu'ils prêtent aux autres, & que tous les domestiques s'acordent à dire du bien d'eux, comme ils en disent de tous les domestiques; ce qui est encore une prétention fort peu judicieuse, & qui vient manifestement du peu de connoissance qu'ils ont des inclinations de l'homme; car il a une malignité naturelle qu'on ne sauroit lui arracher du cœur, qui fait qu'on ne le peut jamais disposer à être véritable-

ritablement favorable à ceux qui le traitent bien. Que si les hommes sont si opposez les uns aux autres, que c'est inutilement que nous nous éforçons de les engager à entrer sincerement dans nos interêts, par quel art un homme qui est bien dans l'esprit d'un Prince, peut-il mettre tous ses domestiques en cette situation qu'ils conspirent tous à l'y maintenir ? Ils parleront à son avantage en presence du monde & en sa presence ; mais comme ils sont secretement offensez de la préférence que le Prince lui donne dans son estime, lui seront-ils toujours fidelles, sur tout lorsqu'ils verront jour à s'y établir eux-mêmes à son préjudice ? C'est dequoi il n'est pas possible de s'assurer. Mais la principale & la plus ordinaire prétention de ces hommes officieux, est d'obliger les domestiques à qui ils ne se font point lassez de procurer des graces, à les servir avec un ardeur égale dans les occasions où il s'agira de leur établissement ; car ceux qui ont l'oreille & la faveur des Princes & des Grans Seigneurs, leur font le plus souvent proposer par d'autres ce qu'ils souhaitent, pour les faire sonder, & découvrir quelles sont leurs dispositions ; ou parce que la pudeur fait qu'on parle pour ses propres

interets avec timidité. Or cette dernière prétention est aussi frivole que les autres ; & ils n'éprouvent que trop qu'ils se sont abusez, lorsqu'ils ont compté sur la reconnoissance des hommes ; car lorsqu'il se presente une occasion où ils esperent tirer récompense de leurs bons offices , ils voient qu'on les dessert, qu'on ne les sert point du tout, ou qu'on les sert par maniere d'aquit & avec molesse ; c'est pourquoy ils font des plaintes ameres & des reproches outrageux à ceux qui leur ont manqué si honteusement ; mais pendant qu'ils leur reprochent leur ingratitude & leur infidelité, ils ne prennent pas garde qu'ils se trahissent eux-mêmes, & qu'ils font voir qu'ils n'ont pas l'inclination bienfaisante ; car ceux qui ont l'inclination veritablement bienfaisante trouvent leur récompense & leur satisfaction dans les soins qu'ils prennent des autres, & ne songent jamais à profiter de tous les biens qu'ils font.

D E L A B O N T E.

L'Homme est si bon qu'il ne petit souffrir les bonnes qualitez des autres, ni naturelles, ni acquises, ni corporelles, ni spirituelles : il leur envie leur taille, leur

leur bonne mine, leur vigueur, leur fanté, leur mérite. Non seulement il ne fait cas, & n'a soin des autres qu'à proportion qu'ils contribuent à sa gloire ou à son plaisir, ou qu'ils peuvent le servir dans ses intérêts, mais encore il est leur implacable ennemi dès qu'ils font mine de s'opposer à ce qu'il desire : & la violence de son amour propre est telle, qu'il est toujours disposé à les rendre misérables & à les détruire, s'il ne peut parvenir au comble de ses souhaits que par leur infortune & par leur destruction. Cela supposé, comment peut-on concevoir qu'il veuille sincèrement faire du bien aux autres, & contribuer à la fortune, je ne dis pas des personnes qui lui sont indifférentes, mais de celles qui lui sont proches ? lui qu'on peut comparer à un grand arbre qui attire naturellement tout le suc à soi, & qui n'est propre qu'à faire sécher les arbres voisins ? Au contraire n'est-il pas manifeste que bien que ceux qui font profession d'être bons, semblent sortir hors deux-mêmes, lorsqu'ils emploient leur tems, leurs pas, & leurs soins à faire réussir les affaires des autres, néanmoins ils reviennent toujours à eux ; & comme des arbres, ne semblent en sortir que pour s'acroître, pour s'étendre &

pour s'élever ; de sorte qu'on peut dire que la bonté est une maniere de prestige dont l'homme se sert pour paroître toujours ailleurs , quoi-qu'il demeure toujours chez soi. Concluons donc que la bonté est une vertu chimerique , parce que ceux qui se piquent de bonté , & qui affectent d'en donner des preuves dans toutes les rencontres qui se presentent , ont ordinairement de grandes prétentions. Il y a plusieurs especes de bonté , mais on en voit particulièrement deux à la Cour. La premiere espece est celle de ces personnes extraordinairement ambitieuses , qui aiant fait de grands plans de fortune , s'ofrent à tous ceux qu'ils peuvent rendre quelque service , & se donnent , ou pour mieux dire se prêtent à tout le monde , afin que tout le monde s'empresse de les servir , & qu'ils puissent obtenir la charge ou la place qu'ils souhaitent lorsqu'elle viendra à vaquer , & que le Roi voudra la remplir. La seconde espece est celle de ces gens de qualité qui se trouvent comblez de biens & d'honneurs , & à qui il ne reste rien à desirer pour être parfaitement heureux que d'avoir l'aprobation publique : si bien qu'ils s'étudient à obliger tous ceux dont on leur recommande les interêts , & tous
ceux

ceux qu'ils voient embarrassés dans de fâcheuses affaires, afin de se faire estimer, & aimer de tout le monde.

DE L'HUMILITÉ.

L'Orgueil est le maître de l'homme, c'est le principe de la plupart de ses mouvemens intérieurs & de ses actions. L'on remarque même, non sans étonnement; qu'il est également cause de ses agitations & de son repos, & qu'après avoir excité du trouble dans son ame, il le calme tout-à-coup comme une puissance miraculeuse. En effet; lorsque la délicatesse rend l'homme sensible à une injure, l'orgueil fait qu'à l'instant sa colère s'allume, & qu'il court aux armes pour contenter son ressentiment; & dès que ses importemens & ses fougues le deshonnorent, l'orgueil l'apaise, & le rétablit dans sa première assiette. Ce n'est pas tout, l'orgueil est humainement invincible, & il n'est point de condition vile qui le rabaisse, point d'aventure honteuse qui l'humilie, point de puissance qui le soumette; enfin, un orgueilleux peut bien être foulé aux piés, mais non pas être domté. Que si l'orgueil gouverne l'homme, & le dispose de telle sorte

C 7

qu'il

qu'il ne peut jamais être soumis, ainsi que chacun l'apprend par son exemple, il est aisé de conclure que lorsqu'un homme se méprise, ou qu'il se blâme, ses paroles trahissent ses sentimens: que toutes les fois qu'il s'abaisse devant les autres, c'est pour s'élever au-dessus d'eux; & qu'il ne feroit jamais des actions si contraires à son naturel fier & orgueilleux, s'il ne comprennoit que rien n'est plus propre à le relever que ses abaissemens volontaires. Il y a plusieurs marques qui font connoître que l'humilité des faux humbles n'est que dissimulation. La première est, qu'au même tems qu'ils semblent n'avoir que du mépris pour eux-mêmes, ils observent avec soin la manière dont on use avec eux, ils exigent rigoureusement qu'on leur rende ce qu'on leur doit, & prennent vengeance des moindres injures qu'on leur a faites. La seconde marque est, qu'il y en a qui sont souples à l'égard des personnes utiles à leurs intérêts, & fiers à l'égard des autres. Sylla, dit Plutarque, s'humilioit devant ceux dont il avoit affaire, & se faisoit adorer de ceux qui avoient affaire de lui. La troisième est, que ceux d'entre eux qui prennent si volontiers les dernières places dans les festins & dans
les

les assemblées, n'en usent de cette sorte, qu'à l'égard des personnes au dessus desquelles ils pourroient être assis sans contestation, pendant qu'ils sont jaloux de conserver leur rang avec leurs égaux, & qu'ils ont bien de la peine à se soumettre à ceux dont la condition est plus relevée que la leur. La quatrième est, que parmi les faux humbles, qui vont jusqu'à dire d'eux-mêmes des choses les plus capables de les faire mesestimer, qui avoient qu'ils font des fautes, & qu'ils ont des défauts & des inclinations mauvaises, il n'y en a aucun qui fasse cet aveu pour se corriger; ils ne le font tous que pour se décharger d'une partie du blâme qu'on leur donne, & pour diminuer la honte qu'ils en doivent avoir: & c'est par cette adresse que certaines femmes avoient qu'elles font galanterie, afin de la faire avec plus de liberté & moins de confusion. Pour les défauts, il n'y en a pas un qui s'accuse d'en avoir d'essentiels, comme de n'avoir point d'honneur & de probité, & d'être menteur & fourbe: on s'accuse seulement d'être prompt, negligent, paresseux, & d'avoir de semblables défauts qui ne flétrissent point la réputation. Il en est de même des fautes, on reconnoît qu'on est sujet à faire celles où tombent
les

les plus parfaits, d'avoir fait une réponse forte, & de s'être emporté mal à propos en quelque occasion : mais personne ne confesse qu'il a volé, ou qu'il a trahi son ami.

DE LA PUDEUR.

IL n'est rien dont l'homme soit si fort choqué que de l'éfronterie, parce que comme il trouve ridicules tous ceux qui au lieu de suivre la mode dans leurs habits, s'habillent d'une manière tout-à-fait bizarre, de même il regarde comme des gens étranges, ceux qui ont des manières d'agir entièrement opposées aux mœurs & aux coutumes des autres hommes. Mais l'homme n'est pas seulement choqué, il est encore offensé des paroles & des façons de faire éfronrées & impudentes, à cause que le respect qu'il croit qu'on lui doit, est violé par ceux qui se comportent ainsi devant lui. C'est pourquoi il a tant de peine à supporter ces sortes de gens, qui étant décriez, parce qu'ils sont sans honneur, sans foi & sans probité, marchent pourtant la tête levée, & ces femmes qui vivant sans aucun soin de leur réputation, se présentent hardiment dans toutes les compagnies ;

gnies ; c'est par une raison contraire qu'on est charmé de la pudeur de ces honnêtes femmes, qui pouvant se montrer par tout avec assurance, paroissent dans tous les lieux où elles entrent avec je ne fai quelle timidité qui semble demander grace. Enfin, on a été favorable à la pudeur, par cette fausse consequence qu'on a tirée, que puisque l'impudence est un vice, il faut donc que la pudeur soit une vertu ; & l'on a tiré cette consequence, parce qu'on a cru que l'éfronterie étoit un vice distingué & séparé de tous les autres vices ; au lieu, qu'elle n'est pour le dire ainsi, que la consommation du vice, qui venant à se déborder, passe par-dessus tous les égards & toutes les loix de la bienséance. Ce sont là les véritables causes de l'idée qu'on s'est formée de la pudeur, & de la persuasion où l'on est malgré les raisons qui vont être représentées, que la rougeur qu'on voit sur le visage des personnes qu'on surprend en faute, est une confusion d'y être tombées. La premiere raison qui prouve que ce n'est pas de la laideur des actions vicieuses que l'on rougit, est que l'on commet en secret, sans aucune honte, les plus honteuses & les plus noires. La seconde, qu'il n'est point d'homme qui rou-

rougisse lorsqu'il n'a pour témoins que les complices de son crime. La troisième, que si la pudeur naissoit de la difformité des actions mauvaises, elle seroit plus ou moins grande selon que les actions seroient plus ou moins criminelles : ce qui est visiblement faux, puisque les concussions & les rapines, ou ne font point du tout de confusion, ou en font une beaucoup moindre que les larcins, & que d'ailleurs personne ne rougit de l'orgueil, de l'ambition, & des autres vices de l'ame. La quatrième raison est que l'on seroit plus honteux à mesure qu'on deviendroit plus méchant, & qu'on seroit plus débordé. Et la dernière, que nous serions également confus de faillir & de nous emporter devant les foux & devant les sages, devant nos proches & devant les étrangers, ce qui est contraire à l'expérience de tout le monde. Quelle est donc la cause de cette rougeur qui paroît sur le visage de ceux qui font quelque mauvaise action en la présence des autres ? C'est la crainte de tomber dans le mépris, laquelle troublant l'ame de ceux à qui l'on voit faire quelque faute considérable, cause une grande alteration dans leur corps, & enflâme soudainement leur visage.

L'on

L'on peut opposer, qu'il n'est pas impossible de trouver des gens, qui rougissent des crimes qu'ils font à l'insçû du monde; & en éfet, cela n'est pas impossible, mais on n'en doit pas couclure que ce sont donc les crimes qu'ils ont faits qui les font rougir, parce que ces sortes de gens ont honte d'eux-mêmes, & s'estiment si fort qu'ils sont fâchez de perdre leur propre aprobation. La crainte de l'infamie n'est pas pourtant la seule cause de la pudeur, & il est certain qu'Aristote en la définissant l'a trop resserrée, puisque les enfans & les domestiques rougissent par l'apréhension des châtimens & des reprimandes, & qu'ils ne se soucient gueres de ce que leurs maîtres pensent & jugent d'eux. La pudeur est aussi quelquefois l'éfet de l'émotion que cause la joïe, comme on voit dans les hommes qui rougissent quand on les louë; ce qu'on attribue avec bien peu de fondement à leur modestie & à la peine qu'ils ont de recevoir des louanges: je dis avec bien peu de fondement, parce qu'il n'y a nulle aparence que les louanges puissent déplaire à des hommes vains, & qu'il y a bien plus de raison d'attribuer leur rougeur à la joïe qu'ils ont de se voir louer, ou tout au moins à l'embar-

ras

ras où ils sont, qui fait qu'ils ne savent quelle contenance ils doivent tenir pendant qu'on les loue. Il en est de même des jeunes femmes qui rougissent quand les hommes les abordent & les cajolent ; car leur rougeur qu'on prend pour une marque de leur honnêteté & de leur vertu, en est une presque infallible de leur humeur coquette, & de la joie que leur cœur ressent de trouver ce qu'elles cherchent naturellement. Ceux qui savent la correspondance qu'il y a entre le cœur & le visage par le moyen des nerfs, comprendront aisément, que dès que le cœur est ému, il est de toute nécessité que ses émotions paroissent sur le visage. Que si ces preuves ne semblent pas assez fortes pour détruire l'opinion où l'on est, que la pudeur qui fait rougir les jeunes gens & les personnes qui sont avancées en âge, est le caractère des âmes bien nées ; & pour être convaincu que cette rougeur est un signe fort équivoque, l'on n'a qu'à se souvenir que Sylla rougissoit de même que Pompée, & qu'on voit des gens dont les inclinations sont fort dépravées, qui rougissent bien plus facilement & plus fréquemment que ceux qui sont sages & vertueux. Le principe qui produit la pudeur est un orgueil caché,

ché , & une forte d'orgueil qui rend l'homme injuste , & qui le dispose de maniere que quelque crime qu'il fasse , il n'en veut pas recevoir la confusion , ni en être blâmé & mesestimé : une forte d'orgueil qui l'aveugle jusqu'au point que ne se souvenant plus qu'il est homme , il veut qu'on le croie incapable de faire les moindres fautes ; ce qui se voit en ceux qui rougissent des fautes les plus legeres , telles que sont les méprises dans les paroles , & des plus ordinaires , quoi qu'ils sachent bien que tout le monde les excuse & qu'on les doit excuser : une forte d'orgueil qui lui donne un si grand desir d'être approuvé en tout ce qu'il fait , que la moindre crainte de ne l'être pas le fait aussi rougir. De-là vient qu'on rougit dans l'aprehension de ne pas sortir à son honneur de tout ce qu'on entreprend , quelque peu important qu'il soit , & que les jeunes filles qui entrent dans le monde rougissent de rien ; car elles ne rougissent pas seulement par la peine où elles sont pour l'ordinaire d'assurer leur contenance , elles rougissent encore dès qu'on les regarde , qu'on leur adresse la parole , où qu'on leur fait faire la moindre-chose. Enfin un orgueil qui fait que l'homme rougit de la bassesse de sa
naissan-

naissance, de la servitude, de la pauvreté, & des autres choses semblables, qui dans la vérité ne sont point honteuses; & qu'il rougit même des prières qu'il fait pour faire réussir ses propres affaires; parce que par ses prières il se soumet aux autres, & se met en état de dépendre d'eux.

DE LA DEBONNAIRETE'.

LE mot de debonnaire nous fait concevoir en même tems un homme doux, clement, toujours porté à faire du bien, & incapable de faire du mal à qui que ce soit au monde: & un homme facile, foible & si endurant, que sa patience excessive donne l'audace à ses ennemis de lui ôter son bien, de le mépriser & de lui faire toutes sortes d'injures; de sorte que lorsqu'on appelle quelcun debonnaire, l'on ne sait si on lui donne ce nom pour le louer ou pour le blâmer. Pour donner donc une connoissance exacte de la debonnaireté, il nous faut, selon le langage d'un Prophete, séparer ce qu'elle a de précieux de ce qu'elle a de vil & de méprisable, & examiner l'un & l'autre à part: c'est ce que nous allons faire présentement. Nous honorons les Chrétiens qui se sont dépouillez de leur biens, & qui

& qui ont souffert les plus grands outrages plutôt que d'abandonner la foi : & nous avons au contraire, une idée basse des gens debonnaires qui endurent qu'on leur retienne, ou qu'on leur usurpe une Terre qui leur appartient, qu'on ne fasse aucun cas d'eux, & qu'on les foule aux pieds ; pourquoi cela ? Si ce n'est parce que nous considérons ceux-ci comme des personnes foibles & pusillanimes, qui n'ont ni la force, ni l'industrie de se défendre & de se faire faire raison : au lieu que nous regardons les autres comme des athlètes & comme des hommes que la vertu du saint Esprit animoit. Il faut donc reconnoître qu'encore que les gens debonnaires imitent les mœurs des plus parfaits Chrétiens, & que de même qu'eux, ils ne trouvent pas mauvais qu'on leur fasse des affronts, & qu'on leur ôte ce qu'ils possèdent, ils sont néanmoins méfistimez avec justice ; & que par conséquent il y a une partie de la debonnaireté qui est vile & méprisable. Voilà ce que la debonnaireté a de mauvais. Voions maintenant si ce qu'elle a de bon est véritablement bon, si la bonté qui fait que les hommes debonnaires ne sauroient donner du chagrin à personne, & qu'ils sont toujours disposez à faire tous les plaisirs,

firs, & à acorder toutes les graces qu'on leur demande, si cette qualité, dis-je, est une bonté qui merite d'être estimée. Il faut avouer d'abord que la plûpart des debonnaire agissent naturellement, & que leur debonnaireté est sincere; car comme les debonnaire doivent l'être toujourns, s'ils ne l'étoient éfectivement, & s'il leur faloit jouer la Comedie pour le paroître, personne ne se voudroit condamner à faire toute sa vie ce personnage. En éfet, il n'en est pas de ceux qui pratiquent la debonnaireté comme de ceux qui se piquent d'amitié, de gravité, & de beaucoup d'autres vertus. Ce n'est que quand les hommes graves se montrent en public, qu'ils se redressent & qu'ils composent leurs visages, dès qu'ils sont en leur particulier ils ne se donnent plus cette gêne: les amis les plus parfaits ne sont pas amis de tout le monde, & ne sont pas obligez à donner des témoignages d'amitié à ceux qui les paient d'ingratitude; mais il n'y a ni tems, ni raison, ni prétexte qui dispense de la debonnaireté, & on ne l'exerce jamais plus à propos que lorsqu'on a de justes sujets de ne la point exercer. La seconde preuve que la debonnaireté dont nous parlons n'est pas feinte ni étudiée,

diée, se tire du naturel de l'homme qui est si sensible, si impatient, & si vindicatif, qu'il se fait violence toutes les fois qu'étant maltraité, il prend le parti de la bonté, de la douceur, & de la souffrance. Or comme son naturel est roide & rebelle, il est impossible qu'on puisse toujours le pallier & le tourner où l'on veut. C'est pourquoi il est visible que ceux qui ont une bonté, une douceur, une patience à toute épreuve, ne sont pas des gens contrains, & qui affectent d'être debonnaires. La debonnaireté est donc presque toujours sincère, mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit vertueuse; car ainsi que dit Aristote, pour être vertueux il faut faire le bien par choix, & ne le pas faire seulement parce qu'on y est entraîné par ses inclinations naturelles. D'ailleurs ce sont les vices du temperament qui en font souvent les vertus; de sorte que comme la froideur excessive du temperament est quelquefois la cause principale, pour ne pas dire l'unique, de l'honnêteté des femmes; de même la mollesse de la complexion des personnes debonnaires, fait elle seule leur debonnaireté. J'ai dit que la debonnaireté est ordinairement sincère, parce qu'elle ne l'est pas toujours, & qu'il y a des

D

per-

personnes en qui elle est concertée : car il y a des gens qui voïant qu'ils ont tant de défauts & de choses désagréables qu'on a peine à les supporter, & qu'on les tourmente sans cesse, font profession d'être debonnaire pour se délivrer des tourmens & des persécutions qu'on leur fait. Il y en a d'autres qui sont d'une espèce un peu plus relevée, qui n'ont point de défauts qui attirent le mépris, mais qui n'ayant aucun talent qui puisse les faire considérer, prennent la debonnaireté comme un office qui leur donne quelque rang dans la société où ils sont. Les Princes qui ne se sentent pas assez vaillans pour aquérir de la reputation par les armes, ni assez habiles pour être estimez par le gouvernement de leurs Etats, s'étudient à se montrer debonnaire pour se faire approuver, au moins par une qualité estimée dans le vulgaire. Quelques-uns d'entr'eux usent de douceur & d'indulgence envers leurs Sujets, par le seul dessein de leur être agréables & de gagner leur affection. Enfin, ceux qui succèdent à des Princes durs & cruels sont doux & debonnaire, afin que les peuples se trouvent heureux d'être sous leur domination, & qu'ils benissent leur regne. La debonnaireté est donc une fausse vertu, ou
une

une pauvre qualité qui ne se rencontre que dans des sujets aussi pauvres & aussi misérables qu'elle.

DE L'INDULGENCE

S'il se trouve quelqu'un qui doute que la Science ait part à la production des vertus & des actions vertueuses, il n'est point pour le convaincre de plus infail-
lible moien, que de lui faire considerer l'indulgence, puisque la Science est manifestement le principe & l'ame de cette vertu aimable. En éfet, à mesure que nos connoissances augmentent, nous devenons plus doux & plus indulgens: les fautes & les défauts de ceux avec qui nous vivons, nous font moins de peine, & nous comprenons bien que si nôtre lumie-
re arivoit à sa perfection, nous pourrions parvenir à une espece d'insensibilité à l'é-
gard des ofences qu'on nous fait, même à l'égard de celles qui nous causent de plus grands chagrins. Ce qui fait que l'indulgence est parfaite, lors qu'elle se rencontre dans un homme extraordinairement éclairé, est que la grandeur de sa lumiere lui fait pénétrer les causes les plus cachées des fautes & des emporte-
mens des hommes, & lui fait trouver

des excuses pour une infinité d'actions, qui lui ont autrefois paru très-offensantes & très-mauvaises. Il voit, par exemple, qu'il s'est piqué de ce qu'on lui a dit en quelques occasions, des paroles qu'il a regardées comme des paroles de mépris, pour n'avoir pas connu l'intention ou le peu de sens des personnes qui les ont dites, & que souvent il a attribué à la malice ce qu'on a fait contre lui par hazard & sans aucun dessein. Quant aux défauts du corps, il croiroit blesser l'équité, s'il les reprochoit à ceux qui les ont, & s'il leur imputoit les fautes de la nature: il traite également les défauts de l'esprit, & comme il n'est point offensé de l'aveuglement du corps, il ne l'est point aussi de la stupidité, qu'il considère comme l'aveuglement de l'ame. Mais les personnes intelligentes ne comprennent pas seulement, qu'ils ne doivent pas être choquez des imperfections & des défauts naturels des autres, ils sont encore convaincus qu'ils doivent supporter sans chagrin, les sujets véritables qu'on leur donne de se fâcher; tels que sont les blessures que font à leur réputation, les envieux & les méchans qui médisent d'eux; car quoique ces blessures soient infiniment sensibles, néanmoins l'homme qui a
aquis

aquis la perfection de l'indulgence n'en est pas touché, & il les regarde, ainsi que faisoit Socrate, comme les effets d'une mauvaise éducation dont on n'est point coupable; ou d'une legereté qui ne fâche qui que ce soit; ou d'une malignité naturelle & insurmontable. Il voit d'un œil aussi tranquille les opositions de ceux qu'il trouve dans son chemin, il se met en leur place, il entre dans leurs intérêts, dans leurs sentimens, & même dans leurs imaginations, & il découvre qu'ils ne le traversent que par les étroites liaisons d'interêt & d'amitié qu'ils ont avec ses concurrens, ou par le ressentiment de quelque injure qu'ils croient avoir reçue delui. Avec tout cela il seroit mal-aisé de trouver une vertu plus fausse, plus politique & plus intéressée que l'indulgence humaine; elle n'est en nous qu'une crainte de perdre ceux qui nous offensent par leur indiscretion, ou par leur humeur violente, parce qu'ils nous servent dans nos affaires, ou que par l'agrément de leur esprit ils contribuent à nôtre divertissement: on les supporte encore, pour ne pas perdre le mérite de services qu'on leur a rendus; ou par la peur qu'on a de passer pour querelleur & pour délicat.

L'indulgence humaine est aussi quelquefois une poltronerie habile, qui fait que certaines personnes s'excusent ou dissimulent ce qu'on leur dit de fâcheux, pour n'être pas obligez d'entirer raison. C'est enfin une liberté qu'on veut avoir d'abuser des autres, & qu'on ne peut prendre si l'on ne donne aux autres la liberté d'abuser de nous. Ce qu'on a dit montre que l'indulgence humaine n'est pas une vertu sincere ; mais ce qui le prouve invinciblement, est que ceux qui la pratiquent, quelque doux & endurans qu'ils paroissent, sont choquez dans leur ame de tous les procedez & de tous les discours piquans, qu'ils ont une peine extrême à cacher leur impatiences & leurs chagrins, & qu'ils les feroient éclater, s'ils n'étoient retenus par les considerations qu'on a marquées.

DE LA PITIE.

CEux qui agissent par le mouvement d'une pitié purement humaine, lorsqu'ils ouvrent leur bourse, pour subvenir à la necessité d'un homme qui est tombé dans la pauvreté, ou qu'ils fauvent de la prison un Debitteur pour suivi par ses Créanciers, ou qu'ils se montrent

ofi-

oficieux & secourables à un de leurs voisins, qu'ils voient acablé de douleurs & de maladies, ou qu'ils essaient de donner quelque consolation à un pere & à une mere désolés de la mort de leur fils unique : ces gens, dis-je, quoique, leurs actions nous persuadent qu'ils ont une véritable compassion des afflictions & des miseres de leur prochain, cependant ils n'ont pitié que d'eux-mêmes, ils se servent, ils s'assistent, & se soulagent en la personne des autres, & ils essuient leurs propres larmes dans les yeux de leurs proches & de leurs amis. Ce sont des gens qui voiant que par l'inconstance des choses humaines, les plus riches sont en peu de tems apauvris par les mauvaises affaires qui leur surviennent; que les plus robustes & les plus sains, lorsqu'ils y pensent le moins sont ataquez de maladies longues & incurables, & que les plus heureux deviennent souvent les objets de la haine de la fortune, prennent tous les soins qu'ils peuvent des malheureux, afin qu'on prenne les mêmes soins d'eux, s'ils viennent à manquer de bien, s'ils tombent malades, & si leur fortune vient à changer; de sorte qu'ils préviennent tous leurs besoins, & se donnent par avance tous les secours qu'ils

peuvent s'imaginer. Ainsi la pitié est un sentiment secrettement intéressé, c'est une prévoyance habile, & on peut l'appeler fort proprement la providence de l'amour propre. Que si quelqu'un veut être convaincu de la vérité que j'avance, il n'a qu'à observer qu'on trouve rarement la pitié en ceux qui sont comblez de biens & d'honneurs, & dont le bonheur est si affermi, que rien n'est capable de le détruire, & en ces sortes de malheureux, qui sont si acablez de miseres qu'il ne leur reste plus rien à craindre. Il y a donc un juste sujet de s'étonner qu'on regarde la pitié, comme une qualité vertueuse: mais on en aura beaucoup plus, si l'on considère qu'elle n'a rien d'estimable, ni dans les causes qui la produisent, ni dans les sujets où on l'a rencontre ordinairement. Entre les causes qui produisent la pitié, il y en a deux principales; la première, ainsi qu'il a été dit, est un amour excessif de soi même, qui fait que l'homme portant sa vûë sur tout le cours de sa vie, cherche des remèdes pour tous les accidens où il peut tomber. La seconde cause de la pitié, est ce mélange d'humeurs où la pituite prédomine; car les personnes humides sont plus disposées que les autres à recevoir les impressions
des

des objets , & elles pleurent d'autant plus aisément , qu'elles trouvent du soulagement à verser des larmes. De-là vient que ceux qui ont cette sorte de tempérament , ne sont pas toujours également sensibles , & qu'il y a des tems & des heures du jour où ils le sont fort peu , selon que la pituite domine plus ou moins en eux : ce qui fait qu'on ne peut compter sur les assistances que donnent au prochain, ceux qui ne l'assistent que par une pure compassion naturelle. Les sujets les plus susceptibles de pitié sont les vieillards , les femmes & les enfans , qui sont tous des sujets foibles & faciles à émouvoir ; les vieillards , parce que leur corps & leur esprit sont afoiblis par l'âge : les enfans , parce qu'ils agissent par l'impression que font en eux les objets qui frappent les sens ; & les femmes à cause que leur sexe les éloigne des emplois qui éveillent & qui exercent le courage , & que d'ailleurs elles sont dépourvues des connoissances qui fortifient l'esprit ; de sorte que dans les accidens qui leur arrivent , elles se trouvent sans force & sans résolution : c'est par cette raison qu'elles plaignent extraordinairement tous ceux qu'elles voient dans la souffrance , & qu'elles voudroient , dit Seneque , briser

tous les fers & ouvrir toutes les prisons. Que si l'on veut savoir d'où vient qu'on a tant d'inclination, pour les personnes qui sont sensibles aux maux des autres, & pourquoi la pitié a trouvé place parmi les qualitez les plus estimées, je réponds qu'on a conçu une opinion avantageuse de la pitié, par la même raison qui persuada aux Babylonniens que Belus étoit un Dieu ; car comme ils eurent cette créance & lui rendirent les honneurs divins, parce qu'ils voioient que sa statue étoit un azile pour tous les criminels, de même le vulgaire voiant que la pitié est le refuge des misérables, l'a regardée & honorée comme une qualité divine. On aprouve aussi la pitié par l'extrême aversion qu'on a pour la dureté, qui est une qualité étrange & tout à fait opposée à la nature de l'homme, parce qu'elle étouffe en lui tous les sentimens humains, & qu'il semble qu'elle ferme son cœur à tous les autres hommes, en le rendant insensible à leurs afflictions & à leurs miseres. L'on peut même dire que puisque la dureté est un vice qui empêche les hommes de compatir mutuellement à leurs déplaisirs, c'est une chose loüable de sentir des maux auquel on est obligé de remédier. Mais il faut s'arrêter là :
car

car si l'on fait un pas plus avant, & qu'on tire cette conséquence, que la pitié qu'on n'a des autres que pour l'amour de soi-même est une qualité vertueuse, l'on commence à s'égarer, parce que les sentimens que la vertu inspire sont paisibles, uniformes, & purs de tout intérêt; & qu'au contraire la compassion naturelle est un sentiment inquiet, inégal & intéressé, qui n'a pour objet que des disgraces & des malheurs temporels.

DE L'AMITIE.

L'Amitié de deux hommes qui ont des qualitez extraordinaires, à la définir comme il faut, est une maniere de traité qu'ils font, par lequel ils se promettent d'observer en eux reciproquement tout ce qu'il y a d'estimable, & de s'entre-estimer autant qu'ils croient le mériter. Les amitez ordinaires sont des trafics honnêtes, où nous esperons faire plusieurs sortes de gains qui répondent aux prétentions différentes que nous avons, ou pour mieux dire, à nos passions différentes. Comme celle d'aquérir du bien est vive & impatiente, & qu'il y a une infinité de gens qui n'en ont point du tout, ou qui n'en ont pas assez pour vi-

vre selon leur condition ; de-là vient que l'intérêt fait presque toutes nos amitié & toutes nos liaisons ; de-là vient que l'on s'atache aux Rois, à leurs Favoris, & à leurs Ministres, & que ceux qui leur font la cour profitent de toutes sortes d'ocasions, & prennent toutes sortes de figures pour leur persuader qu'ils leur sont entièrement dévouéz. La passion du plaisir associe & lie les jeunes gens ; & comme ils ne le trouvent pas toujours dans un même endroit par les obstacles qu'ils y rencontrent, & qu'ils en changent souvent par dégoût & par lassitude, ils changent aussi souvent d'amis, ainsi qu'Aristotele l'a remarqué. Il y a une ambition cachée qui est la troisième cause de l'amitié ; elle se rencontre dans une espece de gens qui donnent tout leur tems & tout leurs soins à quelque personne dont la condition est infiniment relevée, & dont l'aprobation les met en consideration. Il y a une autre sorte d'ambition plus aisée à connoître & plus ordinaire, par laquelle certaines gens cherchent à se signaler, dans toutes les affaires de leurs amis pour faire bruit dans le monde, & se rendre recommandables par l'amitié. Mais les hommes ne sont pas seulement trompez par leurs passions, qui font qu'ils

se

se considerent & se recherchent eux-mêmes secretement, lorsqu'ils croient servir leurs amis d'une maniere tout-à-fait desintéressée: ils sont encore abusez par les dispositions & les qualitez de leur temperament, que plusieurs prennent pour les inclinations & les qualitez veritables de l'amitié; car les colères qui font tout avec violence, s'imaginent lors qu'ils défendent leurs amis avec tant de chaleur, que c'est par le zèle de l'amitié qu'ils s'allument: cependant c'est par leur ardeur & leur fougue naturelle qu'ils s'échauffent & qu'ils s'emportent. Les mélancholiques croient aimer mieux ceux à qui ils ne s'attachent que par un choix capricieux & opiniâtre. Les femmes prennent la mollesse de leur complexion pour la tendresse de l'amitié. Enfin les sanguins se persuadent qu'ils ont de l'amitié, parce qu'ils ont l'humeur caressante, & une certaine gayeté naturelle qui les dispose à faire toujours bon accueil à ceux avec qui ils vivent en société, & à bien recevoir toutes leurs prieres. De-là vient qu'on ne s'accorde point sur le sujet de l'amitié, & qu'on s'en forme des idées différentes; car comme la plûpart des gens aiment par temperament, & que leur amitié tient de l'humeur particulie-

re qui prédomine en eux , il n'est pas possible qu'ils sentent & qu'ils conçoivent l'amitié d'une manière semblable. C'est par cette raison que les bilieux qui ont une amitié ardente & emportée, se tourmentent, crient, & font du bruit dans les fâcheuses aventures de leurs amis, pendant que ceux qui ont le naturel doux ne prennent dans la comédie de l'amitié, que le rôle des lamentations & des plaintes, & se contentent même quelquefois de témoigner leur déplaisir par leur air triste & par leur silence. C'est encore par cette même raison que ces deux especes d'amis se desapprouvent & s'entracusent: les amis doux & paisibles ne pouvant comprendre que l'amitié consiste à faire du bruit, & les impetueux ne pouvant approuver une amitié tranquille. Il y a des amitez qu'on n'entreprend que pour parvenir à d'autres plus grandes & plus utiles, ou pour les conserver, ou pour les rallumer quand elles sont refroidies; car le monde est si solide, & se gouverne si fort par raison, que ceux qui veulent réussir sont contraints de s'y elever par machines, & de s'y maintenir par toute sorte d'artifices. Celui où les plus honnêtes sont forcez de recourir, est de s'établir auprès des uns par les autres,

tres , & de faire entendre adroitement qu'ils ont la confiance d'une Princeſſe, où l'accès auprès de pluſieurs perſonnes de qualité , pour avoir entrée chez un Miniſtre. Il en eſt d'autres qui étant ſoufferts dans le grand monde, & n'y étant n'y aimez ni, conſiderez, ſe vantent pourtant d'avoir un fort grand nombre d'amis ; de forte que toutes les fois qu'il meurt des perſonnes de la première qualité, ils ne manquent jamais de ſe montrer ſenſiblement touchés de leur mort, & de dire qu'ils ont fait une grande perte. Avant que d'achever ce diſcours, il faut répondre à une objection très-ſignifiſicative : c'eſt-à-dire, à la preuve d'amitié que ſe donnerent Pylade & Oreſte, Pythias & Damon, lorsqu'ils voulurent opiniâtrément mourir l'un pour l'autre. On ne veut pas aſſoiblir cette preuve, comme l'on pourroit, par l'incertitude de ces exemples, dont le premier n'eſt appuyé du témoignage d'aucun Hiſtorien ; ni par leur rareté qui eſt ſi grande qu'on ne rapporte que ces deux-là ; parce que l'on peut accorder qu'un homme ſ'eſt offert à mourir pour ſauver ſon ami, & même qu'il eſt mort effectivement pour lui, ſans quitter la penſée qu'on a qu'il n'eſt point d'amitié pure & ve-

& veritable ; car l'on soutient que quoi qu'il paroisse qu'un homme donne sa vie pour conserver celle de son ami, il est certain pourtant qu'il meurt pour sa propre gloire, c'est-à-dire pour aquérir une sorte de gloire qu'il trouve d'autant plus charmante, qu'elle est rare & très-singulière. Il y a des gens, dit Aristote, qui aiment mieux faire une belle & grande action, que de faire une infinité d'actions ordinaires, tels que sont ceux qui meurent pour leurs amis. Que si l'on a de la peine à concevoir comment un homme peut souffrir la mort, & consentir à sa propre destruction pour l'amour de soi-même, l'on n'a qu'à songer à ceux qui se sont tuez, afin de passer dans la posterité pour des hommes forts & capables d'une grande résolution. L'on n'a aussi qu'à prendre garde que la difficulté que nous avons de comprendre ce paradoxe, vient de ce que nous raisonnons d'un homme malade de même que s'il étoit sain. En éfet, l'ambition étant une des plus violentes maladies de l'homme, il est clair qu'elle peut changer assez son état & dépraver assez son goût, pour lui faire mieux aimer la gloire immortelle qui suit une grande action, que de jouir d'une longue vie. C'est par cette même
règle

régle que nous devons juger de cette preuve d'amitié si grande & si peu commune, que Socrate donna à Alcibiade, lorsqu'il lui ceda l'honneur de la victoire qu'il remporta en Macedoine : & l'on peut croire avec fondement que Socrate vit fort bien, que la gloire à laquelle il renonçoit pour la laisser à Alcibiade, revenoit à lui avec plus d'éclat ; & que son cœur délicatement ambitieux, goûteroit bien mieux celle que mérite une belle action, qui n'a point d'exemple, que celle qu'on acquiert par le gain d'un combat & d'une bataille. Reconnoissons donc avec Aristote, que toutes nos amitez doivent être rapportées à nôtre amour propre comme à leur vrai principe, qu'il entre dans toutes, & que toute la différence qu'il y a entre les amitez ordinaires & celles des honêtes gens, c'est qu'il est délié & caché dans celle-ci, au lieu qu'il est visible & grossier dans les autres. Reconnoissons encore & avouons de bonne foi, que lors même que nous nous résolvons à rendre quelque service à nôtre meilleur ami, il nous vient dans la pensée que dans une occasion, que nous prévoyons nous aurons affaire de lui, ou qu'il aura encore plus de soin de nous défendre & de nous tenir compagnie : Confes-

feffons , dis-je , que ces motifs , & beaucoup d'autres semblables se présentent à notre esprit , & qu'il en entre toujours quelqu'un dans tous les projets ; & dans toutes les résolutions que nous faisons d'obliger ceux que nous aimons. Enfin, on supplie ceux qui n'auront pas été persuadés par toutes ces raisons , de faire reflexion sur les accidens qui arrivent à la plûpart des gens dans le cours de la vie humaine , & de considerer qu'ils ne prouvent que trop qu'il n'y a point d'amis sinceres & veritables. Nos disgraces & nos besoins ne les rendent pas infidelles, ils ne font que nous découvrir ce qu'ils sont : & nous aprenons par de fâcheuses expériences, avec combien de raison Socrate disoit, qu'un homme n'est jamais plus empêché que lorsqu'il faut qu'il fasse le compte de ses amis. α

DE L'HONNETETE

des Femmes.

LA violence que se font les femmes qui aiment tendrement, quand elles sont sévères, paroît digne d'admiration aux Auteurs de Romans , parce qu'ils la prennent pour une force extraordinairement vertueuse. Ce qui les trompe & qui

qui trompe presque tout le monde, est qu'on a égard à l'effet, & qu'on n'en a point du tout à la cause de cette violence; je veux dire que l'on considère que la violence qu'elles font à leurs inclinations conserve leur honneur, & qu'on n'examine point ce qui les rend si soigneuses de le conserver, & d'où vient le pouvoir qu'elles ont sur elles-mêmes. Il est impossible d'en chercher tant soit peu la cause, qu'on ne découvre que ce n'est pas l'amour de leur honneur qui fait qu'elles en sont si jalouses, mais l'envie d'être long-tems aimées; car elles voient qu'elles ne le peuvent être qu'autant de tems qu'elles seront estimées, & que leur complaisance pour les desirs de leurs amans est la décadence de leur empire. Ce n'est pas assez d'avoir décrié la force par laquelle les femmes qui ont succombé à l'amour, résistent à la fureur de cette passion; Il nous faut parcourir toutes les especes d'honnêtes femmes dont la vertu reçoit des éloges, & voir si l'on peut leur donner justement ce nom. La première espece d'honnêtes femmes sont ces ambitieuses, qui aiant un dépit caché de ce que les hommes ont tant de moïens de se signaler, que les Sciences, les Arts, la grande habileté, & la vaillance les ren-

rendent recommandables , embrassent l'honêteté avec d'autant plus d'ardeur , qu'elle se présente à elles comme le seul chemin qui leur est ouvert pour acquérir de la gloire. C'est pourquoi elles travaillent à mettre un grand espace entre elles & le commun des femmes , & ne se contentant pas d'être honêtes , elles affectent des manières d'honêteté toutes particulières , afin qu'on les croie prudes. De-là vient encore que lorsqu'elles se sentent de la pente à la galanterie , & qu'il arrive quelque occasion capable de les tenter , elles font de secrets efforts pour se retenir , afin de conserver le rang où elles se sont mises , & d'être toujours distinguées des autres personnes de leur sexe. Ces ambitieuses honêtes ont bien du rapport avec les Vestales : celles-ci vouïoient leur virginité aux faux Dieux , & celles-là vouïent leur chasteté & leur honêteté à la Gloire , qui est une des fausses Divinitez que le monde adore. La seconde espece d'honêtes femmes , sont celles qui sont honêtes par fierté , & parce qu'elles n'imaginent rien qui soit digne d'elles : c'est par cette orgueilleuse disposition , qu'elles se montrent éloignées des intrigues & des amusemens , qui ont accoutumé d'ocuper les femmes ; on peut dire que leur honêteté

reté naît de la persuasion qu'elles ont de l'excellence de leur mérite, & que c'est pour n'en pas diminuer le prix qu'elles sont honêtes. La paresse & la timidité font une troisième espece d'honnêtes femmes: celles qui s'engagent dans la galanterie sont obligées d'avoir tant d'égards & de précautions, & d'user de tant de feintes, de finesse, & d'artifices que cette fatigue paroît insupportable à la plupart des femmes qui sont nées paresseuses; elles craignent d'ailleurs la colère d'une mere, la violence d'un mari, la révolte de leur famille, & le bruit du monde, & tout cela ensemble leur persuade qu'il est moins difficile de suivre son devoir, que de suivre une passion qui condamne les femmes qui s'y soumettent à tant de soins, de peines, d'inquiétudes & de soucis. Enfin, le bonheur du temperament a presque toute la part à l'honnêteté d'un fort grand nombre de femmes, sur tout de celles dont l'esprit n'est point du tout agissant, & qui se laissent conduire à leurs inclinations naturelles.

DU DESINTERESSEMENT.

LEs gens qui sont les desintéressés ne sont pas du nombre de ceux qui trompeut

peut les autres, parce qu'ils sont trompez eux-mêmes: ce sont des gens déliez qui jugent que rien ne leur sauroit être plus utile pour arriver à leurs fins, que d'être crus desintéressez. Il ne faut que se souvenir des stratagêmes avec lesquels quelques-uns d'entr'eux, aiant essuié toutes les fatigues & tous les perils d'un parti, & refusé long-tems d'être compris dans un Traité, font habilement charger le meilleur de leurs amis de l'acommodement, après avoir exigé de lui qu'il en rompra toutes les mesures, s'il ne peut obtenir pour eux des sommes & des Charges considérables. D'autres disent que pour eux ils ne veulent rien, mais que tous ceux de leur parti, aiant eu des Gouvernemens ou de grandes gratifications, il y iroit de leur honneur s'ils ne recevoient un semblable traitement. Enfin, les autres ce font contraindre par leurs amis, ou commander par la Cour, d'accepter un emploi qu'ils ont toujours secretement souhaité. Il en est donc de l'aparition de ces faux desintéressez comme de celles des mauvais Anges, qui se transfigurent en Anges de lumière: à la fin on les découvre par quelque endroit. Venons aux raisons qui les obligent de se mettre sur le pié de gens desintéressez. La première est,

est, d'envie de faire imaginer qu'ils ont l'ame belle & de donner une grande idée d'eux-mêmes; ce qui vient de ce que l'orgueil qui excite continuellement les hommes à se faire valoir, presse ceux qui ont de bonnes qualitez à les mettre en vûë, & à faire croire qu'ils en ont d'extraordinaires, parmi lesquelles il n'y en a point de plus belle & de plus rare que d'avoir un grand desintéressement. La seconde raison est, que le desintéressement est la voie la plus honête qu'ils peuvent prendre pour aller à leurs intérêts. Or cette voie est d'autant meilleure qu'elle est singuliere; car la singularité sert merveilleusement à les mettre en crédit. La troisième raison est la connoissance qu'ils ont de l'aversion qu'on a pour les personnes intéressées, pour les personnes qui vivent dans la société avec aussi peu de zèle pour le bien des autres, que s'ils étoient nez uniquement pour eux-mêmes, qui ne prennent jamais feu dans les affaires les plus importantes de leurs amis, & qui sont insensibles aux plus pressans besoins de leurs proches: car comme tout le monde leur rend justice, qu'on est détaché d'eux comme ils sont détachez des autres, que pesonne ne s'intéresse à leur

avan-

avancement , & qu'ils sont abandonnez dans toutes les disgraces qui leur arrivent; cette expérience fait que certains hommes ne voiant rien qui soit plus avantageux pour leur réputation & pour leurs affaires, que de passer pour des gens qui sont au-dessus de leurs intérêts, ils s'étudient à donner cette impression d'eux à toutes les personnes qui les aprochent. Mais puisque c'est une verité connue, que tous les hommes generalement sont si attachez à leurs intérêts, qu'il leur est aussi peu possible d'y renoncer que de se défaire de leur nature, comment ces gens qui se vantent d'être desintéressez, trouvent-ils créance dans l'esprit du monde? En voici la raison: La plûpart ne sont instruits de cette verité, que par ce qu'ils voient qu'on en est persuadé, & qu'ils ne le sont point par une profonde connoissance des inclinations de l'homme, c'est pourquoi ils sont facilement attachez par ceux qui paroissent desintéressez. Cela vient aussi de l'adrefse qu'ont ceux-ci de faire quelques actions desintéressées devant des hommes autorisez & dont le témoignage suffit pour établir cette opinion dans le monde; car ils savent qu'à la Cour, & dans toutes les societez particulieres, il y a des gens qui dominent

misent sur les esprits, & dont les sentimens sont la regle des pensées & des sentimens des autres. Cela vient enfin de ce qu'il est si rare d'être desintéressé, que l'envie qu'on a de voir des gens qui le soient véritablement, nous aide à croire qu'il y en a.

De l'Amour de la verité.

L n'est rien de si grand que la verité, & c'est avec beaucoup de sujet que sa recherche nous est marquée dans l'Écriture, comme le premier de tous nos devoirs, & sa possession, comme la plus grande acquisition que nous pouvons faire; mais il faut la chercher d'une manière digne d'elle, & c'est pour l'amour d'elle, & non par rapport à nous que nous devons l'aimer. C'est pourtant en quoi manquent tous ceux qui la cherchent & qui l'aiment d'une affection humaine; car ce n'est pas pour goûter la verité & pour en faire l'usage qu'on en doit faire, qu'il souhaitent si ardemment de la connoître, mais bien plutôt pour contenter leur curiosité; c'est-à-dire pour suivre les mouvemens d'une passion âpre & impatiente, qui n'envisage point la beauté & l'utilité, & qui n'a point d'autre but que de se sa-

tisfaire. Voilà la premiere disposition de l'homme à l'égard de la verité. La seconde est une disposition miligne. Telle est la disposition de la plûpart des gens qui s'informent incessamment de ce que les autres font de mauvais & de reprehensible, non pour les avertir & pour les corriger, mais pour s'en rejouir & pour en médire. La troisiéme est cette disposition orgueilleuse avec laquelle les Philosophes s'éleverent à la connoissance de Dieu pour s'en estimer davantage, & en moins estimer ceux qui n'avoient pas fait cette importante découverte; car au lieu que cette connoissance devoit les porter à glorifier Dieu, à se soumettre à lui, & à vivre selon ses loix, elle ne servit qu'à leur enfler le cœur: & leur lumiere, dit saint Paul, ne servit qu'à les aveugler. La quatriéme est une disposition d'amour propre, avec laquelle certaines personnes prennent la défense d'une verité dont ils sont persuadez; car ils la défendent avec zèle & avec courage, aparemment pour empêcher qu'on ne l'obscurcisse, & qu'on ne la détruise, & en éfet par l'attachement secret qu'ils ont à leur opinion. C'est de ces sortes de gens que saint Augustin dit en parlant à Dieu: *ils defendent leur verité,*
& non

& non pas la tienne ; c'est-à-dire qu'ils se l'approprient & qu'ils la défendent non pour soutenir la cause de Dieu, mais par l'intérêt qu'ils y ont, & comme un bien qui leur appartient. La cinquième est une disposition vaine, qui est commune à la plupart des Savans, par laquelle ils se condamnent au travail d'une longue étude, & s'instruisent non seulement des veritez curieuses, mais des plus hautes veritez, dans la seule vûe de faire montre de leur science. La disposition de ceux qui sont veritables dans leurs paroles, est en quelques uns, une secrète ambition qu'ils ont que tout le monde ajoûte foi à tout ce qu'ils disent, afin de se mettre par-là sur un pié non seulement honête, mais précieux ; c'est en d'autres un desir de faire voir qu'ils ont l'ame belle, parce que ceux qui sont sujets à mentir ont ordinairement l'ame basse : c'est un éloignement du mensonge, non parce qu'il est oposé à la verité, mais à cause qu'il est deshonorant ; & que les menteurs sont bannis des societez honêtes, & méprisez dans les plus indulgentes. La liberté de dire la verité à toutes sortes de gens & en toutes occasions, se rencontre en certaines personnes fieres, qui se mettent au dessus de leurs interêts,

pour n'être obligé à aucune sorte d'égards: cette disposition orgueilleuse est pourtant celle du Magnanime d'Aristote, c'est-à-dire, d'un homme souverainement vertueux. Le Magnanime, dit-il, parle avec liberté, parce qu'il n'estime personne, & qu'il ne s'empêche jamais de dire la vérité par la considération de qui que ce soit.

Des vertus qu'on peut ranger sous
la Force.

Du pouvoir sur soi-même.

IL n'est point de Precepteur quelque sage & capable qu'on l'imagine, qui soit si propre à corriger l'homme que son orgueil. C'est luy qui lui fait voir qu'il blesse la dignité de sa nature, lorsqu'il s'abandonne à la volupté, qu'il perd la raison quand il se laisse emporter à la violence de la colère, & qu'il decouvre la foiblesse de son ame toutes les fois qu'il se laisse abatre à l'affliction. Il semble même que l'orgueil ne se contentant pas de le détourner, de suivre les mouvemens des passions qui le deshonnorent, lui inspire encore une secrete force qui les empêche de s'élever, & rend cer-
tains

taigs hommes tellement maîtres de leurs sentimens, qu'il n'est point d'avantures fâcheuses & surprenantes qui puissent les émouvoir. Cette déclaration que je fais, que c'est l'orgueil qui donne aux Grands hommes & aux Heros l'empire qu'ils ont sur eux-mêmes, me dispense de l'obligation où je serois de montrer que leur retenue est une fausse sagesse: tout ce que je dois ajoûter est, que ce n'est pas seulement l'orgueil, mais la grandeur de leur orgueil qui les rend maîtres d'eux-mêmes; car comme ils se voient placez au rang des Demi-dieux par l'excellence de leurs qualitez & des actions qu'ils ont faites, ils sont jaloux de conserver leur rang, & de faire voir qu'ils ne sont pas dominez par les passions de même que le commun des hommes. C'est pourquoy ils souffrent qu'on ose les choquer & les contredire; & même leur parler peu respectueusement, l'orgueil leur faisant craindre la honte de s'emporter, beaucoup plus que les injures qu'on leur fait. L'on entrera dans ce sentiment, si l'on fait réflexion que les Heros ne sont insensibles qu'aux injures de ceux qui leur sont inferieurs, & que quand ces Demi-dieux sont offensez par des Demi-dieux, ils s'alument & s'abandonnent à la colé-

re comme les hommes. Il est donc certain que les Heros , & tous ceux généralement qui se montrent modérez dans les occasions qui nous deconcertent , ressentent les mouvemens des passions ; mais il font de secrets efforts pour les reprimer & les empêcher de paroître , afin qu'on les en croie exemts , & qu'on ne pense pas qu'ayant sçu vaincre les autres , ils n'ont pas le pouvoir de se vaincre eux-mêmes. Ainsi les Grands hommes qui répondent doucement à ceux qui leur parlent avec inconsideration & avec audace , qui laissent médire d'eux , & qui ne s'offensent point de ce qu'on les traverse , sont des gens incomparablement plus fiers , & plus orgueilleux que le reste des hommes. Ils sont même d'autant plus orgueilleux , qu'il est faux qu'ils soient insensibles ; car comme ils sont judicieux & spirituels , qu'ils voient tout ce qu'il y a de piquant dans les procédez injurieux , & qu'ils pénètrent l'intention de ceux qui les fâchent , ils sentent vivement les offenses qu'on leur fait , & en ont de fort grands chagrins : ils ne les dissimulent qu'afin de persuader que rien ne les sauroit toucher , & qu'ils sont au dessus des injures & des mépris. Il est si vrai qu'ils surmontent
la

la colére par leur orgueil, qu'encore que Dieu ne recommande rien tant à l'homme que de tenir ses passions soumises, il ne laisse pas de déclarer qu'il reprouvera la sagesse des Sages du monde, & que cette sagesse est une folie devant ses yeux, parce qu'elle est vicieuse, & que c'est par la vertu & non pas par un vice aussi grand qu'est l'orgueil, qu'il veut qu'on détruise les passions.

DE LA MODERATION.

SI la modération de ceux que la prospérité n'enfle point, & dont elle ne change point les procedez, l'air & les manières, étoit dans la verité ce qu'elle est dans les apparences, il est certain que ce seroit une vertu admirable. Mais nos joies étant toujours proportionnées à nos desirs, il est malaisé que ceux qui se voient seuls possesseurs de la faveur des Rois, sentent médiocrement un bien qu'on croit si rare & si précieux, qu'ils ont souhaité avec passion, & recherché avec tout l'industrie & toute l'ardeur dont ils sont capables. Il est donc plus juste de penser que leur moderation est une modération politique, que c'est une sagesse habile, & un art avec lequel ils savent

cacher leur joie & l'enfermer dans leur ame. Mais pourquoi se donnent-ils cette gêne ? C'est parce que la joie qui naît de la possession des bonnes graces & de la confiance d'un Roi porte à l'insolence, & fait qu'un Favori n'a pastous les égards qu'on doit toujours avoir : qu'il se croit dispensé des loix de la civilité & de la coutume, & qu'il a une hardiesse à choquer, à ofenser, & à se vanger, qui est toute extraordinaire. Mais le pire effet de cette sorte de joie est, qu'elle lui fait tourner la tête, & l'aveugle si fort qu'il vient enfin à abuser de la bonté que le Roi lui témoigne, qu'il ne se ménage plus, & semble avoir entièrement oublié l'état de sa première fortune. Ils sont modérez en second lieu, pour exciter moins l'envie qui s'atache à tous ceux qui sont en faveur, & fait à leur égard tous les effets de la haine ; ce qui vient de ce que les envieux voulant avoir tous les avantages, toutes les charges, tout le bonheur que les autres ont, ne peuvent les souffrir, & les regardent comme détenteurs de leur propre bien. Ils sont modérez en troisième lieu, de peur que les émotions de leur joie ne paroissent sur leur visage, & que cette passion vive & turbulente ne leur fasse dire
ou

ou faire quelque chose qui les rabaisse & les fasse mésestimer. Ils sont modérez en quatrième lieu, afin qu'on croie que quelque grande que soit leur élévation, leur ame est encore plus grande que leur fortune; car pendant que l'homme qui voit sa petitesse, fait tout ce qu'il peut pour se relever par les charges & les emplois, son orgueil lui persuade, & fait qu'il tâche de persuader aux autres, que c'est de ses excellentes qualitez qu'il tire son élévation, & non pas de sa grandeur étrangere. Enfin, l'on est modéré & l'on ne se laisse point transporter à la joie, afin d'en goûter toute la douceur, que ceux qui s'abandonnent à ses transports ne sauroient goûter, parce que leur ame est comme hors d'elle-même. Cette sorte de modération se voit le plus ordinairement dans les premiers Ministres, qui paroissent n'être point touchés des heureux succès des choses qu'ils ont le plus ardemment souhaitées, dans le tems qu'ils en sont ravis dans leur ame: ce qu'on découvre par la favorable disposition, où les trouvent en ce tems-là ceux qui leur recommandent leurs intérêts; car on éprouve alors que toutes les prieres leur semblent raisonnables, toutes les affaires faciles,

& que les personnes fâcheuses & incommodes ne leur sont point désagréables. Ce sont ces secretes satisfactions des Ministres qui achevent la plûpart des affaires à la Cour, pendant que les Courtisans se savent bon gré de les avoir fait réussir, & regardent les graces qu'ils reçoivent comme une justice qu'on leur rend, & comme un éfet de leur adresse & de leur habileté. La modération des vainqueurs est un désir d'augmenter la gloire qu'ils ont acquise par la victoire, & de faire connoître que l'honête-homme est joint en eux au grand Capitaine. Voilà ce que c'est que la modération des Sages du monde.

DE LA MODESTIE *des Hommes.*

LA modestie bien loin de naître d'une humble disposition de cœur dans les personnes modestes, comme elle devroit faire si elle étoit une vertu véritable, prend naissance de leur ambition & de leur orgueil. Ce qui le prouve démonstrativement est, qu'il est évident que la vantetie est une vanité grossiere, & visible, qui rend les hommes méprisables & ridicules, & que le mépris est si
oposé

opposé à la nature de l'homme, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour n'y pas tomber. De-là vient que les hommes orgueilleux qui ont du sens & de la lumière, étouffent sans cesse le désir qu'ils auroient de parler de leurs belles actions, de leur esprit, de leur sçavoir, & de leur valeur; & que bien loin des'applaudir, & de publier leurs loüanges, ils semblent souffrir avec peine qu'on leur en donne. Ils voient de plus qu'un homme qui se vante est peu poli & n'a gueres de monde, le propre éfet de la politesse étant de former un homme sur le modèle des honêtes gens, & son premier soin de lui faire éviter les défauts qu'ils désapprouvent le plus: or un homme orgueilleux veut qu'on croie qu'il est poli, & qu'il ne lui manque aucune des qualitez qui peuvent lui faire mériter l'approbation des personnes les plus estimées; c'est pourquoi il se donne bien de garde de parler avantageusement de lui, & de faire voir par-là qu'il est sujet aux vices les plus ordinaires à ceux qui n'ont pas été élevez à la Cour, & qui ont reçu une éducation grossière. Enfin, les hommes glorieux & intelligens voient que celui qui se loüe s'établit juge de lui-même, ce qui est une sorte d'injustice & d'aveugle-

glement qui n'est point du goût de l'orgueil ; car l'orgueil tout aveugle & injuste qu'il est, veut qu'on croie qu'il est éclairé & juste. C'est donc l'orgueil qui leur fait craindre de passer pour des gens pleins & préoccupés d'eux-mêmes, jusqu'au point de s'imaginer qu'ils peuvent être les Juges équitables de leur mérite ; c'est l'orgueil qui les excite à étudier & à imiter les mœurs, & les façons de faire des personnes les plus modestes, & qui est le principe caché de leur modestie. Dans les personnes extraordinairement habiles la modestie est une vanterie fine, & une manière d'éloge qu'on fait de soi, & qu'on veut exprimer par le silence ; ce qu'on ne trouvera pas étrange, si l'on observe que le silence peut faire souvent l'office de la parole, & fait même quelquefois de plus grands effets ; cela se voit dans la Musique, où les longues poses & les suspensions, qu'un Ancien appelle des silences placés & employés avec industrie, contribuent autant à l'harmonie que les chants les plus agréables & les plus beaux. Il y a donc des gens qui s'expliquent par le silence, & qui savent l'art de se louer en ne disant mot : & ce sont ceux qui venant de faire quelque belle & grande action, n'en parlent non plus dans les
com-

compagnies où ils se rencontrent, que s'ils l'avoient véritablement oubliée. Ils éloignent même tous les discours qui pourroient y faire penser, & dès que quelqu'un ouvre la bouche pour en parler, ils se retirent ou ils font semblant de ne le point entendre, & ne répondent rien à ce que l'on dit: car le silence qu'ils gardent à l'égard des belles actions qu'ils ont faites, pendant qu'elles font un si grand bruit dans le monde, est un langage muet par lequel ils se louent mille fois plus que les vains, ne se louent par les paroles; c'est un silence concerté, & pareil à celui dont les Maîtres de Musique font un usage si excellent, qu'il sert en même tems à faire remarquer la beauté des chants, & à l'augmenter. Il faut observer sur tout, comme une chose qui rend les faux modestes reconnoissables, qu'ils se taisent quand tout le monde parle d'eux, & qu'ils jugent qu'il leur est inutile, & qu'il leur seroit nuisible de se donner des louanges; mais qu'ils rompent le silence, & ne manquent gueres de mettre en vûe leurs belles actions, & leurs bonnes qualitez, lorsqu'on les ignore, & que personne ne les publie.

*DE LA MODESTIE**des femmes.*

LA froideur du tempérament est le principe le plus ordinaire de la retenue & de la modestie des femmes. Aussi n'est-il point de force pareille à celle des inclinations naturelles ; on n'y résiste qu'en se faisant violence , & on souffre & on ne peut durer dans un état violent ; outre cela il n'est point de manière d'agir qui soit plus douce & plus agréable , que de suivre dans nos actions la pente que la nature nous donne : & enfin il n'en est point qui soit plus commode. La bonne éducation est le deuxième principe de la modestie des femmes : car à peine les filles ont elles l'usage de la raison , qu'on leur donne une vraie horreur pour les paroles , & pour les actions deshonnêtes , & qu'on leur fait remarquer que celles qui tiennent des discours , & qui ont des manières de faire libres & immodestes , sont méprisées de tout le monde , & regardées comme des filles qui ont renoncé à la pudeur de leur sexe. Ces impressions qu'elles reçoivent dans leurs premières & plus tendres années , bien loin de s'é-

facer

facier avec le tems , sont comme des lettres qu'on grave sur l'écorce des jeunes arbres, qui croissent & se fortifient avec eux. La crainte d'être flétries & d'avoir une mauvaise réputation , est le troisième principe de la modestie des femmes ; ce qu'on n'aura pas de peine à croire , si l'on fait réflexion que la réputation est un frein si puissant & si capable de retenir les femmes, que celles qui font galanterie usent de toutes sortes d'artifices pour l'ôter à la connoissance du monde , afin d'acorder leur réputation à la satisfaction qu'elles trouvent dans ce commerce. Or il n'y a rien qui avilisse si fort , & qui ruine tant la réputation , que d'avoir des mœurs assez dissoluës , pour ne pas craindre de dire des paroles qui blessent ouvertement la pudeur ; c'est pourquoi l'on ne doit pas être surpris si l'on voit un grand nombre de femmes qui se montrent infiniment éloignées de cette dépravation , de peur d'être mises au rang des femmes perduës. Il y en a même qui pour se mettre sur le pié des femmes précieuses affectent une si grande modestie , qu'elles ne peuvent souffrir non seulement les paroles éfrontées , mais encore celles qui font entendre
d'une

d'une manière délicate, des choses tant soit peu contraires à l'honêteté ; cette sorte de modestie se rencontre le plus ordinairement dans les personnes de qualité, & c'est une envie de faire voir qu'elles n'ont pas moins d'avantage sur les femmes de basse condition par la politesse & par l'honêteté de leurs mœurs, que par leur naissance. Dans celles qui sont galantes, c'est un désir d'engager ceux qui par l'éclat de leur mérite ou de leur fortune, sont propres à satisfaire leur vanité ; mais c'est une matière sur laquelle il ne faut pas s'étendre. La passion que les filles ont de se marier contribue beaucoup à leur modestie ; cette passion est si forte qu'elle les fait veiller continuellement sur elles-mêmes, pour rendre toutes leurs actions conformes aux règles les plus sûres de la pudeur ; car comme l'état des filles est un état de sujétion, comme ce leur est une gêne insupportable de n'être point maîtresses de leur conduite, & qu'elles espèrent de trouver dans le mariage le bonheur de l'indépendance, elles souhaitent de se marier avec une ardeur qui ne se peut concevoir : de sorte que leur modestie est une voie par laquelle elles insinuent aux

hom-

hommes qu'ils ne hazardent rien de les épouser , & une manière de caution qu'elles donnent de leur vertu.

D E L A P A T I E N C E

dans les maladies.

IL est certain que la patience empêche l'homme de tomber dans la langueur , de se décourager , & de se chagriner , lorsqu'il est ataqué par quelque maladie longue & douloureuse ; & que son propre office est de vaincre l'extrême aversion qu'il a pour le mal , qui le rend incompatible avec ceux mêmes qui sont les plus petits & les moins incommodes. Aussi est-ce la preuve démonstrative dont on se sert pour montrer que la patience des Stoïciens n'étoit qu'une vertu aparente ; car c'est une vérité si constante que le mal est l'objet de l'aversion de la volonté , que l'homme le fuirait toujours , si dans les choses dures qu'il supporte il n'envisageoit les agréables qu'il desire. Personne , dit saint Augustin , n'endure volontairement le mal qui le tourmente , que pour obtenir le bien qui lui plaît : ainsi les Marchands entreprennent de longues & perilleuses navigations par l'espéran-

pérance des'enrichir : ainsi l'on se fatigue à la chasse pour en avoir le plaisir , & l'on essuie les travaux & les dangers de la guerre pour se mettre en réputation. Il est encore évident que l'homme souffre le mal plus ou moins long-tems , avec plus ou moins de facilité , à proportion du désir qu'il a de se procurer le bien qu'il souhaite ; tellement que c'est la force de son désir , qui ne se ralentit & ne se rebute point , qui fait toute sa patience. Que doit-on conclure de-là ? Ce qu'en conclut saint Thomas : que ce n'est que dans les Chrétiens que la patience est une véritable vertu , parce qu'ils supportent avec joie toutes les miseres de cette vie pour l'amour de Dieu , & par l'espérance qu'ils ont de jouir de lui éternellement ; qu'au contraire la patience des Païens n'étoit qu'une vertu aparente , parce^que ne croiant point qu'il y eût une autre vie , ce n'étoit pas pour être heureux après leur mort qu'ils enduroit toutes les peines de celle-ci , mais par l'envie qu'ils avoient , les uns d'amasser des trésors , les autres de parvenir aux charges , & les autres d'aquerir l'estime des hommes. Ainsi leur patience bien loin d'être une disposition vertueuse & louable , n'étoit autre chose que l'ardeur & l'opiniâtreté de

de leurs passions: cela étant, l'on peut justement tirer cette conséquence, que la patience des Stoïques, dont le cœur brûloit d'ambition, étoit une patience de faste. L'opinion où ils étoient qu'il est permis au Sage de finir sa vie pour finir les douleurs qui l'a lui rendent insupportable, est la deuxième preuve de la fausseté de leur patience; car comment acorder ces deux maximes si opposées, qu'il n'est point de douleur quelque violente qu'elle soit qui puisse abatre le Sage, & qu'il y a des douleurs insupportables au Sage, & si insupportables que pour s'en délivrer, il peut innocemment atenter sur sa propre vie? Une forte envie de vivre est le principe caché de la patience avec laquelle les Sages du monde suportent les maladies: car comme la vie est le plus grand de tous les biens temporels de l'homme; que les richesses, les honneurs & la gloire sont hors de lui, que les plaisirs ne sont sur lui qu'une impression passagere, & que la vie est le seul bien qui soit en lui, & par lequel il subsiste & dure lui-même, l'amour de la vie est aussi la premiere de toutes les passions: c'est la passion de tous les âges, de tous les sexes, de tous les états, de toutes les conditions. Et quoi qu'il y ait bien des gens qui ne sont
ni am-

ni ambitieux, ni avares, l'on n'en veut néanmoins aucun qui ne veuille vivre. C'est cette passion de se conserver la vie, & de recouvrer bien-tôt la santé, qui met dans l'esprit des malades sensés, que les maux s'aigrissent par les inquiétudes & les chagrins, & que la nature a besoin du repos pour se retablir : c'est pourquoi ils rejettent toutes les pensées, & repriment tous les mouvemens qui les portent à l'impatience. La patience des malades est quelquefois une adresse de l'amour propre, qui tend à leur attirer la compassion de leurs proches & de leurs amis, & à redoubler l'affection de ceux qui les servent.

Du mépris de la Mort.

LEs Heros ne pâlisent point dans les perils qui font trembler les plus assurés, parce qu'ils ne voient dans ces perils que leur élévation; la gloire qu'ils ont devant les yeux les empêche de voir la mort, quoi qu'elle se présente à eux à toute heure dans les combats. De-là vient qu'étant sans peur dans les batailles, où l'on reçoit tant de coups mortels, & où la mort est presque certaine, ils ont néanmoins tant de peine à se résoudre à souffrir

souffrir la piqueure d'une saignée , & que quand ils sont attaquez d'une maladie tant soit peu dangereuse , la crainte de la mort les saisit d'abord , les inquiète , les afflige & leur abat le courage. De sorte qu'à la vanité près , qui enfle & affermit leur cœur , ils sont faits comme les autres hommes. C'est aussi une vérité très-certaine , que la mort , qui fait fremir la nature , & qui est l'aversion & l'horreur de la volonté , ne peut jamais être méprisée. La mort fait fremir la nature , parce que nos craintes sont toujours proportionnées à nos desirs , & que n'en ayant point de plus forte que de nous conserver , nôtre plus grande crainte est aussi de voir finir nôtre vie. L'on voit encore qu'elle est l'aversion & l'horreur de la volonté , en ce que l'homme du monde le plus malheureux , a bien moins de peine à s'accommoder de sa misere , qu'à consentir à sa destruction : c'est pourquoi sans s'arrêter aux imaginations des Philosophes , contraires aux sentimens & à l'expérience de tous les hommes , il faut déclarer les causes de la fermeté avec laquelle les Grands hommes envisagent la mort ; de la tranquillité avec laquelle quelques-uns l'attendent , de la patience

tience que prennent ceux qui se voient mourir , & de celle avec laquelle une infinité de personnes meurent. Ceux qui sont convaincus que la maladie qu'ils ont les emportera , prennent patience , parce que la loi qui les assujettit à la mort est une loi générale , & que personne n'ose , ou ne trouve juste de se plaindre en particulier d'une rigueur dont qui que ce soit n'est exempt. En second lieu , parce que l'homme par un ménage ordinaire à l'amour propre , voyant qu'il ne peut conserver sa vie , songe du moins à sauver sa réputation , & à ne faire rien d'indigne d'un homme raisonnable & d'un honête homme. En troisiéme lieu , parce qu'il se gouverne par la coûtume , & que comme il s'y laisse entraîner , lorsqu'elle veut que toutes les fois qu'il aura reçu quelque legere atteinte dans son honneur , il expose encore sa vie , & qu'il applique à ce mal imaginaire un si étrange remede ; il la suit de même lorsqu'il souffre la mort sans chagrin & sans murmure , sur ce qu'il voit que parmi ceux qui sont en danger de mourir , il n'y en a point qui crient , qui se lamentent & se désesperent. La dernière raison est qu'étant inutile de s'impatienter , de se chagriner & de se tourmenter , l'on fait de
nécessi-

nécessité vertu. La patience avec laquelle la plupart des personnes meurent, vient de la créance qu'on a que quelque malade qu'on soit on en échappera; car l'amour de la vie, qui est incomparablement plus ardent en nous, quand nous sommes en danger de la perdre, que lorsque nous jouissons d'une parfaite santé, éloigne de nôtre esprit toutes les pensées de la mort, & y arrête celles qui nous donnent quelque espérance de vivre: ce qui fait que quelque mauvaise opinion que les Medecins aient de la maladie de ceux qui ont cette préoccupation, & quoi que leurs proches leur puissent dire, ils sont persuadés dans le fond de leur ame qu'ils ne mourront point: ainsi la mort qui les surprend ne cause en eux aucune sorte d'inquiétude. Les personnes grossières & populaires n'appréhendent point la mort, à cause que la lumière de leur esprit est tellement bornée qu'elle ne peut pénétrer la nature du mal, ni s'étendre jusques à ses effets: ils n'apperçoivent même ordinairement les choses que par les sens, & sont beaucoup plus éfrayés de ce qui accompagne la mort, que de la mort même; comme on le voit en ceux qu'on mène au suplice, qui sont
bien

bien plus touchez de la vûë du gibet, ~~de~~
Archers, & du peuple acouru pour les
voir executer, que de la perte de la vie,
qui est le plus grand & le plus précieux
de tous les biens naturels. La tranqui-
lité avec laquelle on meurt, vient non
pas du tempérament, qui n'en peut être
que la cause éloignée, mais de la qua-
lité de la maladie; car au lieu que les
maladies qui envoient des vapeurs mali-
gnes à la tête, y échaufent les esprits, &
que les esprits échaufez & émus, causent
de l'émotion dans le cerveau, le trou-
blent & l'inquiètent, celles qui prennent
un autre cours tout contraire, laissent
la tête libre, & les esprits y demeurant
calmes, le malade jouit d'une profon-
de paix. C'est par cette raison qu'il ar-
rive assez souvent que les plus timides
meurent tranquillement, & que les
plus résolus meurent avec beaucoup
plus d'agitation & d'inquiétude. La
fermeté avec laquelle les Grands hom-
mes envisagent la mort, est une vaine
affectation, & une envie qu'on croie
qu'ils ont l'ame plus forte & plus éle-
vée que les autres hommes; c'est leur
dernier rôle qu'ils jouent le mieux qu'ils
peuvent pour renvoier le spectateur, sa-
tisfait, & laisser une grande idée d'eux-
mê-

mêmes. C'est en quelques-uns l'efet de la diversion de l'ame, qui détourne sa vûe de la mort qui est un objet afreux, pour l'apliquer à celui qui leur est le plus agréable. Les sentimens differens de ceux qui ne veulent pas oïr parler de la mort, & de ceux qui veulent qu'on les en entretienne, doivent être rapportez à une même cause, & la crainte qu'on a de la mort, fait que les uns ne peuvent souffrir, & que les autres sont bien-aïses qu'on les y fasse penser: ceux-là parce qu'elle leur paroît éfroïable, & ceux-ci parce qu'ils espèrent qu'à force d'y penser, ils la trouveront moins terrible. Que s'il est aussi peu possible à l'homme de ne pas craindre la mort que de haïr la vie, & s'il ne peut s'empêcher d'avoir des sentimens que la nature lui a donnez, il est visible que le mépris de la mort est faux dans les hommes du monde, & que tous ceux qui paroissent la mépriser ne la connoissent point, ou ne la voient point, ou que ce sont des personnes vaines, qui dissimulent les agitations qu'elle leur cause & qui tremblent dans le fonds de l'ame, pendant qu'ils ont le visage assuré.

DE LA CONSTANCE.

ON ne doit pas être fâché que les Philosophes se soient portez jusqu'à cet excès, d'avancer que le Sage trouve qu'il est délicieux d'être brûlé tout vif: il faut au contraire s'en réjouir, car la Philosophie s'est trahie par ces vanteries & ces excès. Elle a fait voir que toute sa force ne consiste qu'en paroles; & que Zenon, Chrysippe, & Epicure, qui ont passé pour des hommes extraordinairement solides & éclairés, étoient des hommes vains & chimeriques, qui donnoient la gêne à leur imagination; pour lui faire concevoir la plus grande & la plus belle idée de la vertu que l'on puisse se former, sans se mettre en peine que cette idée convint à la vertu humaine. Le sens commun même suffit pour faire voir que la constance agit sur l'ame, & non pas sur les objets extérieurs, qu'elle n'a point d'autre fonction que de la fortifier, & de la mettre en état de supporter les plus grands tourmens, & qu'ainsi elle n'a pas le pouvoir de suspendre l'activité du feu, encore moins de changer sa nature, ou de le rendre doux. Il n'y a que
Dieu

Dieu qui puisse faire cet éfet extraordinaire, & il l'a fait quelquefois en faveur des saints Martirs auxquels il donnoit une force celeste, victorieuse de toute la sensibilité & de toute la répugnance de la nature; ou des avant-goûts de la félicité du ciel qui leur faisoit sentir une joie inéfable, dans laquelle leur ame étoit absorbée. Ce n'est pas qu'il ne se passât quelque chose de semblable en quelque façon dans les Païens, qui souffroient les ardeurs du feu avec tranquillité & avec constance, & que comme l'amour de Dieu dont les Chrétiens sont embrasés, & l'esperance qui les attend, leur diminuent les sentimens qu'ils endurent, il n'arrivât de même que les passions vehementes faisoient sortir les Païens hors d'eux-mêmes, & les transportoient dans leurs objets, auxquels leur ame s'atâchoit si fortement, que dans cette manière d'aliénation, ils n'étoient pas aussi sensibles qu'on l'est d'ordinaire à ce qui incommodoit leur corps. Mais comme cette espèce d'extase qui est causée par la vehemence des passions ne fait que distraire l'ame, & que d'ailleurs Dieu par une opération surnaturelle & miraculeuse ne rendoit pas le Sage des Païens insensible, c'étoit une cho-

se ridicule à eux d'avancer qu'il est bien-heureux au milieu des flames. C'est donc une folle imagination de croire que la vertu ait le pouvoir d'adoucir la rigueur des suplices les plus cruels: ce qui est précisément vrai est, que le plaisir qu'on sent à suivre ses passions, fait supporter les peines, & que l'homme est en état d'en supporter de plus grandes à proportion que le plaisir qu'il goûte est plus grand. C'est pourquoi les Romains, que l'amour de la gloire possédoit, avoient un courage à l'épreuve des plus dures extrêmités. La constance de ceux qui semblent mépriser la mort, vient non d'une force vertueuse, mais comme nous avons dit, d'un stratagème d'amour propre, qui occupe l'esprit de toute autre chose, pour lui ôter la vue de cet objet terrible; l'homme en cet état, choisit d'ordinaire l'occupation qui a fait tout l'agrément de sa vie, afin d'éloigner une pensée si fâcheuse & si capable de le troubler. Le faile & le découragement font presque toujours la constance de ceux qui cherchent & qui affrontent la mort: telle étoit celle du Philosophe Calanus, pour qui Alexandre eut tant d'estime & de vénération; car étant travaillé de la colique, & ne la pouvant plus supporter, il fit

il fit dresser à la vûë de toute l'armée d'Alexandre, un bûcher vers lequel il s'achemina, vêtu d'une robe de pourpre fermée de pierreries, & couronné d'un chapeau de fleurs, & si tôt qu'il fut allumé il se jeta au milieu des flammes. La constance avec laquelle les Grands hommes reçoivent & suportent les accidens inopinez, les grandes afflictions & les infortunes, n'est qu'un masque de fermeté qu'ils prennent pour tromper les autres, & qui les trompe souvent eux mêmes: c'est un art avec lequel ils cachent leurs déplaisirs dans le fonds de leur ame, pour conserver le calme de leur visage: c'est un violent effort qu'ils font pour arrêter au dedans d'eux-mêmes leurs émotions, qui en deviennent plus grandes. Les hommes constans, dit Epicure, s'émouvent étrangement pour ne se pas émouvoir; ils exercent de véritables inhumanitez contre leur propre cœur, & l'on peut dire que c'est une espèce de Sages qui sont enragez contre eux-mêmes. Le Sage, dit Zenon, doit être sincere & ne témoigner par aucune de ses actions, qu'on le croie plus fort ou meilleur qu'il n'est. On découvre la fausseté de la constance de ceux qui sont chafsez de la Cour, après avoir eu part à la

faveur ou à l'administration des affaires par le commerce qu'ils entretiennent avec leurs amis ; par l'attention qu'ils ont à tous les changemens qui arrivent à la Cour ; par les intrigues continuelles qu'ils font pour être rapellez , mais sur tout par la joie qu'ils témoignent lorsque la nouvelle de leur rétablissement les surprend , & ne leur donne pas le tems d'étudier leurs mines. C'est par ces marques que l'on connoît combien est peu sincere le langage que tiennent les Ministres & les Favoris éloignez de la Cour , & réleguez dans leurs maisons : *qu'ils sont contents , & qu'ils se divertissent à voir couler la riviere qui passe au bout de leur jardin.* En verité ceux que le cours d'une riviere desennuie , ne doivent être guere ennuiez. La constance de ceux qui se piquent de suporter la prison sans inquiétude , n'est pas moins fautive , & moins vaine , que celle dont on vient de parler : car comme la liberté fait respirer l'ame , de même que l'air fait respirer le corps , comme elle est l'apanage de la nature de l'homme , le pouvoir d'aller où il veut , & de faire ce qu'il lui plaît , lui est si cher & si doux qu'on ne peut l'en priver sans lui faire souffrir une gêne insupportable. Cette seule

l'raison fuffit pour convaincre de fauffeté, ceux qui fe vantent de n'avoir point trouvé la prifon defagréable & ennuyeufe. Il y a d'autres efpeces de conftance: l'on eft conftant pour diminuer la joie & le triomphe d'un ennemi: on eft conftant de laffitude de s'être tourmenté & inquieté: enfin l'on eft conftant parce qu'on fait de neceffité vertu.

DE LA FERMETÉ

ON conçoit une haute eftime pour ceux qui étant bien à la Cour, en font éloignez par le crédit d'un Miniftre qui après avoir fait toutes chofes imaginables pour les gagner, les contraint de fortir du Roiaume & les tient long-tems exilez fans les faire plier fous lui. Mais on ne prend pas garde qu'un homme d'importance pouffé de cette manière, voit qu'il fait un beau personnage fur le theatre du monde, qu'une infinité de gens qui ont les yeux fur lui, l'excitent à le bien jouer, & que dans la réfolution qu'il a prife de ne point fléchir, il eft foutenu de fa vanité. Ce qui appuie l'opinion qu'on a que leur fermeté n'eft pas vertueufe, eft que cette réfolution de ne point fléchir, eft caufe

que leurs affaires se ruinent, qu'ils sont à charge à tous leurs amis, & qu'ils se condamnent à de longs ennuis & à des chagrins mortels. Or se roidir & ne se vouloir point raccommoder avec un Ministre au préjudice de sa famille, de ses amis, & de soi-même, pour briller & avoir la réputation d'être ferme, est une opiniâtreté vicieuse. Il se joint quelquefois à cette sorte de vanité, un sentiment malin dans les personnes présomptueuses & fieres, tel qu'étoit ce fameux Jurisconsulte Romain, qui ayant eu nouvelle qu'il devoit être bien-tôt rapellé de son exil, répondit à ses amis, qu'il ne recevroit point la grace qu'on vouloit lui faire, afin que Rome eût plus long-tems la honte de l'avoir banni. L'intérêt a le même pouvoir d'affermir ceux qui s'étant engagez dans un parti, n'en peuvent être détachés ni par menaces, ni par promesses, apparemment parce qu'ils sont gens d'honneur & fidèles à leurs amis; mais en effet parce qu'ils trouvent leurs avantages à demeurer dans le parti qu'ils ont pris, & qu'ils voient plus de jour à faire réussir leurs prétentions. La fermeté a souvent pour principe des intérêts plus bas & plus honteux. Il suffit de dire que l'a-

vari-

varice, l'amour, l'envie, la jalousie & la vengeance sont les causes les plus ordinaires, de la conduite de ceux qui se rendent recommandables par cette vertu. La fermeté dans les pensées & dans les opinions vient de la présomption d'une espèce d'hommes beaucoup plus étranges qu'on ne les trouve, qui sont si préoccupez de l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, que le premier principe de leur raisonnement est, que celui des autres est toujours faux, & qu'il n'y a que le leur qui soit infallible. L'invincible opiniâtreté qui vient de l'enflure de la science, est un fleau inconnu qui désole toutes les sociétés particulières, qui excite des troubles dans les Roiaumes, & qui a causé plus de dommage à l'Eglise que les Tyrans. Ceux dont nous venons de parler sont arrêtés dans leurs opinions, parce qu'ils se mettent un bandeau devant les yeux pour ne point voir, que celles qui sont contraires aux leurs sont plus raisonnables. Il y en a d'autres qui ne changent point d'opinion, non pour ne vouloir pas croire qu'il y en ait de meilleures, mais à cause que la portée de leur esprit ne s'étend jamais au delà de ce qu'ils ont une fois conçu; ainsi c'est en vain qu'on s'efforce de les éclairer,

ils ne sont capables de voir que ce qu'ils voient , & c'est comme si l'on vouloit qu'un homme qui à la vûe courte, vit plus loin que l'espace où elle est bornée. La fermeté est souvent une opiniâtreté naturelle , & un vice du tempérament de ceux en qui la mélancolie prédomine ; car cette humeur apesantit si fort les esprits , que lorsqu'ils sont portés vers un côté, ils ont une extrême difficulté à se porter vers une autre : ce qui est cause que l'ame qui ne peut faire aucune de ses fonctions sans eux , s'arrête aux vûes qui l'ont occupée , & aux résolutions qu'elle a prise ; l'excès de cette humeur mélancolique fait les blessures d'esprit de cette espèce de foux , qui ne le sont que sur un sujet , & qui raisonnent à merveille sur tous les autres.

DE LA GENEROSITE'.

CE qui relève le pouvoir de la générosité , est qu'outre que le plaisir de la vengeance est si grand, & si doux qu'il est difficile à l'homme de ne s'y pas laisser emporter , la victoire & généralement tous les avantages qu'il obtient contre tous ceux qui ont osé s'en prendre à lui, enflent si fort son cœur qu'il a une
peine

peine extrême à le Gouverner. On ne peut donc nier que la force de la generosité ne soit extraordinaire ; mais il ne s'ensuit pas que ce soit une force vertueuse. Car il y a, dit S. Augustin, deux genres d'hommes forts qui partagent tous les hommes, les uns sont forts par la vehemence de la cupidité, & les autres, c'est-à-dire les Chrétiens, par la grandeur de la charité : il n'y a rien que ceux-ci n'entreprennent & ne fassent pour l'amour de Dieu, il n'y a rien que les autres n'osent & ne soient capables d'exécuter pour l'amour d'eux-mêmes, & pour satisfaire leurs passions. C'est d'elles qu'ils tirent toutes leurs forces, & c'est l'ambition qui leur donne celle de surmonter la vengeance ; car quelque doux que soit le plaisir de se vanger, un ambitieux que aime l'éclat, trouve la gloire qu'il acquiert par un procédé genereux beaucoup plus douce que la vengeance : la raison même se joint à son ambition, & lui fait voir que la vengeance quelque agréable qu'elle soit, n'est qu'un sentiment passager, au lieu que la réputation qu'il acquiert par une seule action de generosité, est un bien durable. La generosité des Ministres & de tous ceux qui sont en autorité vient de leur intérêt ;

c'est pourquoi dès qu'ils aprennent qu'un homme de mérite ou de qualité qui n'est pas de leurs amis, à une mauvaise affaire, ils se pressent de l'entirer, afin de le gagner & de l'atacher à eux. C'est par cette même politique qu'ils procurent quelquefois à ceux qui ont été leurs plus grands ennemis, de plus grandes graces qu'à leurs amis les plus zélez & les plus fidèles. Nôtre malignité naturelle est la cause la plus ordinaire de nôtre générosité; car les services que nous rendons à ceux qui ont traversé nos desseins, sont autant de charbons de feu que nous amassons sur leur tête, c'est-à-dire, que nous ne leur faisons du bien qu'afin qu'ils aient de la confusion de nous avoir fait du mal, & pour les rendre plus coupables s'ils continuent à nous en faire. L'esprit de vengeance entre même dans cette malignité: l'on pense que si un homme, dont on ne s'est vengé que par des bienfaits, vient à manquer aux obligations qu'il nous a, il se deshonorera & nous vengera beaucoup mieux que nous ne sçaurions nous vanger nous-mêmes. La générosité dont les vainqueurs usent envers les vaincus, est vaine ou politique, & l'on a sujet de s'étonner de ce que les Historiens mérent les traitemens
favo-

favorables qu'Alexandre fit à la mere, à la femme, & aux filles de Darius, au nombre des actions veritablement genereuses. Car outre que leur sexe & leur qualité le mettoient dans une espece de necessité de les bien traiter, & qu'il ne pouvoit sans se flétrir en user d'une autre maniere, il aimoit si éperdûment la gloire que son cœur n'étant pas content de celle qu'il avoit acquise par ses victoires, il songeoit incessamment à l'augmenter par l'honêteté de ses procedez. D'ailleurs il adoucissoit autant qu'il pouvoit les malheurs de ces Princesses captives, pour empêcher qu'elles ne concussent de la haine contre celui qui en étoit l'auteur. Il visoit encore à se rendre favorable jusqu'à un certain point, les sentimens de Darius & de toute la famille royale, & à les mettre dans cette disposition qu'ils crussent, que si leur mauvais destin leur ôtoit l'éclat de leur premiere fortune, & les assujettissoit à son empire, ils ne pouvoient tomber en de meilleures mains. Ce ne fut pas aussi pour vanger la mort de Darius, & par la haine de la trahison, qu'il fit punir si rigoureusement l'atentat horrible du traître Bessus, puisque cette perfidie, quelque execrable qu'elle fût, avoit mis

Alexandre en possession du plus grand Empire du monde. Ce fut donc par honneur & par intérêt qu'il vangea la mort de Darius, mais principalement par intérêt: il fit mourir Bessus d'une mort cruelle pour remedier aux frequentes conspirations que les Grands de sa Cour faisoient contre lui. L'on peut encore moins donner le nom de generosité à ce qu'il fit, lorsque poussant sa victoire, & faisant une diligence incroyable pour trouver Darius en vie, il le rencontra étendu sur son chariot: car dès qu'il vit qu'il étoit mort, il couvrit son corps de son manteau, & pleura amèrement l'infortune de ce grand Roi, qui avoit fait une fin si peu sortable à sa gloire. Ce ne fut aucun sentiment de generosité qui lui fit répandre des larmes & se plaindre de la mauvaise fortune de son ennemi, parce que Darius n'étoit point son ennemi, c'étoit Alexandre qui étoit ennemi de Darius, & qui envahissoit son Empire. Ce fut donc Alexandre qui fut le vrai sujet de ses larmes, & qui se considerant en la personne de Darius, se vit abandonné des siens, assassiné par ses meilleurs amis, & acablé de tous les malheurs, qui ont acoustumé de suivre les grandes prosperités. *ploup*

DE LA MAGNANIMITÉ des Philosophes.

Cicéron dit que la magnanimité n'est autre chose que la liberté de l'ame ; d'où il conclut que comme les Philosophes se sont délivrés par leurs efforts de la servitude des passions , & qu'ils se sont procuré cette liberté , ils doivent être mis au rang des magnanimes avec d'autant plus de justice qu'ils l'ont été effectivement , au lieu que les Heros & les Conquerans ne le sont d'ordinaire que dans l'opinion des peuples. La justesse du raisonnement de Cicéron , dépend de la vérité de la supposition qu'il fait , que les Philosophes s'étoient affranchis de toutes les passions. Or cette supposition est très-fausse : car c'étoient des esclaves qui aiant brisé quelques-unes de leurs chaînes , croioient les avoir brisées toutes , & des gens possédez d'une ambition de paroître severes dans leurs mœurs , afin d'exciter l'admiration des hommes ; c'est cette ambition qu'ils voioient les uns dans les autres , & qu'ils ne voyoient pas en eux mêmes. Comme le faste de ces Sages du Paganisme est
remar-

remarqué & blâmé par les Historiens de leur vie, qui ne leur font point suspects, il n'est pas nécessaire d'apporter d'autres preuves pour montrer que l'ambition étoit leur passion dominante, & qu'étant sous le joug de la plus violente de toutes les passions, ils n'étoient ni libres ni magnanimes. Quand à ceux d'entre les Philosophes qui ne voulurent pas accepter le Gouvernement des Républiques, comme Epicure, & qui laisserent passer l'occasion de se faire Rois, comme Licurgue & Solon, on ne peut mieux régler l'opinion qu'on en doit avoir que sur celles qu'en ont les mêmes Auteurs. Ils témoignent que Licurgue ne voulut pas accepter le Roiaume de Sparte, parce qu'il ne le pouvoit faire qu'en faisant mourir son neveu, à qui le Roiaume appartenoit, c'est-à-dire sans se souiller d'un horrible crime, & sans perdre la grande réputation d'homme de probité & d'intégrité qu'il avoit acquise: que Solon ne profita point de l'occasion qu'il eut de se faire Roi des Atheniens, parce que la querelle des pauvres & des riches étant devenue une guerre civile, les deux partis qui disputoient l'autorité s'accordèrent à la remettre entre ses mains, & qu'il aima mieux en être le dé-

posit

positaire par leur agrément, que de se l'approprier par la force & la violence; & que ce qui obligea Epicure à refuser le Gouvernement de la République d'Athènes, fut qu'il vit jour à se faire Chef d'une grande Secte, ce qui lui parut plus honorable & plus propre à satisfaire sa forte d'ambition, que d'être Ministre d'un puissant Etat. Ce sont aussi les plus fideles & les plus excellens Historiens, qui nous apprennent que ceux, qui à l'exemple des Philosophes, ont refusé ou quitté les grandes Charges publiques, n'avoient pas des motifs plus louables qu'eux: que Lucullus ne voulut pas accepter la pleine autorité que le Senat & le Peuple lui voulurent donner dans Rome, par la crainte qu'il eut de se commettre avec Pompée: que le Grand Scipion renonça à la dignité de Prince du Senat, & alla finir ses jours hors de Rome, par la rage qu'il eut de se voir traité avec tant d'ingratitude par les Romains, dont il avoit porté si haut la gloire, & dont il avoit si fort étendu l'Empire: que Sylla se démit de la Dictature, afin que la dernière partie de sa vie, étant exempte de cruauté & de barbaries, fit perdre le souvenir de celles qu'il avoit faites, afin que son nom ne passât point à la

à la posterité, chargé de la haine publique, & afin d'éviter la mort violente que ses déportemens horribles lui faisoient craindre. L'on peut penser raisonnablement, que la résolution que prit Charles-Quint de se dépouiller de ses Etats, de ses Roiaumes & de l'Empire, lui fut inspirée par sa pieté & par le desir de songer & de travailler à son salut, mais que ce motif fut secondé de plusieurs considerations humaines; les plus puissantes furent la goutte continuelle dont il étoit tourmenté, qui le mit hors d'état de soutenir le grand nombre d'ennemis qu'il avoit sur les bras, les deux mauvais succès qu'il eut presque en même tems en France & en Allemagne; lui qui étoit accoutumé d'en avoir d'heureux & de glorieux, & l'opinion qu'il eut que la fortune l'abandonnoit & qu'elle se déclaroit pour Henri II. Voilà les motifs particuliers qui portent les hommes à refuser & à quitter l'administration des affaires & l'autorité souveraine; voyons quels sont ceux qu'ils se proposent le plus ordinairement. La paresse dont la force est si peu connue, a celle de faire mépriser à l'homme les Sceptres & les Couronnes; car elle lui fait considerer les soins, les soucis, & les inquié-

quiétudes dont sont agitez tous ceux qui tiennent les rênes des Monarchies ; quelle prévoiance , quelle vigilance ils doivent avoir ; avec quelle diligence ils sont souvent forcez de courir aux Frontieres de leurs Roïaumes, l'obligation où ils sont de dissimuler , de se contraindre , & même de souffrir une infinité de choses desagréables ; & toutes ces vûës l'étonnent & le rebutent si fort, qu'une Couronne qui a tant d'apas pour les autres hommes , lui paroît un fardeau qui va l'acabler. L'incapacité est la seconde cause du refus & du délaissement des Roïaumes & des Empires ; car ceux qui se sentent depourvûs des qualitez nécessaires pour le Gouvernement d'un Etat, ou n'ont pas l'assûrance de le prendre , ou s'ils l'ont pris, voiant qu'ils succombent sous le poids d'une si grande charge, ils ont impatience de le quitter. La troisième cause est une bassesse de cœur, ou si l'on veut lui donner un autre nom, une soumission naturelle qu'ont certaines personnes qui semblent être nées pour obéir, comme il y en a d'autres qui ont une grandeur d'ame proportionnée à la grandeur des Sceptres & des Couronnes, qui sont dignes de les porter , & qui semblent être nez pour commander. En
éfer

éfet si l'on confidere avec atention, la différence des lumieres & des talens des hommes, on ne doutera point qu'il n'y ait divers ordres d'hommes, comme il y a divers ordres d'Ange, & que ceux qui sont d'un ordre inférieur ne soient dans un besoin continuel d'être éclairez, & d'être conduits par ceux qui sont d'un ordre supérieur. Une sorte d'ambition grande & délicate, est la quatrième & dernière cause du refus & du délaissement des Roïaumes & des Empires, parce qu'elle fait voir à ceux qu'elle possède, que les actions magnanimes qu'on fait assez souvent, & que plusieurs personnes sont capables de faire, ne méritent pas d'être souverainement estimées; qu'il n'y a que celles qu'on fait très rarement, & qui demandent une force d'ame toute extraordinaire, qui par leur rareté & leur singularité distinguent un homme de tous les autres hommes, & l'élèvent au dessus d'eux. C'est cette ambition qui leur fait voir qu'il n'y a point de Couronne qu'on doive autant priser que le mépris qu'on en fait, & qu'avec quelque pompe & solemnité qu'on prenne possession d'un Roïaume, on ne le quitte pas avec moins de Pompe. Que si le mépris de la Puissance souveraine & du Ministère
n'est

Il est point sincere & vertueux en ceux qui les quittent, comment peut-il l'être en ceux qui ne les quittent point & qui se vantent de les mépriser ? Mais quel jugement doit-on faire de ces Grands Seigneurs qui se retirent de la Cour, & vont passer leur vie dans leurs maisons de Campagne ? On répond que ce n'est point par sagesse & par habileté qu'ils prennent ce parti, & que pour l'ordinaire ce sont des gens qui manquent de bien, ou d'esprit, ou de cœur, ou qui n'ont pas l'humeur acommodante, ou qui ont quelque défaut considérable dans leur personne. C'est pourquoi, dit Seneque, on se moque de les louer & de dire qu'ils savent vivre, car tout ce qu'on peut dire d'eux est qu'ils savent se cacher : & à dire le vrai, ceux qui peuvent demeurer à la Cour, qui ont le moyen de faire de la dépense, & qui ont un certain assortiment des qualitez qu'il faut avoir pour y être d'une maniere agreable, ne la quittent point parce qu'ils s'en détrompent & qu'ils connoissent la vanité des choses qu'on y poursuit, ils la quittent au contraire parce qu'ils ne les ont pas obtenues, & par le dépit qu'ils ont, l'un de ce qu'on a donné le Commandement de l'Armée à un homme

me

me qui a moins de service & d'expérience que lui, l'autre de ce qu'on lui a refusé une Charge qu'on lui avoit fait espérer & qu'il avoit longtems souhaitée, & celui-ci par le chagrin que lui donne la soudaine élévation d'un Favori, en qui l'on ne voit que des qualitez fort communes, & que la fortune fait elle seule valoir. C'est donc par le dépit de n'avoir pû contenter leur ambition, & pour la contenter en la maniere qu'ils peuvent, que la plupart des gens de qualité prennent résolution d'abandonner la Cour: car le naturel de l'homme est si glorieux, qu'il veut toujours être considéré; de sorte que lorsqu'il ne peut faire une grande figure à la Cour, il va la faire dans une Province, où il est visité & honoré par un grand nombre de Gentils-hommes qui relevent de lui, où il se rend remarquable par sa table, par son train & par son équipage. Ce n'est pas pourtant l'ambition lassée & rebutée qui les oblige tous à se retirer de la Cour; il y en a quelques-uns parmi-eux du nombre desquels étoit *Varia*, dit *Seneque*, qui aiment si fort la vie douce & agréable, qu'ils renoncent facilement au monde, à sa pompe, & à ses Grandeurs, & se vont enfermer dans leurs maisons de
Cam-

Campagne, afin que leur tems n'y soit occupé d'aucune affaire, ni leur repos troublé d'aucune agitation, & afin d'y goûter les plaisirs sans aucun mélange de peine. Les motifs même de la retraite des Philosophes, qui paroissent plus honnêtes, ne l'étoient pas effectivement, & il n'y en avoit aucun qui fût vertueux; car les uns, comme Heraclite, s'éloignoient de la compagnie des hommes, parce qu'ils ne pouvoient supporter leurs mœurs: les autres, comme Democrite, ne s'accommodoient point du séjour des Villes, & aimoient mieux vivre dans les lieux solitaires & écartez, afin qu'aïant tout leur tems à eux ils pussent contempler la nature, découvrir ce qu'elle nous tient caché, & satisfaire un desir insatiable de sçavoir, qu'on ne conte pas, & qu'on devroit conter parmi les passions qui causent le plus de préjudice à l'homme, & qui sont les plus contraires à son repos.

DE LA VAILLANCE.

IL y a deux passions dont presque tous les braves sont animez: l'une paroît à découvert, & l'autre est cachée dans leur cœur. L'ambition est celle qui paroît à découvert & qu'ils suivent plus
volon-

volontiers, parce que c'est une passion de l'esprit dont le dérèglement ne frappe pas la vûe, & que la concupiscence ayant dépravé le goût de l'homme, il n'est rien qui lui soit plus doux que la gloire: il est même si ébloui de celle qu'il s'aquiert par les exploits de guerre, que la plupart du tems il ne voit point le peril, & qu'on peut dire que les plus grands dangers se montrent plus ou moins à lui, selon qu'il est plus ou moins embrasé de l'amour de la gloire. La passion qui est cachée dans le cœur des braves, c'est l'envie d'établir leur réputation pour pouvoir quelque jour se reposer avec honneur & mener une vie douce. Ce desir de jouir de la douceur de la vie est dans l'ame de tous ceux qui paroissent les plus atachez à la guerre; que s'ils s'en trouvent qui la font toute leur vie & qui la vont même chercher dans les Païs Etrangers, cela vient de leur férocité naturelle, ou de ce qu'ils ont appris le métier de la guerre dès leur jeunesse, qu'ils y sont acoutumez, & qu'ils n'en savent point d'autre; ou parce que la guerre leur donne moyen de faire de la dépense & de viyre avec quelque éclat. Ces deux passions ont d'autant plus de part à la vaillance des Rois, que l'éminence de
leurs

leur rang qui les met au dessus du reste des hommes, les oblige à faire voir par leurs actions guerrieres qu'ils ne sont pas moins élevez au dessus d'eux par la grandeur de leur ame & de leur courage ; c'est pourquoi les Princes ambitieux ne sont jamais satisfaits, lors qu'ils ne sont estimez & louez que de leurs Sujets, & ils souhaitent avec autant d'ardeur que d'impatience, d'étendre leur renommée au delà des bornes de leur Roïaume. Mais pendant qu'ils couvrent la campagne de leurs armées, qu'ils font des Sièges, & qu'ils donnent des Batailles, ils ne laissent pas de songer à tant de moyens qu'ils auroient d'être heureux, & de soupirer après le tems où ils pourront goûter tous les plaisirs exquis & délicieux que leur état leur promet, & leur fournit avec abondance. *Je subjugueraï les Romains, disoit Pirrhus, ensuite je ferai la Conquête de la Lybie & de la Macedoine, & après je me reposerai & me réjouirai.* Le desir de faire connoître leur nom par toute la terre, & de le rendre à jamais célèbre, allume dans l'ame des Generaux d'Armée cette ardeur guerriere qui forme leurs grands desseins, & qui leur fait faire tant d'actions magnanimes ; ce qui l'augmente & qui

G

la

la redouble, est l'ambition de se rendre recommandables à la Cour, & d'être regardés comme les apuis de l'Etat, par tous ceux qui y prennent intérêt, & par le Roi même. L'ambition d'être honoré des premières Charges où l'on parvient par la guerre, d'être distingué & de relever leur Maison, fait la vaillance des Lieutenans Generaux: ce n'est pas que le desir de faire bruit dans le monde n'y entre pour beaucoup; mais ce qui les porte principalement à se signaler dans les grandes occasions est, l'envie de se tirer du pair & d'illustrer leur famille. Le courage des Officiers subalternes est excité par l'ambition de commander l'Armée en qualité de Lieutenans Generaux, ou par l'esperance qu'ils ont que leurs services seront recompensez de quelque Gouvernement considerable, ou par le desir de faire une honête figure dans le monde, ou par le besoin qu'ils ont de la guerre pour subsister. Or il faut observer en passant, qu'encore que les motifs qui font agir les braves ne soient pas presents à leur esprit, lorsqu'ils font des actions hardies & courageuses, ils ne laissent pas de faire leur éfet dans leur cœur, où ils sont comme autant de ressorts cachez: de sorte qu'il n'en est aucun
qui

qui n'ait part à leur résolution & à leurs entreprises. Les personnes de qualité prennent le parti de la guerre, par la crainte d'être deshonoré en menant une vie tranquille, si peu convenable à leur condition & qui donneroit de justes soupçons de la bassesse de leur courage: les Gentilshommes pour se tirer de l'obscurité & pour éviter l'ennui d'une vie oisive: & les Bourgeois pour se donner un rang plus grand que n'est celui des Bourgeois, qui approche de celui des Gentilshommes; enfin les Soldats vont à la guerre par nécessité, & ils se montrent pleins de courage dans les occasions les plus perilleuses, parce qu'ils ne connoissent pas le péril: ils s'enrôlent par nécessité, car comme la nécessité fait prendre les métiers les plus fatigans, les plus desagréables, les plus honteux & les plus bizarres, elle fait prendre aussi les plus hazardés: de-forte qu'on peut dire que les soldats vendent leur vie à la guerre pour vivre, comme les domestiques vendent leur travail & leur liberté. Quant au peu de connoissance qu'ils ont du péril, elle vient de la grossièreté de leurs sens qui cause toujours celle de l'esprit, ainsi que le dit Aristote: en éfet l'image du plomb, du fer, du feu ne les

frappe pas comme les autres hommes. *Les Dieux*, dit un ancien Poëte, *ôtent la moitié de l'entendement à ceux qu'ils ont destinez à la servitude.* L'audace des soldats, & quelquefois même celle des Officiers les plus braves vient de la crainte de la mort & de la grandeur du peril où ils se voient exposez ; car alors l'envie de vivre ramassant & employant toutes les forces de l'homme, lui fait tout entreprendre & tout hazarder. Cette espèce de courage se trouve dans les bêtes, qui se voiant ataquées & pressées se lancent sans aucune crainte sur ceux qui veulent leur ôter la vie. Il faut joindre à toutes les especes de courage que la violence des passions inspire, celui qui n'est qu'un pur naturel : cette sorte de vaillance est très-dangereuse, parce qu'elle n'est pas réglée par la raison ; & c'est pour l'ordinaire une temerité, & quelquefois une ferocité. Voilà les causes generales de la vaillance ; il n'est pas possible de marquer toutes les particulieres ; il faut se contenter de donner la vûë de quelques-unes, & de faire observer que la jalousie a bien souvent beaucoup de part aux plus grands exploits, & que tel dans toute une campagne n'auroit fait que des actions ordinaires, qui
par

par l'envie de triompher d'un rival en fait de belles & d'éclatantes; la haine & la malignité font souvent les mêmes effets. La vaillance a aussi des causes étrangères; car dans le moment qu'on va à la charge, l'air agité par le bruit des trompetes, des timbales, & des tambours, & embrasé par le feu de l'artillerie émeut & échauffe si fort les esprits, que les guerriers sentent une ardeur qui ne fauroit être retenue: ce feu des esprits est le courage de ceux qui n'en ont point, & un puissant secours pour ceux qui en ont.

Des Vertus qui ont du rapport à la tempérance.

• *Du mépris des richesses.*

IL semble que l'orgueil suscita la secte des Cyniques, pour montrer que l'homme peut acquérir les plus grandes vertus par ses propres forces, & pour nous apprendre en même tems qu'il trouve toujours quelque invention & quelque stratagème pour tirer sa gloire de ses disgraces. Car ces Philosophes menaient une vie austère, étoient vêtus

grossièrement , & pratiquoient la pauvreté avec tant de sévérité , qu'ils vivoient d'aumônes : mais d'autre part avec tant d'ostentation qu'ils donnoient à connoître qu'ils faisoient vanité de la pratiquer : *je me passe de tout de même que les Dieux* , disoit Diogene ; aussi furent-ils desaprouvez de tous les Philosophes , excepté des Stoïciens : & Epicure qui fut si sévère dans sa vie & dans ses opinions , fit une règle exprès par laquelle il défendit à ses Disciples de les imiter , *Le sage* , dit-il , *ne gueusera point & ne vivra point à la façon des Cyniques*. Ce qu'on est bien-aïse de rapporter , afin qu'on voie que les vertus qui ont le plus éclaté parmi les Païens , sont celles dont ils ont reconnu eux-mêmes la fausseté , & qu'ils ont le plus généralement condamnées. Mais ce n'est pas seulement par le témoignage de ceux qui ont été du tems des Cyniques & qui les ont connus , qu'on prouve que l'amour de la pauvreté dont ils faisoient profession , n'étoit qu'une vertu aparente ; on le fait voir encore par ces raisons : dont la première est , que la plûpart s'étoient trouvez pauvres , ou l'étoient devenus , comme Diogene qui aïant été banni de son País pour un crime deshonorant,

rant , fut contraint de demander l'aumône : ce qui paroît d'autant plus véritable , que les Philosophes qui avoient de grands biens ne s'aviserent jamais de faire vœu de mendicité : que Platon & Aristote étoient toujours , l'un proprement & richement vêtu , & l'autre meublé magnifiquement ; & que Seneque qui crioit avec tant de vehemence contre le luxe , avoit un superbe Palais dans Rome & une maison à la campagne , où l'on voïoit tout ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux. Outre cela il est visible que l'orgueil qui sollicite continuellement les hommes à donner une face honête à tout ce qui leur est honteux , conseilla aux Cyniques d'insinuer à ceux qui les voïoient , que la pauvreté leur avoit semblé digne de leur choix , qu'ils avoient l'ame assez forte pour ne pas craindre les besoins , les incommoditez , & les souffrances d'un état où tout le monde craint de tomber , & qu'ils avoient vaincu l'avarice , dont la plupart des gens sont esclaves. La victoire de l'avarice flate l'orgueil humain , parce qu'il en est de cette passion comme des fleuves où entrent plusieurs rivières qui les grossissent & rendent leur cours violent & impetueux. Le desir d'avoir tout

ce qui est nécessaire pour la conservation de la vie, la passion d'aquérir assez de bien pour vivre commodément & se retirer de la gêne où l'on est quand on n'a précisément que ce qu'il faut pour vivre, celle d'avoir le moyen de goûter les plaisirs & de mener une vie délicieuse, l'envie de s'élever par les charges & de vivre avec honneur & avec éclat, & plusieurs autres passions se joignent à l'avarice, & lui donnent une ardeur & une force extraordinaire : d'ailleurs l'avarice n'est pas du nombre des passions que le cœur de l'homme appréhende, parce que leur joug lui est incommode. Il trouve par exemple dans la haine une aigreur qui lui déplaît, il se sent trop pressé par les desirs impatiens de la vengeance, & trop agité par les transports & la violence de la colere : c'est pourquoi il fait quelque résistance à ces passions ; mais il a une peine extrême à se défendre de l'avarice qui est au rang des passions utiles & agréables ; de plus, les richesses ont des avantages qui égalent leur condition à celle des Rois, & d'autres par lesquels elle semble leur être préférable. La condition des hommes riches & opulens paroît n'être pas inférieure à celle des Rois, en ce qu'on les honore, qu'on leur fait
la

la cour, qu'ils ont tout à souhait, & que l'étendue de leur pouvoir est incompréhensible: elle est plus avantageuse, en ce que leur félicité est pure & continuelle, au lieu que celles des Souverains est mêlée de soucis, & souvent interrompue par des affaires fâcheuses; & à cause aussi que l'abondance des biens met l'homme dans une dépendance plus grande en quelque manière que n'est celle des Rois, puisque quelques absolus qu'ils soient ils sont obligez d'avoir mille égards & mille circonspections, & de garder des mesures avec les autres Rois, & même quelquefois avec leurs propres Sujets; de sorte qu'on pourroit dire de l'opulence, ce que Carneade disoit de la beauté, que c'est la Roïauté des personnes privées, & ce que Chrifipe disoit de la vertu, que c'est une Roïauté sans sujétion. On a mis devant les yeux tous les avantages que donnent les richesses, & la grandeur de l'attachement qu'on a pour elles, afin que l'on comprenne que les Cyniques embrasserent la pauvreté, & quelques autres vertus qui n'étoient point en usage parmi les Païens, pour effacer par leur éclat celles des autres Philosophes, & pour avoir un degré d'excellence au dessus d'eux, pareil à celui que

les Philosophes avoient au-dessus du commun des hommes par la pratique des vertus ordinaires ; leur manière de s'habiller non seulement grossière, mais singulière découvroit assez elle seule l'intention qu'ils avoient, & que tout ce qu'ils faisoient n'étoit que pour être regardez des hommes ; ce qui verifie ce que dit Saint Cyprien, que les Philosophes n'avoient pas la verité des vertus, qu'ils n'en avoient que le faste. Le mépris des richesses qui mit les Cyniques en si grande vogue, n'étoit donc qu'hypocrisie & que vanité en ceux qui quitoient leurs biens, comme Cratés qui vendit son patrimoine, & en distribua l'argent aux Thebains : en ceux qui refusoient les dons qu'on leur vouloit faire, c'étoit une ambition qu'ils avoient de paroître plus reformez dans leurs mœurs, & plus parfaits que les Philosophes les plus célèbres de ce tems-là ; dans les autres Cyniques le mépris des richesses étoit une réparation qu'ils se faisoient à eux-mêmes du tort qu'ils croïoient que la fortune leur avoit fait, ou c'étoit une sorte d'adresse avec laquelle l'homme fait toujours une vertu du mépris de ce qu'il n'a pas & qu'il ne sauroit avoir. Ce n'est pas même dire assez que de dire que le mépris

mépris du bien n'étoit en eux ni vertueux ni sincère, il faut encore ajoûter qu'il n'étoit pas sensé; car il n'est pas du bon sens de se priver des douceurs & des commoditez de la vie, pour s'attirer de vaines louanges.

DE LA MODESTIE

dans la dépense.

ON voit quelquefois à la Cour, des gens qui croient qu'il ne leur sera pas inutile de tenir table & d'avoir de grands équipages, que leur table polie & délicate attirera chez eux toutes les personnes de mérite & de qualité, que leur dépense fera honneur à la Cour, & forcera doucement le Roi à leur faire des gratifications considérables, & à leur donner des emplois proportionnez au vol qu'ils ont pris. On en voit d'autres qui prennent une route toute contraire, & qui sont persuadez qu'ils ne fauroient se conserver dans les postes où ils se sont élevez, plus sûrement & plus long-tems que par la modestie dans la dépense; leurs raisons sont que la dépense ne sert à la plûpart des Courtisans qu'à les ruiner, que la Cour envieuse & maligne pour

empêcher que cette dépense ne fasse un bon effet, la blâme d'ordinaire, ou en fait un sujet de raillerie, & que ceux qui y vivent magnifiquement & en grands Seigneurs, se trompent s'ils pensent obliger par là les Souverains à les combler d'honneurs & de biens, parce que les Souverains n'aiment pas à être engagez par ces artifices, à distribuer leurs bienfaits, qu'ils craignent d'en faire à ceux à qui il en faut faire de si grands. Entre ces raisons il y en a une très-forte qui engage les Ministres & les Favoris à prendre le parti d'être modestes dans leur dépense, c'est qu'ayant une profonde connoissance des sentimens des hommes, ils savent que leur élévation les offense, & qu'ainsi ils ne doivent pas les irriter par la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages, que cette magnificence est une espece d'insolence dont ils usent à l'égard de tout le monde, qu'il semble que par l'éclat de leur dépense ils ont dessein d'insulter à tous ceux qui ne sont pas en faveur: ils savent encore que lors que la Cour est mal disposée pour quelqu'un, on ne perd aucune occasion de lui nuire; c'est pourquoi tout leur soin & toute leur étude est d'éviter la pompe & le faste afin de ne pas exciter l'envie: de sorte
que

que leur modestie est une manière d'abri où ils mettent leur fortune. La modestie en quelques-uns d'eux est une avarice déguisée & couverte de modestie : l'on pourroit même dire que c'est une avarice embellie de modestie ; car la vanité de l'homme est si grande qu'il ne lui suffit pas de cacher ses vices ; il travaille encore à les embellir , & à les faire passer pour des vertus. Dans les hommes délicatement ambitieux, la modestie est un faîte fin & délié, qui leur fait mépriser le faîte de ceux qui sont curieux en habits, & en ameublemens, & qui veulent se faire considérer par leur table.

*De la douleur de la mort des proches
& des amis.*

IL ne faut pas emploier beaucoup de raisons pour prouver que ce ne sont pas les morts qu'on plaint , lors même qu'on est véritablement touché de leur perte ; il faut prier seulement les personnes éclairées de se consulter elles-mêmes, de sonder leur ame, & de tâcher de découvrir les causes essentielles de leur douleur, ils remarqueront bien-tôt, je m'assure que ce n'est pas la mort de

leurs amis, mais ce qu'ils perdent par leur mort qui les fait pleurer ; & que le même intérêt qui fait qu'ils s'affligent de ce que la grêle a ravagé leurs champs & leurs vignes, & de ce que le feu a brûlé la plus belle de leurs maisons, ce même intérêt, dis-je, fait qu'ils ne peuvent se consoler de la mort d'un homme dont l'amitié leur étoit agréable, ou honorable, ou utile : un grand Seigneur nous soutenoit dans le monde : un Ministre combloit notre Maison de biens : un homme par l'agrément de sa personne & par la fidélité de son amitié faisoit le bonheur de notre vie ; nous les perdons, & nous pleurons, non pas leur perte, mais celle de nos plaisirs & de nos avantages : il me semble que cela peut-être découvert très-facilement. L'on a bien plus de peine à comprendre qu'on tire vanité de l'affliction ; cependant il y a des personnes qui se montrent outrées de douleur lorsque leurs amis meurent, pour se faire remarquer & distinguer des autres. Il y a une autre espece de gens qui affectent d'être tendres & sensibles à la perte de leurs amis, afin qu'on soit tendre pour eux, & qu'on prenne part à leurs déplaisirs. Enfin les larmes qui coulent de la source la plus

plus basse , sont celles que la foiblesse fait répandre aux femmes en toutes sortes de recontres ; car outre que les larmes sont leur éloquence dans leurs affaires & leur force dans leurs besoins , il semble qu'elles sont gagées pour pleurer tous les accidens de la vie , même dans des sujets qui leur sont indifferens , pourvû qu'elles en soient témoins : il est vrai que leurs larmes tarissent bientôt , au moins ordinairement. Ce que je dis , parce qu'il y a des Heroïnes d'affliction , qui à la mort de leurs maris forment le dessein de rendre leur douleur immortelle afin de se signaler ; elles prennent encore cette résolution pour faire entendre au monde , que leurs maris étoient infiniment aimables , & qu'elles en étoient aimées uniquement , & pour donner une grande idée du bonheur qu'elles ont perdu ; mais la cause la plus ordinaire de la grandeur & de la durée de leur douleur , est qu'elles se voient déchuës du rang qu'elles tenoient & de la considération où elles étoient : l'imitation , l'ostentation , l'intérêt sont les plus grandes sources des larmes. L'imitation fait que la plupart des gens pleurent dans les occasions douloureuses & affligeantes , parce que les hommes ont une inclination

tion naturelle à se copier les uns les autres, qui les porte à faire incessamment tout ce qu'ils voient faire : & comme depuis leur enfance ils ont toujours vû qu'on est touché de la mort des proches ; & des amis jusqu'à verser des larmes, ils pleurent & soupirent quand ils les perdent, par le même esprit d'imitation qui fait qu'ils chantent & qu'ils dansent quand leurs parens ou enfans se marient. L'ostentation a une part très-considérable dans l'affliction des femmes ambitieuses dont nous avons parlé, car elle se mettent dans l'esprit qu'il est beau d'égaliser la durée de leur deuil à celle de leur vie, & choisissent cette triste & fatigante voie pour acquérir de la réputation. Enfin l'intérêt est la véritable cause de toutes les afflictions grandes, vives & sensibles. Celles-ci, sont différentes en toutes manieres des douleurs d'imitation & d'ostentation, sur tout en ce que dans les douleurs d'imitation & d'ostentation l'on s'efforce de paroître touché beaucoup plus qu'on ne l'est effectivement, au lieu que dans les afflictions causées par l'intérêt, ce qu'on témoigne est toujours au dessous de ce que l'on sent. Quelques différentes pourtant que soient ces trois especes d'afflictions, elles

les ont ce rapport entre elles, qu'elles sont toutes fausses & trompeuses; car ceux qui s'affligent par imitation & par ostentation trompent les autres, & ceux qui sont affligés par leur propre intérêt se trompent eux-mêmes, puisque croiant plaindre leur bienfaiteur ils plaignent l'état où ils sont réduits par sa mort.

Des vertus qui dépendent de
la Prudence.

DE LA GRAVITE.

LA pente que nous avons à nous déguiser, fait qu'il y a deux genres d'hommes; les premiers sont ceux qui pour s'introduire dans le cœur de toutes les personnes avec qui ils vivent, leur donnent des témoignages continuels de bonté, de générosité, & d'amitié; les autres visent à s'établir dans l'estime de tout le monde en mettant leurs bonnes qualités en vûe, ou en faisant imaginer, non seulement qu'ils n'en ont pas de mauvaises, mais encore que pendant que le dedans des autres hommes est agité par les passions, le leur est toujours tranquille. En ce dernier rang sont ces hommes

mes graves , ces hommes contraints & composez , qui s'abandonnant en particulier aux passions les plus sales & les plus honteuses , paroissent en public avec un air sage & serieux , mesurent leurs pas , & présentent toutes leurs pensées , afin qu'on croie que tous les mouvemens de leur ame sont aussi reglez que les mouvemens de leur corps , & que leur extérieur est l'image de leur intérieur. Cette gravité , que ces sortes de gens semblent mettre devant eux comme l'enseigne de la Vertu , est si visiblement fausse & affectée , que pour peu qu'on les pratique , ou qu'on soit informé de leur vie , on voit qu'aux mines & aux contenance près , ils sont faits comme les autres hommes , & qu'ainsi leur gravité n'est qu'une singerie serieuse , & qu'une honnête pedanterie : mais afin qu'on la puisse bien connoître & la distinguer de la gravité , qui est l'air naturel de la Vertu , & son rejaillement sur tout l'extérieur de l'homme , il est nécessaire de considérer que le Sage garde une certaine mesure dans tous ses mouvemens & dans toutes ses actions , & qu'il y a dans ses paroles , dans son port , dans ses gestes & dans ses demarches une harmonie pareille.

reille à celle de la Musique. Pour entendre ceci, il faut favoir que l'harmonie des chants ne consiste pas en leur lenteur ni en leur vitesse, ni dans le juste mélange de l'un & de l'autre, mais en leur raisonnable dispensation, qui prend ses choix & ses regles de leur nature: de là vient que les chants tristes & lugubres sont pleins de langueurs & de trainemens de voix, au lieu que la voix éclate dans les chants d'alegresse, & que rien n'est égal à la promptitude & à la legereté de leurs mouvemens. Il en est de même de l'harmonie des paroles & des actions du Sage; elle n'est pas formée de leur lenteur, ni de leur promptitude, ni du temperament de ces deux qualitez, elle naît de l'usage judicieux qu'il fait de l'une & de l'autre, selon les sujets qui le font agir ou parler: de sorte qu'il y a des occasions où toutes ses paroles sont pesées & douces, & d'autres où elles sont fortes & promptes; & quoi qu'il soit impossible de marquer les divers degrez de lenteur & de promptitude que demandent tous les discours differens & toutes les actions differentes, l'on peut néanmoins faire observer que le Sage, qui discerne & juge tout, ainsi que dit Saint Paul, a un sentiment exquis qui lui fait apercevoir tout
ce

ce qu'il y a de trop lent & de trop précipité dans les pas, dans les actions, & dans les paroles. Il est aisé de conclure de ce que je viens de dire, que la gravité n'est pas une lenteur affectée, & que le Sage en quelque âge, en quelque état, & de quelque profession qu'il soit, ne doit jamais compter ses paroles, ni marcher à pas comtez : l'on en peut conclure encore que la gravité des Magistrats est une hypocrisie & une imposture continuelle ; car comme elle se rencontre pour l'ordinaire dans des hommes corrompus par les vices du corps & par les vices de l'ame, leur composition extérieure n'est qu'une aparence trompeuse, & c'est faussement qu'ils témoignent par leur air sage, par leur maintien, & par leurs façons de faire étudiées qu'ils sont réglés dans leurs mœurs. Or l'homme doit être aussi véritable dans les actions que dans ses paroles, & comme il est obligé de ne dire jamais le contraire de ce qu'il pense, il l'est aussi de ne jamais paroître autre qu'il est. *Nous n'avons point de honte, dit Seneque, d'affecter la gravité des Vieillards, & d'avoir les vices de la Jeunesse.* Ces hommes, dit Saint Gregoire, dont toutes les actions & toutes les contenance sont concertées, sont
des

des usurpateurs de la bonne réputation, & l'on peut dire que c'est en eux que le vice ose prendre l'air honnête de la vertu, *laudem vitæ rapit alienæ, & innocentia honestate se vestit.* C'est par cette raison que la gravité a si fort déplû à tous les Philosophes solides, *les manieres du sage*, dit Cicéron, *doivent être simples & naturelles.* Aussi trouve-t-on, quand on approfondit tant soit peu les choses, que la cause la plus ordinaire de la gravité est un cas excessif qu'on fait du respect des hommes, & une envie démesurée de recevoir des honneurs, qui fait que tous ceux qui ont quelque prérogative de mérite, de sçavoir, ou d'autorité, veulent être reverez en tous lieux, & à toute heure de tout le monde; & parce que leurs qualitez ne sont pas toujours connûes, ils se redressent & prennent un air grave, comme pour avertir ceux qui les ignorent qu'ils doivent s'abaisser devant eux. L'on prétend tirer les mêmes avantages de la fortune, c'est pourquoi les Favoris, ceux qui sont dans les premiers emplois, & ceux qui occupent les premières places ont d'ordinaire une démarche, un procédé qui marquent leur élévation: en un mot l'on n'a pas un même visage dans la faveur & dans la disgrâce, dans la bon-

ne

ne & dans la mauvaise fortune, dans la grande opulence & quand on est tombé dans la pauvreté ; il n'y a pas jusques aux Magistrats politiques, qui n'aient pendant l'année qu'ils sont en charge, un autre air que celui qu'ils avoient auparavant, & qu'ils ont après qu'ils en sont sortis, l'orgueil leur faisant prendre cet air, parce qu'il ne peut souffrir dans les hommes aucune prééminence qui ne lui serve, & qu'il veut qu'ils n'oublient rien de tout ce qui peut les faire honorer. Les mines graves servent quelquefois aux hommes à éloigner le soupçon qu'on pourroit avoir de la dissolution de leur vie, comme l'air prude & prétieux sert à certaines femmes à couvrir long-tems leur commerce. Il y a une troisième espece d'hommes graves qui emploient la gravité à persuader au monde qu'ils ont un grand sens, de la pénétration, & de la capacité : ces sortes de gens visent à être estimez, & comme ils voient qu'ils n'ont ni esprit, ni sçavoir, & qu'ils ne peuvent pas esperer de l'être, ils ont recours à l'artifice, ils paroissent dans les compagnies avec le sérieux & la sagesse des gens sensez & judicieux, ils parlent plus ou moins, avec plus ou moins d'assurance, & ils élèvent plus ou moins leur
voix,

voix, selon la capacité ou l'incapacité de leurs auditeurs, ils n'entament jamais les grands sujets ni les sujets délicats, & lorsqu'on les traite devant eux, ils font de tems en tems quelque signe d'approbation & quelque mine d'entendre, mais ils ne se hazardent point de parler: que s'ils y sont forcez, ils ne disent que deux ou trois mots, qu'ils ne prononcent pas même distinctement, ou ils s'expliquent d'une manière obscure & misterieuse.

DE LA DOUCEUR

SI l'on favoit que l'homme est possédé d'un amour aveugle & violent de lui même, & que cet amour le rend fougueux, & inhumain, on ne seroit point trompé par la douceur aparente d'un homme qui ne s'empporte jamais, parce que tout le monde jugeroit de lui comme d'un lion, qu'on ne laisse pas de croire furieux & cruel, quoiqu'il ne fasse aucun mal à celui qui le gouverne. On ne prononceroit donc pas comme l'on fait que cet homme est doux & paisible; on se contenteroit de dire qu'il est apri-voisé; mais qui est ce qui a le pouvoir d'apri-voiser l'homme? C'est le plus ordinairement le bien qu'on lui fait, ou
celui

celui qu'il a esperance de recevoir. Pour confirmer ce jugement, observons que les Favoris des Rois & des Princes, & tous les domestiques qui sont particulièrement aimez de leurs maîtres, souffrent leurs mauvaises humeurs, & quelquefois même leurs rebuts avec une douceur extrême : & ce qui prouve que cette douceur n'est qu'une violence qu'ils font à leurs inclinations naturelles, c'est que dans le même tems qu'ils se montrent si doux à ceux de qui dépend toute leur fortune, ils se déchaînent contre tous les autres, & sont comme le lion dont nous avons apporté l'exemple, qui ne quite sa ferocité que pour son gouverneur, parce qu'il le nourrit. Cette douceur vient encore assés souvent de la crainte de la confusion ; car l'orgueil qui donne à l'homme un desir continuel de se rendre maître des autres, fait qu'il est extrêmement honteux toutes les fois qu'on le voit transporté de colere, & qu'il paroît qu'il n'est point maître de lui-même. La douceur n'est quelquefois qu'une vanité, & un desir ambitieux de triompher d'une passion violente, qui triomphe de la plûpart des hommes : cette sorte de vanité se trouve dans les Magistrats, dans les Philosophes, & en tous ceux qui se piquent de modération & qui veulent

lent passer pour sages. La douceur en certaines personnes est une envie de se faire aimer de tout le monde & particulièrement de ceux avec qui elles sont en société ; car il y a des vertus, comme la vaillance, la générosité, & la magnanimité qui nous donnent entrée dans l'esprit des hommes & nous établissent dans leur estime ; & d'autres, comme la bonté, & la douceur qui nous ouvrent leur cœur & nous attirent leur amitié. L'amour de la paix & de leur repos oblige beaucoup de gens engagés dans le mariage, à contraindre leur naturel ardent & impatient, & à imiter les mœurs & les manières des personnes douces & modérées, parce qu'ils ne voient point de meilleur moyen pour conserver la paix dans leurs familles que d'y contribuer tout ce qu'ils peuvent de leur côté, & d'instruire leurs femmes, leurs enfans & leurs domestiques par leur exemple. La douceur dans la dispute est un secret désir de vaincre ceux contre qui nous disputons, c'est un effet de l'expérience que nous avons, que la chaleur des contestations trouble le jugement ; ce qui fait que nous nous empêchons de nous échauffer, afin que nous possédant parfaitement, nous soions en état de nous expliquer avec netteté & avec force.

ce, & que nos opinions puissent prévaloir. Il en est de même de la douceur qu'on fait paroître dans les negociations; car c'est une moderation qu'on ne garde que pour en prendre avantage sur ceux avec qui on negocie; c'est une froideur habile pareille à celle que certains braves conservent dans les duels, avec laquelle ils prennent le tems de donner des coups mortels, ou de passer sur leurs avversaires. La douceur des Souverains, qui pouvant punir sur le champ par l'exil ou par la prison, ceux qui sortent du respect qui leur est dû, suportent sans s'émouvoir leur indiscretion & leur insolence, n'est en eux, lorsqu'ils sont habiles, qu'une douceur politique. Il y a encore la douceur naturelle, mais elle n'empêche pas que ceux qui l'ont ne soient sensibles aux injures, qu'ils ne conçoivent de l'aversion contre ceux qui les fâchent, & qu'ils ne desirerent de se vanger, de sorte qu'ils ont l'aigreur & la malignité de la colère, quoi qu'ils n'en aient pas les emportemens: cela se voit manifestement en ce que les personnes qui ont la complexion froide & humide, & dont la bile ne s'allume jamais, ne laissent pas avec toute leur froideur, de dire des paroles très-piquantes à ceux qui les ofensent ou qui leur déplaisent, & de
prendre

prendre de grandes vengeances de ceux de qui ils ont reçu quelque déplaisir, ainsi tout ce que peut faire la douceur naturelle est que l'exterieur de l'homme demeure toujours paisible.

De la Complaisance.

ENcore que la complaisance paroisse si opposée aux inclinations de l'amour propre, qu'il semble qu'elle le sacrifie à toute heure, elle le sert néanmoins très-fidèlement; & lui est beaucoup plus utile que les grands talens & les qualités les plus excellentes. C'est à la vérité une qualité très-commune & très-médiocre, mais qui est très propre à faire réüssir les desseins des plus ambitieux: c'est une tromperie souvent très-grossière, mais qui est toujours agréable; enfin, c'est un piège que tout le monde aperçoit, mais dans lequel les hommes les plus fins & les plus déliés ne laissent pas de donner. La complaisance qu'on témoigne aux Grands en ne s'oposant jamais à leurs volontez & en les suivant en toutes choses, est une flatterie d'action bien plus délicate & plus agréable que celle des paroles; car ceux qui se conforment à tout ce qu'ils veulent, semblent leur dire sans cesse qu'ils ont raison en

tour ce qu'ils font. Cette sorte de complaisance fait avec le tems de forts grands éfets ; ce qui vient de ce qu'elle entre dans les intentions de l'amour propre , qui font qu'on lui plaise en tout & incessamment. Il y a une complaisance habile & anticipée: je l'appelle ainsi, parce qu'elle fait qu'on approuve le sentiment de ceux à qui l'on veut plaire , avant même qu'ils l'aient déclaré ; cette complaisance ne se rencontre que dans des personnes qui ont vieilli à la Cour , & qui ont l'esprit pénétrant & juste: car la pénétration & la justesse de leur esprit jointes à leur expérience , leur font connoître à quoi incline un Prince , un Favori , un Premier Ministre , auxquels ils proposent le parti qu'ils devinent qu'ils vont prendre , ce qui les chatouille plus agréablement que toutes les louanges qu'on leur donne après qu'ils ont dit leur avis. Cette complaisance éclairée est d'un si grand prix & d'une si grande utilité , que lorsqu'elle est dans sa dernière perfection , elle suffit elle seule pour faire un Courtisan parfait , & pour porter sa fortune plus haut que ses esperances & ses souhaits. Il y a une complaisance generale fort déplaisante , qui fait que ceux qui l'ont , approuvent toutes sortes de gens & excusent les pro-
cedez

cedez & les actions les moins excusables : ces sortes de complaisans se signalent quand ils parlent de leurs amis ; car ils ne veulent jamais demeurer d'accord qu'ils aient aucun défaut , & les défendent opiniâtrément lorsqu'ils ont un tort visible : quelques-uns d'entre eux portent même leur complaisance jusqu'à cet excès , qu'ils ne peuvent souffrir qu'un Ministre ou un grand Seigneur qu'ils estiment manque d'aucune qualité , non pas même de celles qui ne sont pas nécessaires à un Grand homme , & qui quelquefois ne sont pas séantes. Il y a une complaisance lâche & criminelle , par laquelle certains hommes corrompus sont tellement dévoués à leurs amis & aux personnes de qui ils dépendent , qu'ils trouvent bon tout ce qu'ils font , & sont toujours disposez à faire tout ce qu'ils veulent , avec cette différence néanmoins , que quelques-uns d'eux excusent les volontez de leurs amis , de leurs Maîtres , & de leurs Supérieurs , parce qu'ils n'ont point la force de leur résister , au lieu que les autres s'efforcent d'eux-mêmes à faire toutes sortes de vexations , de violences , & d'injustices , & sacrifient leur honneur & leur conscience aux passions de ceux qui leur peuvent faire du bien , & de qui ils esperent en recevoir.

cevoir. Il y a une complaisance gênante & importune, qu'on voit en certaines gens, qui s'étant atachez à un grand Seigneur, le suivent comme son ombre, & l'épient sans cesse pour favoir ce qu'il veut faire, afin de le prévenir & de ne lui laisser la liberté de faire quoi que ce soit, non pas même de prendre un livre qui est sous sa main, & d'y chercher un endroit qu'il a fantaisie de trouver lui-même. Il y a une honête espece de complaisans qui gardent leur dignité & qui n'ont pas toujours de la complaisance : ce qui vient quelquefois de ce que le cœur n'étant pas entièrement asservi, ne peut consentir qu'ils se rabaissent & qu'en toute occasion ils se contraignent & trahissent leur sentiment ; mais cela vient beaucoup plus souvent de ce que leur habileté leur fait voir que la complaisance perd d'ordinaire tout son mérite, ou ne fait pas de si grands éfets, aussi-tôt qu'elle est découverte, & qu'il est impossible qu'elle ne le soit, si elle paroît toujours. Il y a une autre espece de complaisans tout-à-fait opposez à ceux qu'on vient de représenter : ils font mille bassesses pour faire leur cour, ils se chargent des plus petites commissions que les Ministres leur donnent, & font souvent chez eux l'office
des

des valets & des domestiques ; cette complaisance qui ne devoit attirer que du mépris à ceux qu'elle avilit de la sorte , ne leur est pas néanmoins toujours inutile : car quoi qu'ils soient mésestimez des Ministres & des Favoris , ils ne laissent pas d'en recevoir des graces : elles sont pourtant moindres que celles qu'ils en obtiendroient , si les Ministres & les Favoris n'étoient assurez que quelque conduite qu'ils tiennent à leur égard , & quelque traitement qu'ils leur fassent , ils ne les fauroient perdre. Il est aisé de voir par tout ce qui a été dit , que l'intérêt est l'ame de la complaisance , & qu'il dispose de l'homme si absolument , que quelque fier & orgueilleux qu'il soit , il en fait quand il lui plaît un adorateur & un vil esclave de tous ceux qui sont en fortune ; il est vrai qu'il est la cause la plus ordinaire de la complaisance ; mais il n'est pas l'unique , car il y a des gens complaisans qui n'ont point d'autre prétention que d'être soufferts , ou d'être aimez dans la société dont ils sont , & d'autres qui ne le sont que pour suivre leur pente & leur inclination naturelle. Cette dernière espece de complaisance est la plus sûre & la plus égale ; les autres suivent le changement qui arrive dans leur objet , ou celui de leur inclination.

De l'Afabilité.

LA vertu qui porte les Princes & les grands Seigneurs à être bons, humains & honêtes, & qui règle si bien leur civilité qu'elle s'acorde avec leur grandeur : cette vertu, dis-je, à laquelle on donne le nom d'afabilité, est l'atrait le plus puissant qu'ils sauroient emploier pour gagner la bien-veillance de tout le monde ; sur tout quand elle se trouve en eux dans sa dernière perfection ; car alors ils ne donnent pas seulement un libre accès à ceux qui vont leur demander leur protection, mais ils previennent encore leurs prières, & leur épargnent la honte qu'on a, toutes les fois qu'on est obligé d'en faire : ils entrent même dans les intérêts des gens, & les excitent à penser à tout ce qui peut les accommoder. Il est vrai l'afabilité est un charme, à la force duquel il est difficile de résister ; mais il est vrai aussi que l'usage qu'on en fait, montre que ce n'est pas une vertu véritable ; car les Grands qui la pratiquent le plus innocemment, ou pour mieux dire, le moins criminellement ne la pratiquent que pour le faste, c'est-à-dire, que pour avoir une grande Cour, qu'ils regardent comme une marque pompeuse de la grandeur

deur de leur crédit, ou de leur naissance. Je dis que l'espece d'afabilité la moins mauvaise, est celle de ces grands Seigneurs, qui ne s'étudient à attirer le monde chez eux que pour satisfaire la vanité ; parce que la plûpart d'entr'eux font servir cette vertu aux projets de leur ambition , & ceux-ci, quelques afables & civils qu'ils se montrent à l'égard de toute la Cour, le sont autrement à l'égard des personnes qui y sont en bonne posture, & qui peuvent leur être utiles à obtenir les plus grands Emplois & les premières Charges où ils prétendent de s'élever. Mais l'afabilité n'est pas seulement vaine & ambitieuse, elle est encore artificieuse & maligne : telle étoit l'afabilité d'Absalon. Cet exemple ne nous fait pas seulement apercevoir la malignité de cette vertu artificieuse, il nous fait prendre garde aussi qu'elle est particulièrement dévouée aux desseins des usurpateurs & des factieux, & que c'est principalement dans les chefs de parti qu'elle se rencontre ; car outre que ce n'est que par la grandeur de leurs soins qu'ils peuvent conserver leurs amis & leurs partisans, qui sont d'ordinaire tentez & souvent ébranlez par les efforts que fait sur eux le parti contraire, il leur est encore impossible de réussir que par la

faveur publique: de sorte qu'il faut qu'ils ménagent tout le monde, que leurs portes demeurent toujours ouvertes, que toutes sortes de gens soient reçus civilement chez eux, & qu'après avoir passé la nuit à s'assurer de leurs amis par toutes sortes de moïens, ils emploient le jour à caresser de misérables bout-feux, qui se font acréditez & rendus considérables parmi le peuple: & c'est ce qui a fait dire à Pindare, que la vie des Chefs de parti étoit une fatigue honorable. L'afabilité des personnes de qualité qui n'ont aucun mérite, est une bassesse d'ame, & une incapacité de Soutenir leur rang.

DE LA LIBERALITE'

ON a tant d'amour & d'admiration pour ceux qui font du bruit dans le monde par leurs liberalitez, qu'il semble qu'on fasse par tout des vœux publics pour leur prospérité & pour leur élévation: mais il faut demeurer d'acord que si les grands Seigneurs & tous ceux généralement qui sont en réputation d'avoir l'ame belle & généreuse, étoient tels que la renommée les représente, on ne pourroit sans une extrême justice ne les pas beaucoup estimer. On verra cependant qu'ils
sont

sont bien diférens de ce qu'on les croit, si l'on remarque qu'ils plaignent la plus petite dépense chez eux, lors même qu'ils font des profusions à la vûe du monde, qu'ils refusent le necessaire à leurs proches, dans le tems qu'ils donnent le superflu aux autres, & qu'ils retiennent les gages & les apointemens de leurs domestiques, pendant qu'ils font des régals aux étrangers; c'est la plus forte preuve qu'on puisse apporter pour montrer que la liberalité qui rend tant de personnes recommandables n'est pas vertueuse. & la force de cette preuve consiste en ce que le caractere d'une vertu veritable est de s'acorder avec toutes les autres vertus. Or la liberalité de ceux dont la bourse est toujours ouverte à leurs amis, & qui se piquent de n'avoir rien à eux, est visiblement contraire à la justice, puisqu'on fait bien que pendant qu'ils font si volontiers des largesses, & qu'ils ne laissent échaper aucune occasion de faire de la dépense, ils ne songent pas seulement à acquiter leurs dettes, & qu'ils donnent souvent aux uns ce qu'ils ont emprunté, & qu'ils ont même quelquefois dérobé aux autres. Cette preuve montre encore que l'esprit qui les anime est un esprit de vanité, qui fait qu'ils trouvent toujours de l'argent pour paroître, &

qu'ils n'en trouvent jamais pour récompenser un domestique qui a vieilli dans leur maison, ni pour paier un Marchand qui leur a fourni son bien, ou un Créancier dont ils ont causé la ruine. Ces hommes célèbres par leurs liberalitez ne sont donc que des violateurs honêtes de l'équité: il y en a de deux sortes, les premiers sont ceux qui se ruinent eux-mêmes par leurs profusions, & qui ôtent à leurs enfans ce qu'ils donnent à des étrangers; les seconds, sont les Seigneurs de Terres, & les Gouverneurs de Provinces qui tirent du public les moïens d'enrichir quelques particuliers, & les chefs de parti, qui pour gratifier leurs amis, & avoir de quoi acheter la faveur des peuples, dépouillent de leurs biens ceux qui ne sont pas dans leurs intérêts. Mais quoi qu'ils se ressembtent tous en ce qu'ils blessent la justice qu'ils se doivent à eux-mêmes, ou celle qu'ils doivent aux autres, toutefois les motifs qu'ils se proposent, sont bien différens, car ainsi que nous venons de remarquer, il y en a dont la liberalité est purement vaine, & cette espece de liberalité est la plus ordinaire; d'autres dont la liberalité est vaine & politique, & d'autres dont les profusions sont purement politiques. La seconde preuve de la faus-

scré

feté de la liberalité, est que quand l'homme se propose de faire quelque dépense ou quelque largesse pour paroître liberal, son avarice s'opose à sa vanité, & la combat de toute sa force, & quoique ce combat soit caché dans son cœur, on le découvre néanmoins par les étets qu'il produit; en éfet, l'on voit tous les jours qu'un grand Seigneur qui a reçu chez lui des gens de sa qualité, après avoir ordonné qu'il ne manque rien à son souper, qu'il soit propre, poli, délicat & magnifique, comptant le lendemain avec son Maître d'hôtel, lui conteste le prix de toutes les viandes, & témoigne par ses emportemens, par ses peines, & quelquefois par ses repentirs qu'il n'a été splendide qu'à cause que son ambition l'a emporté sur son avarice, & qu'un homme liberal est, à le bien définir, le martyr de sa vanité. L'affectation est la troisième preuve que la liberalité n'est pas une vertu sincere. La quatrième preuve est que ceux qui sont estimez par leur liberalité, mettent en vûë toutes celles qu'ils font. De là vient qu'ils sont plus ou moins liberaux, selon que les occasions qu'ils ont de l'être, sont plus ou moins éclatantes, & qu'ils ne le sont point du tout dans celles qui sont obscures, &

lorsqu'ils n'ont point de dignes témoins de leurs liberalitez. Le Jeu est la cinquième preuve que l'homme n'est pas en éfet liberal ; car dès que l'ardeur du jeu l'a déconcerté, & l'a mis dans l'impuissance d'user de cet art avec lequel il cache ses défauts, l'espoir du gain l'alume si fort, que s'il est en fortune sa joie paroît sur son visage, & s'il perd on voit qu'il souffre la perte avec chagrin : tellement que ce même homme qui semble jeter son argent par ses profusions, se le fait arracher au jeu avec violence, & montre qu'il estime & qu'il aime dans le fond de l'ame le bien qu'il se pique de mépriser. La sixième preuve est que les personnes qui passent pour liberales n'observent presque jamais les ordres de la raison dans la distribution de leurs dons ; car ils les font souvent à des personnes qui ne les méritent pas, ou qui n'en sont pas les plus dignes, ils n'ont aucun soin de les proportionner à la qualité des besoins, & même ils en gratifient ceux qui sont riches, & laissent là ceux à qui une liberalité faite à propos, feroit des biens, incroyables. Cette marque de la fausse liberalité est très-considérable, comme au contraire, c'en est une infallible qu'un homme est véritablement liberal, s'il y a de l'ordre
& de

& de l'équité dans ses liberalitez , s'il choisit par préférence des sujets où le mérite & la vertu se trouvent joints à la mauvaise fortune , & s'il donne de l'argent à des Veuves chargées d'une famille nombreuse , ou à des gens dont toutes les Terres sont saisies pour des sommes fort médiocres , afin qu'ils puissent paier leurs Créanciers. L'on prouve en dernier lieu que l'homme n'est pas liberal , parce qu'il n'y en a aucun qui ne soit avare , & la raison en est que toutes les passions sont en quelque degré dans le cœur de l'homme , & que l'avarice par conséquent y a sa place comme les autres. Ce que nous avons dit , donne l'intelligence de ce mot obscur de Platon , que *la vertu des hommes n'est qu'un échange* : car cette définition convient parfaitement à la liberalité , puis que celle qu'on exerce le plus ordinairement n'est qu'un échange de l'argent avec la gloire , ou que c'est un échange de l'argent avec l'argent , comme on le voit en ces personnes qui prodiguent le leur à la vûe des Princes & des Ministres pour les obliger honêtement à le leur rendre , en Pensions , en Charges , ou en Emplois ; puis qu'en ces hommes souverainement ambitieux qui achètent les suffrages des peuples

peuples pour parvenir à l'Empire, c'est un échange de l'argent avec la domination; & que la liberalité des amans qui consument leurs biens en présens & en autres folles dépenses, est un échange qu'ils font avec la satisfaction qu'ils souhaitent.

DE LA CLEMENCE.

POur bien connoître la clemence, il ne faut pas considérer le lustre que lui donne la cruauté, ni la regarder comme elle est dans la pensée & dans le sentiment de ceux à qui elle est favorable, ni en juger par ce qu'elle paroît: (car elle est du nombre des vertus brillantes) il faut voir ce qu'elle est en elle-même, & bien peser les raisons qui font justement douter que ce soit une vertu véritable. La première est que les Princes dont les Historiens relevent la clemence par leurs éloges, ne l'ont pratiquée qu'en certaines occasions, ou tout au plus durant quelques tems: or la vraie vertu est égale, son regne dans l'homme n'est pas un regne de peu de jours, & moins encore de quelques heures; & comme cinq ou six beaux jours ne font pas le printems, & qu'il en faut un nombre

nombre considerable , de même , dit Aristote , il faut une longue suite d'actions de vertu pour faire un homme vertueux : c'est cette égalité qui est le caractère de la vertu véritable , & c'est pourtant cette égalité qu'on ne voit point dans la clemence de Jules Cesar , d'Auguste , & d'Alexandre , pas un d'eux n'ayant été clement avec persévérance , c'est-à-dire , dans toutes les occasions où la raison veut qu'on le soit. La seconde preuve qui fait voir encore plus clairement la fausseté de la clemence humaine , se tire de ce qu'on la trouve jointe à la cruauté dans les personnes que nous avons alleguées : ce qui est un argument invincible que faisant des actions de clemence ils n'en avoient pas les inclinations & les sentimens , & qu'ils n'avoient pas dans l'ame cette bonté qui fait qu'on panche toujours à la douceur & à l'indulgence ; car cette sorte de bonté n'est pas compatible avec la ferveur. Quoi , dira quelcun , ces actes cruels que firent ces hommes si renommés , sont-ils des preuves infailibles qu'ils n'avoient jamais été clemens ? Ne pouvoient-ils pas l'avoir été , & être devenus cruels ? Ce langage est celui de Plutarque , de Quinte-Curce , & de la plupart

plûpart des Historiens, qui après avoir attribué certaines vertus à ceux dont ils écrivent l'Histoire, sur quelques actions aparemment vertueuses, lorsqu'ils les trouvent ensuite sujets aux vices oposez à ces vertus dont ils les ont louez, se persuadent & disent que ces vices venoient du changement de leurs mœurs, & qu'ils n'ont pas été naturels. Si je comptois mon sentiment pour quelque chose, je dirois que c'est une erreur, de croire qu'il y ait des hommes qui étant naturellement doux deviennent cruels, & d'autres qui étant nez cruels deviennent doux & humains, parce que nos inclinations sont si atachées à la constitution de nôtre être, qu'il est aussi peu possible de les changer que la constitution; il est vrai que le tempérament change en quelque maniere, & que quand le sang est refroidi, l'on n'est pas aussi bouillant qu'on l'étoit dans l'ardeur & dans la fougue de la jeunesse: mais que ce changement en apporte assez à nos inclinations pour les détruire entièrement, & que la froideur du sang éteigne nos passions dominantes, c'est ce que je n'ai jamais vû: & j'ai vû au contraire plusieurs personnes qui à l'âge de quatre-vingt ans étoient les uns coleres & violens,

lens, les autres menteurs, artificieux, & malins, comme ils l'étoient à vingt cinq & à trente : j'ai même observé qu'encore que la crainte d'être tourné en ridicule soit si puissante sur tous les hommes qui ont du sens & du sentiment, on ne laisse pas néanmoins de voir des gens d'esprit qui dans un âge fort avancé, & où l'on se trouve dépourvû de tous les moïens de plaire, ne peuvent s'empêcher de faire galanterie : en un mot il me semble qu'il n'y a ni âge, ni exhortation, ni promesses ; ni menaces, ni châtiment qui puissent corriger nos mauvaises inclinations quand elles sont naturelles, & elles résistent à tout excepté au maître de la nature. La clemence des Rois dont le gouvernement n'est pas tyrannique est quelquefois une politique, & un moïen dont ils se servent pour gagner les cœurs de leurs Sujets, & sur tout celui des grands Seigneurs qui ont des qualitez à se faire redouter : car ils esperent de les empêcher par ce moïen, de faire à la Cour des cabales contre leur service, de troubler leurs Etats par des partis & des ligues, & de conspirer contre leur personne : ce qu'ils esperent avec assez d'apparence de raison puisqu'on ne conçoit pas ordinairement des desseins si perfides & si noirs contre un
Roi

Roi qu'on aime. La bonne humeur où l'on trouve les Souverains est aussi souvent cause de leur clemence, soit que leur bonne humeur vienne de la disposition de leur corps, ou des bonnes nouvelles qu'ils ont reçues, ou de quelque secrete satisfaction de leurs desirs & de leurs passions; car toutes les fois qu'on est tout à fait content, on a inclination à contenter les autres & à leur acorder ce qu'ils souhaitent & ce qu'ils demandent avec ardeur. Il y a des occasions où la clemence des Rois n'est qu'une vaine ostentation de leur puissance souveraine: car comme rien ne flâte tant l'orgueil de l'homme que l'élevation, rien aussi ne plaît tant à sa vanité que ce qui la lui rend presente & qui la fait voir aux autres: or la clemence montre que les Souverains sont au-dessus des loix, & qu'ils ont le pouvoir non seulement d'ôter, mais aussi de donner la vie. Lorsque la clemence est ordinaire à un Prince, bien loin d'être une vertu, elle est en lui l'extinction de toutes les vertus roïales, c'est même une qualité si dommageable aux Etats, qu'elle est presque toujours la cause de leur ruine: c'est une ignorance de l'utilité & de la nécessité de la justice, sans laquelle, dit S. Augustin, les Republiques & les Empires sont de grandes socie-

societez de brigands : c'est une bonté fausse & mal entendue : c'est une douleur cruelle , & une vicieuse indifferance pour l'ordre & pour le repos public. Il y a plusieurs causes étrangères de la clemence des Souverains, la premiere est le pouvoir qu'on a sur leur esprit ; car l'on n'en voit presque point qui ne s'attachent d'inclination à quelque personne qui leur agréé , ou qui ne trouvent quelqu'un qui ait de l'ascendant sur eux : de sorte que par l'envie de favoriser ceux qu'ils aiment, ils sont toujours disposez à ne leur rien refuser. L'adresse est une seconde cause de la clemence des Souverains , qui n'est gueres moins puissante que la premiere, ce qui vient de ce que parmi les grands privileges qui font envier leur condition, ils ont ce malheur qu'encore que dans la distribution des graces , des Charges & des Emplois ils paroissent être les maîtres, il s'en faut bien qu'ils le soient toujours : la raison en est que dès qu'il s'agit de donner un gouvernement ou de faire grace, un Roi est ataqué & pressé par tous ceux qui ont part à sa faveur & à sa confiance, & qu'il n'a que lui pour se défendre : ainsi comment peut-il resister à tant de personnes habiles & concertées ? Que peut-il faire quand on le prend par toutes sortes
de

de biais, & qu'on lui tourne une même chose en tant de manieres, est-il en son pouvoir de ne se pas rendre ? Cela n'est pas possible, du moins ordinairement, c'est pourquoy le premier soin d'un Courtisan qui a quelque affaire, est d'engager tous les Ministres à le servir. L'importunité est la troisième cause de la clemence des Souverains, & elle leur arrache quelquefois l'abolition des crimes, un Pere desolé se jette aux pieds du Roi, & conjure sa bonté de se laisser toucher à ses larmes & de pardonner à son fils unique qui s'est battu en duel, il est refusé, mais il ne se rebute point, au contraire il se presente à toute heure, & même aux heures où le Prince souhaite le plus d'être en liberté, enfin le Roi se résout à faire ce qu'il desire, non qu'il soit fléchi, mais pour se délivrer d'un homme qui l'importune ; car les hommes & particulièrement les Rois veulent être toujours à leur aise, & jouir d'un repos qui ne soit troublé par qui que ce soit.

F I N.

T A.

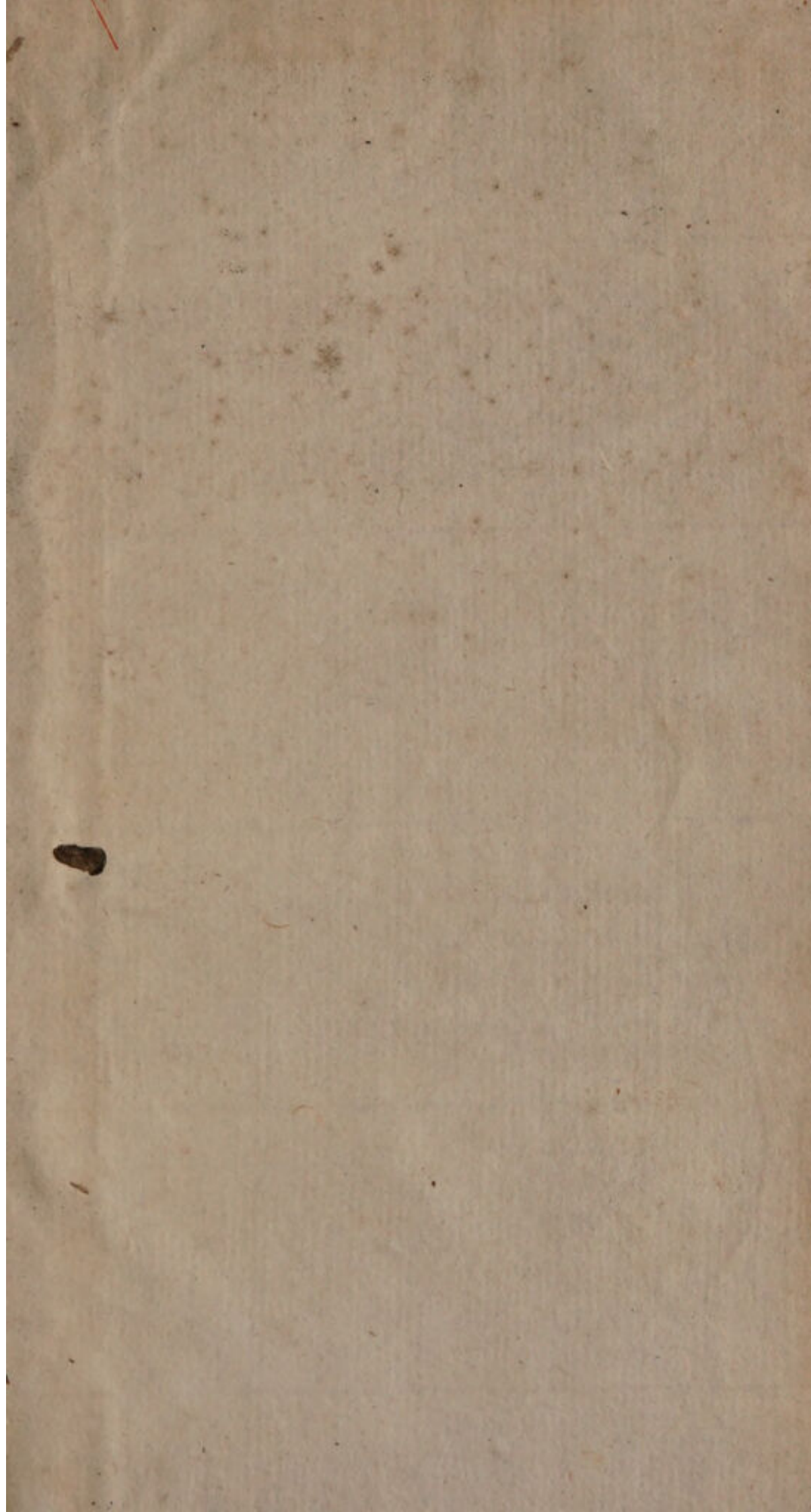
T A B L E.

D E la Justice.	Pag. 12
De la Force.	15
De la Temperance.	20
De la Prudence.	25
De la Probité.	30
De la Reconnoissance.	37
De la Fidelité des Sujets envers les Prin- ces.	45
De la Fidelité du Secret.	49
De la Sincerité.	52
De la Vertu Oficieuse.	55
De la Bonté.	58
De l'Humilité.	61
De la Pudeur.	64
De la Debonnairété.	70
De l'Indulgence.	75
De la Pitié.	78
De l'Amitié.	83
De l'Honêteté des Femmes.	90
Du Desintereffement.	93
De l'Amour de la Verité.	97
Du Pouvoir sur soi-même.	100
De la Moderation.	103
De la Modestie des Hommes.	106
De la Modestie des Femmes.	110
De la Patience dans les maladies.	113
	Du

T A B L E.

<i>Du mépris de la Mort.</i>	116
<i>De la Constance.</i>	122
<i>De la Fermeté.</i>	127
<i>De la Générosité.</i>	130
<i>De la Magnanimité des Philosophes.</i>	135
<i>De la Vaillance.</i>	143
<i>Du mépris des richesses.</i>	149
<i>De la Modestie dans la dépense.</i>	155
<i>De la Douleur de la mort des proches & des amis.</i>	157
<i>De la Gravité.</i>	161
<i>De la Douceur.</i>	167
<i>De la Complaisance.</i>	171
<i>De l'Afabilité.</i>	176
<i>De la Liberalité.</i>	178
<i>De la Clemence.</i>	184

F I N.



The first of these is the
the second is the
the third is the
the fourth is the
the fifth is the
the sixth is the
the seventh is the
the eighth is the
the ninth is the
the tenth is the
the eleventh is the
the twelfth is the
the thirteenth is the
the fourteenth is the
the fifteenth is the
the sixteenth is the
the seventeenth is the
the eighteenth is the
the nineteenth is the
the twentieth is the
the twenty-first is the
the twenty-second is the
the twenty-third is the
the twenty-fourth is the
the twenty-fifth is the
the twenty-sixth is the
the twenty-seventh is the
the twenty-eighth is the
the twenty-ninth is the
the thirtieth is the
the thirty-first is the
the thirty-second is the
the thirty-third is the
the thirty-fourth is the
the thirty-fifth is the
the thirty-sixth is the
the thirty-seventh is the
the thirty-eighth is the
the thirty-ninth is the
the fortieth is the
the forty-first is the
the forty-second is the
the forty-third is the
the forty-fourth is the
the forty-fifth is the
the forty-sixth is the
the forty-seventh is the
the forty-eighth is the
the forty-ninth is the
the fiftieth is the
the fifty-first is the
the fifty-second is the
the fifty-third is the
the fifty-fourth is the
the fifty-fifth is the
the fifty-sixth is the
the fifty-seventh is the
the fifty-eighth is the
the fifty-ninth is the
the sixtieth is the
the sixty-first is the
the sixty-second is the
the sixty-third is the
the sixty-fourth is the
the sixty-fifth is the
the sixty-sixth is the
the sixty-seventh is the
the sixty-eighth is the
the sixty-ninth is the
the seventieth is the
the seventy-first is the
the seventy-second is the
the seventy-third is the
the seventy-fourth is the
the seventy-fifth is the
the seventy-sixth is the
the seventy-seventh is the
the seventy-eighth is the
the seventy-ninth is the
the eightieth is the
the eighty-first is the
the eighty-second is the
the eighty-third is the
the eighty-fourth is the
the eighty-fifth is the
the eighty-sixth is the
the eighty-seventh is the
the eighty-eighth is the
the eighty-ninth is the
the ninetieth is the
the ninety-first is the
the ninety-second is the
the ninety-third is the
the ninety-fourth is the
the ninety-fifth is the
the ninety-sixth is the
the ninety-seventh is the
the ninety-eighth is the
the ninety-ninth is the
the hundredth is the

